A. 10-02

NAF 28604 (6)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome VI

Manuscrit autographe

Incomplet des chapitres X-XIII,
perdus par Jean Laforgue

A-C - 137 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

A

Vol. VII

BnF
MSS

en France

15 OKT 1908

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

muß. Erlauben Sie, daß
ber nun Ihr Ehrenwort,
enschen ein Wort sagen.
n wir Arrest.
glauben, daß ich mich der
e, da ich gern zehn Mei=
würde, mich der Ehre
e Sie mir erzeigen wol=

e Sache ist also richtig.
rei Uhr. —
erlassen hat, siegle ich
igs ein, und lasse den
nen, dem ich vertrauen
sagte ich ihm, geben
wieder, wenn ich noch
t bin, überbringen Sie
erden errathen, welche
Sache hat. Aber be=
ehrt bin, wenn Ihnen

(Nach des Verf. ursprüngliches Eintheilung gebildet aus dem 9–12 Kap. des 5ten Bds. und 1–9ten des 6ten Bandes.)

Zu Mémoires de Casanova
Manuscript
franz. Original-Ausgabe
7te Band in 13 Kapiteln

Fuß gegen das
mich gegen meine
sie sollten zurück
würde weitere Be
mich darauf aufm
fen könne, und
ich so viele Dom
ich sie mitnehmen
armen Schelme
mich ganz in sei
zeugt, er würde,
bedienen lassen.
kräftigung des
sagt, er werde m
sich selbst tragen
Wagen fährt for
stellt, denn nien
wäre lächerlich g
wollen, wohin e
Momente, w

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

gen meines guten
einen Munterkeit.
r bat ich meine
ssen, und begab
zu seyn, hinab=
or meiner Thüre

in einer Berline
n. Zwei Vorrei=
de zur Hand ha=
i Adjutanten rei=
Sagen stehen vier
iner Thüre, ich
tockwerke hinab,
dem Obrist=Lieu=
lcher letztere auf
aß. Man öffnet
Lieutenant über=
er sich auf den
setzt, den einen

ein Wort entfährt, und
grausameren Feind in d
mich.

Ich verstehe zur Genü
del durch mich denen bek
möchten, so hieße es,
stiftet. Ich wünsche v
diesen Handel ehrenvoll
zige, was ich rathe, is
Gegner nicht, und wer
wäre. Es könnte Ih
wenn Sie Rücksicht b
ten. —

Darüber haben n
lehrt. —

Ich bestellte nun
und ließ aus dem Ho
gunder holen. Campi
beiden Grafen Meische
Bertrand besuchten

1760

Bd VII

Chap. V

(Orig. Tome Sixième. Chap. premier)

BnF MSS

pages 1–20

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre premier

La comedie. Le Russe. Soi. Rosalie au couvent de Sainte Dorothée. Je deviens amoureux de Veronique.

Après son départ, voyant Rosalie très occupée avec Veronique, je suis allé m'amuser à traduire l'Écossaise pour la faire jouer aux comediens qui étoient à Genes qui me parurent assez bons.

A dîner, trouvant Rosalie triste, je lui en ai demandé la raison. — Cette Veronique, me dit elle, est plus jolie que moi — Elle n'est rien en comparaison de toi; et tu es ma seule beauté; mais pour te rassurer je dirai demain à M. Grimaldi de dire à la mere de venir la prendre, et de te trouver une autre fille de chambre bien laide — Non; parceque il croiroit que je suis jalouse; et cela me derogeroit — Reprens donc ta bonne humeur, car ainsi triste tu me peines — Eh bien! Mon cher ami; tu me verras gaye d'abord que je serai sûre que tu ne l'aimes pas — Je peux t'assurer que je n'ai pas vu de si jolis yeux — Quelle idée de ce monsieur de me donner une si jolie fille! M'a-t-il voulu jouer un tour? — Il a voulu, au contraire, te convaincre que tu ne peux craindre la comparaison de personne. D'ailleurs. Est tu contente d'elle? — Elle travaille très bien, et elle est fort respectueuse. Elle ne me dit pas quatre mots sans m'appeller signora, et elle m'explique d'abord en françois tout ce qu'elle me dit en italien. Dans un mois je la parlerai si bien que nous n'aurons pas besoin de la conduire avec nous à Florence. — J'ordonne à Le-duc de vider le cabinet, et d'aller se coucher ailleurs; et je lui ordonne à dîner à notre table. Je la traiterai bien; mais soucieux toi de me rassurer — Cela me sera bien facile, car je

ne prevoit rien de commun entr'elle, et moi — Tu me pardonnes donc ce sentiment de crainte? — Tu ne l'aurois pas, si tu m'aimois moins — Je te remercie; mais garde moi le secret.

Je me suis proposé de ne jamais elle Veronique regarder; car j'aimois trop ma Rosalie pour lui donner le moindre chagrin.

J'ai passé la journée sans sortir traduisant l'Ecossaise, et le Lendemain je suis resté chez M. Grimaldi jusqu'à midi. Je me suis fait conduire au comptoir de Belloni, où j'ai changé en cequins gigliati toutes les monnoyes d'or que j'avois; et quand je me suis fait connoître, le chef du comptoir me fit tous les honneurs. J'avois sur Belloni douze à quatorze mille écus romains; et vingt mille sur Lapsi.

J'ai acheté une piece de Calencar pour occuper Rosalie, qui ne vouloit plus aller à la comedie. J'y suis allé tout seul, et retournant à l'auberge j'ai trouvé M. Grimaldi avec elle, et avec Veronique qui leur donnoit des conseils sur la robe qu'elle travailloient. J'ai embrassé le traiteur, puis j'ai remercié Rosalie de l'avoir reçu, lui disant avec douceur qu'elle devoit dû quitter son ouvrage — Demande lui, mon coeur, s'il ne m'a pas forcé à poursuivre. Il vouloit s'en aller.

Elle se leva alors, et Laurant travailler Veronique toute seule, jouant très bien le rôle de maitresse, elle sut engager le maître qui à souper avec nous, devinant ainsi mon intention. Il ne mangea presque rien, car ordinairement il ne soupoit pas; mais je l'ai vu avec plaisir enchanté de mon bijou. Il me semblait d'un homme de société, et de ne n'avoir rien à craindre, et d'ailleurs j'étois bien aise de saisir l'occasion de donner à Rosalie l'éducation necessaire à une femme comme il faut, qui ne peut aspirer à l'approbation, et au suffrage de la grande société qu'étoit coquette.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Rosalie quoique novice, et même ignorante dans le
manege me fit cependant admirer la nature : elle pour=
voit à M. Grimaldi d'un style qui feroit distinguer un penseur
qu'elle vouloit nourrir son inclination par l'esperance. Elle lui
dit à son dejeuné qu'il lui feroit plaisir de moins dîner une au=
tre fois, parceque elle étoit curieuse de le voir manger.
Je l'ai prise entre mes bras un moment après pour la
manger de baisers, lui demandant où elle avoit appris à con=
verser avec les gens du grand monde — C'est toi, mon ami,
qui parles à mon ame ; tu m'apprens avec les yeux tout
ce que je dois dire, et faire.
Après avoir fait copier par Costa ma traduction de l'E=
colaise, je l'ai mise dans la poche, et je suis allé la porter
à Rossi chef de la troupe des comediens, qui d'abord qu'il
apprit que je voulois lui en faire present, il s'offrit à la faire
representer sans perte de tems : Je lui ai donné le nom des
comediens que j'avois choisis, et je l'ai invité à venir avec eux
dîner chez moi à S.te Marie pour en ouir la lecture, et pour re=
cevoir les roles que je voulois distribuer moi même.
Rosalie fût enchantée de dîner avec les trois comedien=
nes, et les comediens qui devoient être les acteurs dans
la piece, et de s'entendre à tout moment appeller ma=
dame Casanova, et encore plus de voir que cela me
faisoit plaisir : Veronique lui expliquoit toutes les pa=
roles qu'elle ne comprenoit pas.
D'abord qu'ils furent assis en cercle ils me prierent de
leur dire le nom du personage que je leur avois destiné,
mais ils ne me trouverent pas complaisant : je leur ai dit
que chacun d'eux devoit ecouter la piece sans savoir quel
role je lui destinois ; mais qu'il le sauroit d'abord après.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

4e 11

Ils le couvrirent tous à ma loi, et dans le moment que j'= allois commencer à lire le marquis Grimaldi arriva, et le ban= quier de Belloni qui venoit me rendre la visite. Je fus bien aise qu'ils le trouvassent aussi à cette lecture qui ne dura que cinq quarts d'heure.

Après avoir reçu le suffrage des acteurs qui pour leur ob= ge aux situations me convainquirent que chacun avoit acontez la pièce toute entiere, j'ai dit à Costa de distribuer chaque role au nom auquel je l'avois destiné. J'ai alors vu la premiere actrice me contenter comme le premier acteur, elle parceque je lui avois donné le role de Lady Alton, et lui parceque je ne lui avois pas donné celui de Murray; mais ils durent avoir patience. Je les ai invitez à dîner pour le len= demain pour faire la repetition de la piece le role à la main.

Le Banquier de Belloni m'invita à dîner pour le jour sui= vant avec ma dame qui s'en dispensa très poliment: et M. de Grimaldi le laissa engager avec plaisir à lui tenir compa= gnie à sa place.

Au dîner de ce banquier je fus surpris de voir l'impudeur Charles Yorke, qui au lieu de faire semblant de ne pas me connoître, s'avança pour m'embrasser: je lui ai fait la re= verence en reculant. Quelqu'un de la compagnie prit ac= tion cela à respect. Il étoit bien étoffé: il parla toujours affectant un air de hauteur; mais en seigneur, et parlant politique il raisonna assez bien. Le propos étant tombé sur la cour de Russie, où regnoit alors Elisabeth Petrowna, il me dit rien; mais il rougit, et se tourna faisant semblant d'en= tuyer les larmes. Au dessert il me demanda, si j'avois des nou= velles de madame Maria, me disant, comme pour me la rap= peller, que c'étoit là que nous avions soupé ensemble. Je lui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

ai répondu que je savois qu'elle se portoit bien. Son domestique qui le servoit à Table avoit livrée jaune à galon rouge. Après dîner il trouva le moment de me dire qu'il avoit un grand besoin de me parler — Et moi de ne me laisser jamais voir d'intelligence avec vous nulle part — Vous pouvez, me disant qu'un seul mot, me faire avoir cent mille ecus, et je vous en donnerai cinquante mille.

Je lui ai tourné le dos, et à Genes je ne l'ai plus vu

De retour à l'auberge, j'ai trouvé M. Grimaldi, qui donnoit des leçons de Langue italienne à Rosalie. Il me dit qu'elle lui avoit fait faire un repas exquis, et qu'elle devoit faire mon bonheur. M. Grimaldi dans la conversation fut louche être amoureux d'elle; mais je ne voulois à rien croire. A son départ, elle l'engagea à venir le lendemain à la repetition de l'Ecossaise le rôle à la main.

Quand les comediens arrivèrent, voyant avec eux un jeune homme, que je n'avois jamais vu ~~que je ne connoissois pas~~, j'ai demandé à Rosè qui c'étoit — C'est le souffleur — Point de souffleur. Renvoyez le — C'est le souffleur — Nous ne pouvons pas nous passer de souffleur — C'est moi, qui en ferai l'office. Renvoyez le

Il le renvoya; mais les femmes principalement ne vouloient pas entendre raison. Elles me disent que quand même elles sauroient leur rôle comme leur patter, elles étoient sûres qu'elles l'oublieroient, si elles ne le voyoient pas dans le trou. Il n'aura pas besoin de nous souffler; mais nous devons le voir

— Fort bien, dis-je à celle qui jouoit Cindane, j'irai dans le trou moi même, et je verrai vos culbutes — Elle n'en porta pas, dit-le premier amoureux — Vous n'en savez rien. Regnard elle. Ces propos nous tirent fort gais, et les rapports de Thalie me promirent qu'ils n'auroient pas besoin de souffleur. Je me mis trouver très contens d'eux à la Lecture. Ils me demon:

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

devoient que trois jours de terme pour se trouver prets à reposer par coeur, et j'en fus contente.

Ils vinrent; mais sans la comedienne qui jouoit Lindane, et sans celui qui jouoit Murrai. Ils étoient tous les deux malades; mais Rossi me regondoit d'eux. J'ai pris le role de Murrai, mais Rossi me regondoit d'eux. J'ai pris le role de Murrai, invitant Rosalie à lire celui de Lindane. Elle me dit à l'oreille qu'elle ne savoit pas assez bien lire l'italien, et qu'elle ne vouloit pas faire rire les comediens. Elle me dit que Veronique pouvoit le lire — A la bonne heure.

Elle demande à Veronique, si elle vouloit le lire, et elle repond qu'elle n'avoit pas besoin de le lire, puisqu'elle le savoit par coeur — Tant mieux.

J'ai vu en moi même me souvenant de Voltaire. Je me voyois forcé par ce hazard de dire des douceurs à Veronique, à laquelle depuis quinze jours qu'elle étoit chez nous je n'avois jamais dit un mot. Je n'avois pas encore même bien examiné la figure: tant j'avois peur d'allarmer la tendresse de Rosalie. Ce que je craignois est arrivé. A la scene où j'ai dû prendre la main de Veronique et lui dire Si belle Lindane debbo adorarti, toute la compagnie applaudit, parceque j'ai prononcé ces paroles comme on devoit les prononcer. Le longue Rosalie, et je lui en desespoir de la voir inquiete, malgré qu'elle ne vouloit pas le paroitre. Mais le jeu de Veronique m'étonna: elle rougit à outrance, quand je lui ai dit, lui prenant, et serrant la main, que je l'adorois; il n'étoit pas possible de mieux jouer l'amoureuse. Nous fixames le jour de la grande derniere repetition au Theâtre, et les comediens pour exciter la curiosité commencerent à annoncer et afficher le jour de la premiere representation huit jours auparavant dans ces termes. Nous donnerons l'Ecossaise

de M. de Voltaire traduite par une plume inconnue et nous
la reciterons sans souffleur.

Mais que j'ai eu de peine après cette repetition à tranquiliser
Rosalie! Elle étoit inconsolable, elle pleura, et croyant de me
faire des reproches, elle me dit les choses les plus touchantes.
Elle me dit que j'étois amoureux de Veronique, et que j'avois fa-
cilité cette pièce exprès pour lui en faire la declaration.
Après l'avoir convaincue de son tort par des bonnes raisons,
et par des temoignages de la plus constante tendresse, elle
se calma à la fin, et le lendemain elle me demanda pardon,
me disant qu'elle vouloit que je la guerisse de la jalousie parlant à
Veronique à la premiere occasion. Elle fit plus. S'étant
levée la premiere, elle m'envoya une tasse de caffé par Veronique
même, que j'ai vue aussi étonnée que moi.
Depuis ce jour, elle ne me donna plus aucune marque de ja-
lousie, et elle redoubla ses politesses où j'ai vû de cette fille,
qui avoit foncierement de l'esprit, et dont je croyois que j'
aurois pu devenir amoureux, si j'avois eu le coeur libre.
Le jour de la premiere representation elle l'accompagna
dans une loge que j'avois prise, où M. Grimaldi ne l'a jamais
quittée. La comedie est allée aux nues. Le théatre de Sener
étoit grand étoit rempli, non pas de peuple; mais de tout ce qui
il y avoit de plus noble, et de plus riche dans la grande ville.
Les comediens jouerent sans souffleur furent trouvés excellents, et
ce qu'ils trouverent extraordinaire fut que le public en voulut
la replique cinq fois. Rosli, esperant peut être que je lui en don-
nerois une autre, me demanda la permission de faire present
à ma pretendue épouse d'une petite de leurs caresses qui lui fut
fort chere.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Mais voici un mauvais propos qui par ma faute porta du trou=
ble dans la belle ame de cet ange incarné, dont cependant Dieu
a permis que je fisse le bonheur.
J'ai quelque motif, me dit elle un jour, de me soupçonner
grosse. Quelle joye dans mon ame, si je parviens à le donner
un joli poupon! — S'il naît dans un tel tems il sera sure=
ment de moi, et il me sera cher — Et s'il naissoit deux ou
trois semaines auparavant tu n'en serois pas sur? — Sûr
non; mais je l'aimerai: il sera de toi, j'en aurai soin tout
de même — Il ne peut être que de toi; et j'en suis sûre.
Pour le corps, me voila malheureuse. Ce n'est pas possible,
mon cher ami, que j'aye conçu de Li, car il ne
m'a connu qu'une seule fois, et mal, très mal, tandis que tu
sait avec quelle tendresse nous avons vecu tant de fois en=
semble — Ah! Mon coeur; calme tes pleurs, je t'en con=
jure. Tu as raison. Ce que je t'ai dit est possible; mais ce
n'est pas vraisemblable. L'enfant sera de moi: je n'en douterai
jamais; tranquillise toi — Comment me tranquilliser actu=
ellement que je suis sûre que tu as cru pouvoir en douter?
Nous n'en parlames plus; mais je la voyois souvent triste,
et pensive. Tendre et amoureux, je la revois entre mes
bras. Les Lettres entieres, et elle se donnoit à l'amour, mais
ses plaisirs me ressembloient souvent entremêlés de soupirs
étrangers à la securité que doit avoir une ame amoureuse.
Je me suis bien repenti de lui avoir communiqué ma triste
speculation.
Huit à dix jours après, elle vint à moi; elle me remit
une Lettre cachetée me disant que le valet de louage la

lui avoit donnée cherchant le moment de n'être pas vu de moi. Elle me dit qu'elle le trouvoit insultée. ~~pour Lauriat.~~
Je le fais appeller, et je lui demande de qui il avoit reçu la Lettre
— Un jeune homme que je ne connois pas me donna un ecu pour que je lui fasse le plaisir de remettre la Lettre à Madame sans être vu de vous, et m'en promit deux, si je lui portois la réponse demain aux Bouchis. Je n'ai pas cru de commettre une faute, car madame étoit toujours maitresse de vous la dire
— C'est vrai; mais je vous renvoye parceque madame que voila, et qui, comme vous voyez, n'a pas decacheté la Lettre, trouve que par cette action vous lui avez manqué de respect. J'ai dit à Le-duc de la payer, et la voila renvoyé. J'ouvre la Lettre, et je vois signé P—i. Rosalie me laissa, et va dans la chambre travailler avec Veronique. Voici la Lettre)) Je vous ai vue, ma chere Rosalie, entrer dans une chaise à porteurs, sortant
)) du Theatre, servie par S. E. M. Le marquis Ezinaldi mon parein.
)) Je ne vous ai pas trompée. Je pensois toujours à aller vous é=
)) pouser à Marseille au printems prochain, comme je vous l'ai
)) promis. Je vous aime constamment, et si vous voulez deve=
)) nir ma femme, je suis prêt à vous donner la main d'abord
)) en presence de mes parens. Si vous avez commis des fautes,
)) je ne vous les reprocherai jamais, car je me reconnois pour
)) en être la cause. Dites moi, si vous voulez que j'aille expli=
)) quer mes intentions à M. Ezinaldi même, j'espere qu'il aura
)) la bonté de vous répondre de ma personne. Je suis prêt aussi
)) à vous recevoir, sans la moindre difficulté, dès matin de ce
)) monsieur avec lequel vous vivez, si vous n'êtes par devenue
)) sa femme. Songez, si vous êtes libre, que votre bonheur devient
)) pur d'abord que celui qui vous a reduit vous epouse. P—i.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Voila, me suis-je dit, un honête homme qui merite Rosalie, et voila en moi un tres mal honête homme, si je ne la lui cede, à moins que je ne l'épouse sur le champ. Rosalie doit decider. Je l'appelle, je lui donne à lire la Lettre, elle me la rend, et elle me demande, si je la conseille à accepter la proposition de Pi. Je lui réponds que l'acceptant elle me feroit mourir de douleur; mais que mon honneur exigeoit que ne voulant pas la ceder je l'épousasse, et que j'étois prêt. Elle vient se jeter à mon cou, elle me dit qu'elle n'aimoit que moi, et que ce n'étoit pas vrai que mon honneur exigeat que je l'épousasse — Ma chere Rosalie, je t'adore; mais je te prie de croire que tu ne peux pas savoir plus que moi ce que mon honneur exige. Si ce Pi est un homme à son aise fait pour te rendre heureuse, je dois, dussai-je en mourir, le conseiller à accepter ta main, ou t'offrir la mienne — Ni l'un, ni l'autre. Rien ne nous presse. Si tu m'aimes, je suis heureux. Je n'aime que toi. Je ne répondrai pas à cette Lettre. Enfin je ne veux plus entendre parler de Pi — Je ne l'en parlerai jamais, sois en sûre; mais le cavalier Lemarquis Grimaldi s'en mêlera — Il en sûre; mais le cavalier Lemarquis Grimaldi s'en mêlera — Il s'en mêlera; mais sois aussi sûre qu'il ne m'en parlera qu'une seule fois — Et une seule à moi aussi.

Après ce concordat je me suis déterminé à partir après avoir reçues des Lettres pour Florence, et Rome que j'avois demandées à M. de Brozadia. Je vivois avec ma chere Rosalie dans la douce paix de l'amour; elle n'étoit plus jalouse; le seul marquis Grimaldi étoit le noble témoin de notre bonheur.

Ce fut cinq à six jours après la Lettre que Pi lui avoit écrite, que M. Grimaldi à son coucher à S. Pierre d'Arena me dit qu'il étoit bien aise de me voir pour me parler d'une affaire qui devoit m'être agréable. Devinant d'abord quelle affaire ce devoit être, et sachant ce que je devois lui répondre, je l'ai prié de parler. Voici son discours.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

=

uni

ue

:

:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

n homi
rieux
ar de
rué
ela
e
i elle
ce.
aître
voit
me
, et
leur
re
la
les
neur.
mia
dame
on,
alie
BnF
MSS
n lit
l'étoit
le ton;
i dit
ec moi;
lit.
me
neut

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BhF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Un bon marchand de chez nous est venu ~~chez moi~~ il y a deux jours me presenter son neveu qui s'appelle L-i. Il me dit que c'é: toit mon filleul, et j'en fus convaincu: il me demanda ma pro: tection, et je lui ai repondu qu'en toute occasion je me ferois un devoir de lui être utile: je le devois en qualité de parrein.

Ce filleul donc, étant resté seul avec moi, me dit qu'il avoit con: mis à reconnir à moi, pour savoir si Rosalie acceptoit sa pro: position, et dans ce cas il se flattoit d'obtenir ma protection me fe: isant connoître toutes ses affaires pourque je puisse répondre de lui, et être convaincu qu'il étoit en état de la rendre heureuse. Je lui ai répondu que ce seroit à vous même que j'en parlerais, et que je lui ferois savoir le resultat.

Avant de vous en parler, je me suis informé des affaires de ce jeune homme, et j'ai vu qu'il est déjà maître d'un capital considerable, qu'il a des moeurs, et une excellente reputation sur la place. Outre cela, il est heritier de tout le bien de son oncle qui l'a con: duit chez moi. Dites moi quelle réponse je dois lui donner — Vous lui répondrez que Rosalie le remercie, et qu'elle le prie de l'oublier. Vous savez que dans trois ou quatre jours nous partons. Rosalie m'aime autant que je l'aime, et elle me trouvera prêt à l'éjou: ser quand elle voudra — C'est prescrit. Mais je crois qu'à un homme comme vous la liberté doit être beaucoup plus chere que le mariage. Me permettez vous d'en parler moi même à Rosalie? — Vous n'avez pas besoin de ma permission. Parlez lui; mais bien entendu, pas de ma part, car l'adorant, je ne peux pas lui

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

donner motif d'imaginer que je puisse desirer qu'elle se regarde de moi — Si vous n'aimez pas que je me mêle de cette affaire, parlez clair — Au contraire. Je suis charmé que vous puissiez juger que je ne suis pas le tyran de ma chere Rosalie — Je lui en parlerai ce soir. Pour laisser le tems au marquis de lui en parler, je ne suis rendu qu'à l'heure de souper : il soupa avec nous, et après son départ elle me rendit compte de tout ce qu'il lui avoit dit. Il lui avoit parlé, comme il m'avoit parlé : elle lui répondit comme je lui avois répondu avec cela de plus qu'elle l'avoit prié de ne plus lui en dire le mot. Cet de Pi ; et il lui avoit promis de ne plus lui en dire le mot.

Voila qui est fini : nous nous disposions à quitter Genes. Mrois ou quatre jours après le dernier discours que M. Grimaldi avoit tenu à Rosalie sur l'affaire de Pi, lorsque nous croyions qu'il n'y penseroit plus il me pria d'aller dîner avec elle à S. Pierre d'Arena. Elle n'y avoit jamais été, et il desiroit qu'après notre départ elle vît son jardin. Nous acceptames.

Nous voila le lendemain à midi à son jolie casin. Nous le trouvons avec deux personnes âgées Romaine, et femme qui nous presente, et une presente aussi par son nom aussi. Grand la demoiselle comme une personne qui n'appartenoit. Nous allons tout nous promener au jardin, et les deux personnes prennent Rosalie au milieu, et lui disent cent choses jolies, lui font toutes sortes de caresses ; elle leur répond, est gaye, et elle leur parle italien : les compliments qu'on lui fait la flattent : après une demie heure de promenade on vient dire qu'on a servi, nous allons à la sale, j'y vois six couverts. J'ai alors deviné tout ; mais il n'y avoit plus lieu. Nous nous mettons à table, et dans le même instant voila un jeune homme qui arrive. Le marquis lui dit qu'il s'étoit fait attendre, et très rapidement me l'annonce pour M. Pi son filleul, et neveu de Monsieur, et de madame que je voyois là. Il la fait asseoir à sa gauche, il avoit Rosalie à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

la droite, et j'étois allé près d'elle. Je la voiz devenir pale comme une morte: je tremblois de colere de pié en cap. Je trouve la demarche de l'aristocrate Genois acre, c'étoit une surprise, un sanglant affront fait à Rosalie, et à moi qui devois me venger au lang: et dans le tumulte qui agitoit mon ame, je conçois cependant que je devois mordre le frein. Que pouvois-je faire? Prendre Rosalie pour le bras, et m'en aller avec elle? J'y ai pensé; et prevoyant les suites, je n'ai pas eu le courage de m'y resoudre. Je n'ai jamais passé avec à une table une heure plus cruelle. Nous ne mangeames rien ni elle, ni moi, et le marquis qui servoit tout les conviez eut la prudence de faire semblant de ne pas voir que nous reglogions l'assiette. Pendant tout le diner il ne fit que parler à Li, et à son oncle sur son commerce. A la fin du diner, il lui dit qu'il pouvoit aller à ses affaires, et après lui avoir baisé la main, il partit. C'étoit un garçon de vingt quatre ans à peu près, de moyenne taille, de figure ordinaire; mais douce, et honnête, qui fort respectueux ne parloit pas avec esprit; mais avec bon sens. Je ne la trouvois pas indigne de Rosalie, mais je craignois pensant que je ne pouvois pas la voir devenir la femme sans la perdre. Le marquis après son depart la plaignit à son oncle qu'il ne lui avoit jamais presenté ce garçon au quel il auroit été très utile dans son commerce. Mais je suis sûr, lui ajouta-t-il que je lui serai utile à l'avenir, et que je contribuerai à la fortune. L'oncle alors, et la tante, qui devoient savoir tout, firent de cent façons son eloge, disant, pour manière d'acquit, que n'ayant pas d'enfant, il étoient enchantés de voir que celui qui devoit heriter tout leur bien jouissoit de la protection de S. Ex:. Il leur tardoit de voir la demoiselle de Marseille qu'il alloit épouser pour l'accueillir entre leurs bras comme ils feroient à leur propre fille.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

14 ᵛᵉ 14. Ce fut dans ce moment que Rosalie, ne pouvant plus me taire, me dit qu'elle alloit se trouver mal, si je ne la reconduisois d'abord à l'auberge, et j'ai pris congé du marquis prenant sur moi de toute ma force. Je l'ai vu déconcerté. Ne sachant que dire, il bégaia; il lui dit qu'il espéroit que ce ne seroit rien, qu'il n'auroit pas l'honneur de la voir le soir; mais qu'il n'y manqueroit pas le jour suivant; et il lui donna le bras jusqu'à la chaise à porteurs.

A peine arrivés à S.te Marie l'un vis à vis de l'autre nous commençames à respirer, et à parler, pour dissiper le trouble de notre ame. Elle trouva avec raison que le marquis nous avoit joué un tour affreux; elle décida que je devois lui écrire un billet pour le prier de ne plus s'incommoder à venir chez nous: je l'ai arrêtée que je trouverois le moyen de la voir; je lui ai dit que je ne croyois pas que je devois lui écrivant un billet; mais que nous devions hâter notre départ, et le lendemain d'une façon faite pour lui faire comprendre toute notre indignation. Ainsi, révérences, politesse, dissimulation parfaite, et nulle réponse à tout ce qu'il pouvoit dire à propos de ce qu'il avoit fait. Parlant de lui, elle me dit que s'il l'aimoit il étoit à plaindre, qu'elle le croyoit honnête homme, et qu'elle ne pouvoit pas lui en vouloir pour s'être trouvé à ce dîner, car il n'avoit peut être pas vu que s'y trouvant il lui manquoit. J'ai cru devoir me taire, et je nos yeux se rencontrèrent: après, il ne put plus me voir, et je ne sais pas s'il m'a regardé en partant — Non: c'est moi qu'il a regardé, et je le plains aussi. C'est un honnête garçon — Le malheur est passé, et j'espère que j'aurai bon appétit à souper. As tu entendu sa tirade? Elle étoit garnement du complot: elle dit qu'elle veut me traiter comme

sa propre fille. Je la crois trop bonne femme.

Après avoir bien soupé, l'Amour, et Morphée nous aidèrent à oublier l'affront que le marquis nous fit, si bien qu'à notre réveil nous nous trouvâmes en état d'en plaisanter. Il vint vers le soir, et m'abordant d'un air mortifié il me dit qu'il avoit d'avoir commis, me supposant ainsi, une faute impardonnable, et qu'il étoit prêt, s'il étoit possible de la réparer, à me donner telle satisfaction que je pourrois lui demander. Rosalie, ne me laissant pas le tems de lui répondre, lui dit que s'il venoit de nous avoir manqué, nous nous croyons suffisamment vengés, et pour ce regardent satisfaits, et en devoir de nous tenir sur nos gardes vis à vis de lui en toute occasion, malgré qu'il fut difficile d'en prévoir puisque nous étions sur notre départ.

Après cette fière réponse, elle lui fit la révérence, et elle entra dans la chambre.

Se voyant seul avec moi, voici le discours qu'il me tint. M'intéressant infiniment au bonheur de votre maîtresse, et sachant par expérience qu'il est très difficile qu'elle soit heureuse long tems dans un état différent de celui que peut procurer à une fille de son caractère un mariage avec un garçon de caractère de mon fils aîné, je me suis déterminé à vous le faire connoître à tous les deux, car Rosalie même ne le connoissoit que très légèrement. Pour parvenir à ce but je me suis servi d'un moyen déloyal, j'en conviens, mais j'espère que vous l'oublierez en grâce de ma bonne intention. Je vous souhaite un bon voyage, je désire que vous arriviez long tems heureux avec cette charmante fille, je vous prie de me donner de vos nouvelles, et de compter sur mon amitié, sur mon crédit, et sur tout ce qui peut dépendre de moi en toute occasion. Voilà qui est fini. Il ne me reste qu'une seule chose à vous confier pour que vous ayez une idée parfaite de l'excellent caractère du jeune homme, dont, à ce qu'il dit, Rosalie seule peut faire le bonheur. Il ne m'a fait la confidence que vous allez

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

entendre, que quand il a vu que je n'ai pas voulu me charger d'une lettre qu'il avoit écrit à Rosalie, desespérant de trouver un autre moyen de la lui faire parvenir.

Après m'avoir assuré que Rosalie l'avoit aimé, et que par conséquent elle ne pouvoit avoir contre lui aucun sentiment d'aversion, il ajouta que si elle ne pouvoit pas se déterminer à devenir sa femme je croyant peut être grosse, il étoit content de différer à l'épouser jusqu'après ses couches pourvu qu'elle fut se déterminer à rester à Genes dans quelqu'endroit où sa demeure fut ignorée de tout le monde, lui excepté. Il s'offre à fournir à toute la dépense pour son entretien accompagnant son projet d'une réflexion fort sage. Ses couches prématurées, dit il après son mariage préjudicieroient à son honneur, et à l'attachement que ses parents devoient avoir pour ses enfans.

Ces derniers mots à peine prononcés, Rosalie entre, et nous surprend avec ces paroles de Si Monsieur P—i ne vous a pas dit qu'il est possible que je soie grosse de lui c'est un très honête garçon, mais c'est moi qui vous le dis. La chose me semble difficile; mais elle est entre les possibles. Dites lui que je resterai à Genes jusqu'après mes couches si je suis grosse, ou jusqu'à ce que je soie sure de ne pas l'être, et que pour lors je partirai pour aller rejoindre mon ami que voici là où il sera. Le tems dans le quel me convaincra me démontrera la vérité. Si je me trouverai convaincu lui chez arriveront ~~m'assurera si l'enfant~~ que mon enfant appartient à M. P—i, dites lui qu'il me trouvera prête à devenir sa femme, et si il sera convaincu lui même qu'il ne peut pas lui appartenir, il se contentera de ne plus penser à moi. Pour ce qui regarde la dépense de mon entretien, et le lieu de ma demeure, dites lui qu'il ne doit se donner le moindre mouvement, ni la moindre peine.

Mon étonnement me feroit comme stupide. La marquise me demanda, si je l'autorisois à se charger de cette commission, et je lui ai répondu que je ne saurois avoir autre volonté que celle de Rosalie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Il partit fort content. Tu veux donc me quitter, ? dis-je à Rosalie—
Oui mon cher ami; mais pas pour longtems, si je peux compter
sur ta constance. Mon coeur, ton honneur, et la mien m'ordonnent,
si je suis grosse, de rendre sûr Pi que je ne le suis pas de lui,
et toi en même tems que je ne peux l'être que de toi — Je
n'en douterai pas, ma chere Rosalie — Tu en a déjà douté, et
cela me suffit. Notre reparation me fera rentrer dans mes droits,
elle est necessaire à la paix de mon ame. J'espere que tu m'écriras,
et après mes couches ce sera ton affaire de m'indiquer le moyen de
te rejoindre; et si je ne suis pas grosse notre réunion pourra se faire
tout au plus tard vers la fin de cet hiver — Je dois consentir à
tout ce qui te plait. Je crois que ta retraite doit être un couvent,
et je ne vois que le marquis qui puisse le trouver, et qui puisse
avoir pour toi toutes les attentions d'un pere. Faudra-t-il que
je lui en parle? Je te laisserai une somme d'argent suffisante pour
tes besoins — La somme ne sera pas grande; mais il est inutile
que tu parles à M. Grimaldi, puisque il s'offrira lui-même. Son
honneur l'exige.

Elle pensoit juste, et j'ai admiré son esprit dans la connoissance
du coeur humain et des nobles procedés, et de la loi de l'honneur.
J'ai vu le lendemain que l'avanturier Russe s'étoit evadé une
heure avant l'arrivée des sbires qui l'auroit conduit en prison à la
requisition du banquier qui avoit decouvert fausse une Lettre de
credit qu'il lui avoit presenté. Il s'étoit sauvé à pied abandon-
nant tout ainsi le banquier a perdu fort peu.

Le lendemain le marquis vint rendre compte à Rosalie que
Pi n'avoit trouvé rien à redire à son projet, et qu'il esperoit qu'
elle se determineroit à devenir sa femme après ses couches quand même
ses calculs demontreroient que le fruit ne lui appartiendroit pas.
Il est le maitre de l'espérer, lui repondit elle en souriant — Il
espere aussi que vous lui permettrez quelque fois l'honneur d'aller
vous voir. J'ai parlé à la supérieure du couvent XXX, qui est

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

un peu ma parente : vous aurez deux chambres, et une femme fort ho=
nête qui vous tiendra compagnie, vous servira et vous accouchera
si vous en avez besoin. J'ai fait le prix de votre pension par mois, et je
vous enverrai tous les matins un homme à moi, qui s'abouchera a=
vec votre gouvernante, et qui me portera tous vos ordres. J'irai
aussi vous faire quelque visite à la grille quand vous me le permettrez.
Ce fut alors à moi à remercier le marquis. Je lui ai dit que c'étoit à lui
que je consacrois ma chere Rosalie, et que je comptois partir un jour après
que Rosalie se seroit rendue toute seule au couvent qu'il lui avoit trouvé
présentant à la supérieure une lettre qu'il auroit la complaisance
de lui écrire. Il écrivit la lettre sur le champ, et Rosalie lui ayant
déjà dit qu'elle vouloit ~~donner~~ payer elle-même tout ce qui pou=
voit être necessaire à son entretien, il lui donna par écrit tout l'ac=
cord qu'il avoit fait. Quand il s'en alla elle lui dit qu'elle iroit s'enfer=
mer au couvent le lendemain, et qu'elle seroit enchantée de le voir
à la grille le surlendemain. Il le lui promit.

Nous passames la triste nuit que devoient passer deux amans
amoureux qui par raison étoient à la veille de se séparer. Plain=
tes, consolations, alternatives qui ne finissoient jamais, et promesses
que nous étions sûrs de tenir, mais qui devoient être confirmées par
la Destinée qu'aucun mortel n'a jamais pu consulter.

Elle fut occupée tout le matin à faire ses paquets avec Veronique qui
pleuroit, et que je ne regardois pas parceque je ne voulois du mal
de ce qu'elle me plaisoit. Rosalie ne voulut accepter de moi que
deux cent cequins, me disant que les moyens de lui envoyer de l'ar=
gent, si elle en eût besoin, ne manqueroient pas ne me manquer. Après avoir
prié Veronique d'avoir des attentions pour moi les deux ou trois jours
que j'avois decidé de m'arreter encore à Parme, elle me fit une re=
verence muette, et elle partit servie par Costa jusqu'à la chaise à
porteur. Deux heures après un domestique de M. Grimaldi vint pren=
dre tous les bardes, et je me trouvai seul, et très triste jusqu'à l'ar=
rivée de ce seigneur qui vint me demander à souper me conseillant
de faire souper avec nous Veronique. C'est une fille de merite,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

me dit il, que vous ne connoissez pas bien, et que vous ne serez pas fachè de bien connoitre. Quoiqu'un peu surpris, je suis d'abord allè la prier de me faire ce plaisir. Elle reçut l'invitation m'assurant qu'elle tiendroit tout l'honneur que je lui ferois.

J'aurois dû être le plus sot de tous les hommes pour ne pas voir avec evidence que le fin Grec étoit venu à bout de son projet me jouant comme un vrai apprentif. Malgrè que j'aime des fort motifs pour aspirer que Rosalie retourneroit entre mes mains, je prevoyois cependant qu'il employeroit tout d'art pour la reduire qu'il reussiroit. Je devois dissimuler, et laisser aller les choses comme elles alloient.

Ce seigneur étoit un homme qui avoit presque soixante ans, grand epicurien, fort joueur, riche, eloquent, grand politique, fut estimé dans sa patrie, qui avoit beaucoup vecu à Venise pour mieux jouir de la liberté, et des plaisirs de la vie; et qui trouva le secret d'y retourner après avoir été doge, malgrè la loi qui condamne les patriciens qui on a decoré de cette eminente dignité à ne plus sortir de leur patrie. Malgrè les marques d'amitié qu'il m'a toujours donné, il m'a cependant dont souffrir sans cesse un ton de superiorité qui m'en imposa. S'il n'avoit pas su qu'il savoit il n'auroit pas osé me surprendre me n'avoit pas su qu'il savoit il n'auroit pas osé me surprendre me faisant dîner avec lui. Il m'a traité en dupe, et je me suis trouvé en devoir de gagner son estime prenant le parti que j'ai pris. Ce fut par sentiment de reconnoissance qu'il voulut m'applanir le chemin à faire la conquete de Veronique après m'en avoir fait devenir amoureux.

A table, où je n'ai presque jamais parlé, il la mit en train de parler, et elle brilla. J'ai clairement vu qu'elle étoit enchantée de me convaincre qu'elle avoit plus d'esprit que Rosalie. C'étoit le vrai moyen de me deplaire. Grimaldi, qui étoit fachè de me voir triste me fit rentrer par force dans un propos, qui fit dire à Veronique que j'avois raison de me taire après la declaration d'amour que je lui avois fait, et qu'elle avoit mal reçu. Fort étonné, je lui ai dit que je ne me souvenois pas de l'avoir aimée encor moins de le lui avoir dit. Mais j'ai suivie quand elle me dit qu'elle s'appelloit ce

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

jour là Lindane. Cela, lui dis-je, ne peut m'arriver que jouant la comedie. L'homme qui se declare amoureux par des paroles est un sot; il ne doit se declarer que par des attentions — Mais malgré cela madame en fut alarmée — Point du tout. Elle vous aimoit — Je le sais; mais malgré cela je l'ai eue jalouse — Si elle le fut, elle eut bien tort.

Notre dialogue divertit beaucoup le senateur qui me dit s'en allant qu'il iroit le lendemain faire sa premiere visite à Rosalie, & qu'il m'en donneroit des nouvelles à souper. Je lui ai dit que je l'attendrois. Veronique, après m'avoir conduit dans ma chambre, me pria de me faire servir par mes domestiques, car, madame n'y étoit plus on pouvoit porter des jugemens sinistres. Je lui ai dit qu'elle avoit raison, & j'ai sonné Le-duc.

Le lendemain j'ai reçu une lettre de Geneve. C'étoit le synodique mon ami qui me disoit qu'il avoit presenté de ma part à M. de Voltaire ma traduction de l'Ecossaise, et la lettre fort honnête dans laquelle je lui demandois excuse d'avoir osé faire devenir italienne sa belle prose françoise. Il me disoit clair et net qu'il avoit trouvé ma traduction mauvaise.

Cette nouvelle, et l'impolitesse qu'il m'eut de ne répondant pas à ma lettre me piqua, et me déplut tellement que je mis devenu ennemi de ce grand homme. Je l'ai critiqué dans la suite dans tous les ouvrages que j'ai donné au public croyant de me venger lui faisant du tort. C'est à moi que mes critiques feront du tort, il mes ouvrages resteront à la postérité. Je me mettra dans le nombre des Zoïles qui oseront attaquer le grand genie. Les seuls torts qu'il eut furent reconnus dans ses invectives contre la religion. S'il eut été bon philosophe, il n'auroit jamais rien dit là dessus, car supposant même que tout ce qu'il dit fut vrai, il devoit savoir que le peuple avoit besoin de vivre dans l'ignorance orgueil de la grossiereté de la nation. Vitabo qui Cerasi [illegible] sub eadem sit trabibus Atri.

1821.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

1760

Bd VII

Chap. VI

(Orig. Chap. II)

BnF
MSS

pages 25 à 45

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre II

Ruses contre ruses. Ma victoire.

N'aimant pas à manger seul, j'ai ordonné deux couverts. Ve-
ronique, après avoir soupé avec nous, méritoit cette distinction. Ne voyant que
Costa derriere ma chaise, je lui ai demandé où étoit Le-duc;
il me dit qu'il étoit malade; je lui ai dit de passer derriere la
chaise de mademoiselle: il obéit en souriant. Que l'orgueil des
valets est risible! Veronique me sembla plus jolie que d'ordi-
naire. Son maintien libre, et relevé à propos me convainquit
qu'elle auroit su facilement jouer le rôle de princesse dans une
société choisie. Me sentant affligé de voir qu'elle me plaisoit,
je me consolois tristement sachant que sa mere devoit venir la
prendre dans la journée. Telle étoit la situation de mon ame.

Nous étions au dessert quand cette mere vint. Elle me fit
d'abord un remerciment specieux sur l'honneur que je ferois
à sa fille. Je lui répon que c'étoit elle qui m'honoroit, car elle
étoit belle, spirituelle, et sage. Remarie monsieur, lui dit elle
de ces trois preuves, puisque tu es laide, sotte, et folle. Oh! la salope!
Tu dines avec monsieur, et je vois ta chemise sale — Pardonnez
ma mere: elle et blanche de ce matin — Je vous dirai, madame,
dis-je alors à la mere, qu'il est difficile qu'une chemise paroisse
blanche sur sa peau.

Ce compliment ~~la~~ fit rire ~~cette mere~~, et flatta beaucoup la fille. Quand
~~[illegible]~~ ~~Elle pria sa mere de lui~~
~~reconduire~~ ~~elle~~ ~~pria~~ ~~sa~~ ~~mere~~ de la reconduire chez elle. Elle lui
sa mere lui dit qu'elle étoit venue pour la reconduire chez elle. Elle lui
répondit qu'elle n'étoit pas sûre de me faire un plaisir me qui-
tant vingt quatre heures avant mon départ, et j'ai ajouté qu'
au contraire elle me feroit de la peine. Dans ce cas là, me dit
la mere, la decence veut que je vous envoye sa soeur cadette
qui couchera avec elle. Je lui ai dit qu'elle feroit très bien, et je
les ai laissées seules.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Je me voyois embarassé avec cette Veronique, car à table elle m'auroit trop plu, et me connoissant je devois craindre plus que la mort un projet de resistence

La mere entra pour me souhaiter un bon voyage, et sa fille se mit à travailler après mon linge. Je me mis à écrire.

Vers le soir une servante entra avec sa soeur Annette, qui après avoir baillé son mezzaro vint pour me baiser la main, puis toute riante elle embrassa sa soeur. La servante, après avoir mis bas un paquet s'en alla. Très curieux de voir la figure d'Annette, j'ai d'abord demandé des flambeaux. J'ai vu une fille toute jeune d'un blond auquel je n'avois jamais vu le pareil. Ses cheveux, ses sourcils étoient encore plus blancs que sa peau un peu hallée à cause de la trop grande blancheur. Elle avoit la vue si basse qu'elle étoit presqu'aveugle; mais ses yeux bleux étoient beaux, et très bien fendus. Si l'émail de ses dents n'eut plié au jaune, cette fille auroit pu passer pour une rare beauté. La pauvre fille abhorroit la trop grande lumiere. Elle se tenoit debout ayant l'air d'être bien aise que je l'examinasse, montrant librement la moitié supérieure de deux petits seins qui paroissoient de marbre, et qui informoient mon curieux esprit que sur tout son corps il n'y avoit point de hale. Veronique de ce côté là n'étoit pas genereuse; on voyoit que son sein devoit être fort beau; mais un mouchoir le tenoit toujours couvert, même quand elle étoit dans son plus grand negligé: elle fit asseoir sa soeur près d'elle, et elle lui donna d'abord de l'ouvrage. Comme elle me pressoit, la voyant obligée, si elle vouloit coudre, à tenir la toile à un pouce de ses yeux, je lui ai dit qu'au moins dans la nuit, elle pouvoit se dispenser de travailler, et elle quitta comme par obeissance.

Le marquis Grimaldi arriva, et Annette qu'il n'avoit jamais vue lui parut comme à moi étonnante. Il passa la bienfaisante main sur sa jolie petite gorge sans que la très humble Annette osât y trouver à redire, et il lui en fit compliment.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Une fille qui par le peu qu'elle laisse voir à un homme fait devenir curieux de voir le reste, a déjà fait trois quarts du chemin qu'il lui faut faire pour le rendre amoureux, car qu'est ce que l'amour, si ce n'est pas une curiosité? Je défie qu'en nature on puisse en trouver une plus forte. Annette m'avoit déjà rendu curieux

M. Grimaldi dit à Veronique que Rosalie la prioit de rester avec moi jusqu'au moment de mon départ. J'ai vu Vero: nique aussi étonnée que moi de cette instance. J'ai alors dit au marquis de dire à Rosalie qu'elle avoit prévenu son désir, et que par cette raison elle avoit fait venir sa sœur Annette. Deux, me répondit il, valent mieux qu'une.

Nous allames alors dans l'autre chambre où il me dit que Rosalie étoit contente, et que je devois me féliciter d'avoir fait une heureuse, qu'il étoit sûr qu'elle le devien: droit, et qu'il étoit seulement fâché que toutes les raisons m'empêchassent d'aller la voir — Vous en êtes amoureux, lui dis-je — Certainement; et je suis fâché d'être vieux — Cela ne fait rien. Elle vous aimera tendrement et si Pi de: vient son mari, elle ne pourra jamais avoir pour lui qu'une froide amitié. Vous m'écrirez à Florence comment elle l'a reçu — Rester ici encore trois jours, et vous le saurez. Vous n'avez je crois aucune affaire pressante: rester ici: ces deux filles vous amuseront — C'est précisément parceque je prévois qu'elles pourroient m'amuser que je veux partir de: main. Veronique m'épouvante — Je ne vous croyois pas hom: me à vous laisser épouvanter — J'ai peur qu'elle ait jeté sur moi un mauvais dévolu, car je la crois inclinée à faire pa: rade de maximes: Je ne peux aimer que Rosalie. — A propos. Voici une lettre qu'elle vous écrit

BnF MSS

Je la décachete, et je vais la lire à côté d'une fenêtre. Voila ce qu'elle contenoit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

28
28.

= Mon cher ami; je ne me laissai entre les mains
= d'un tendre père qui ne me laissera manquer, dès-lors jusqu'au mo=
= ment que je n'aurai plus aucun doute sur mon état. Je t'écrirai à l'adres=
= se que tu me désigneras. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur
que tu m'indignes. Si Véronique me plaît j'aurais tort d'en être jalouse,
= puisque dans le moment je pense qu'elle ne pourra pas te résister, et que elle
= doit te regarder comme son sauveur. Dis-lui que je lui pardonne de bon cœur
= la douleur qu'elle me cause, et que je désire qu'elle soit heureuse
= avec toi, et qu'elle ne se repente pas de t'avoir préféré à moi.
= Adieu encore une fois, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur
= et je te prie de ne pas m'oublier auprès de ton père.
= Adieu, mon cher ami,

de table, et m'étant mis à catechiser Annette, le marquis s'en= tretint un quart d'heure avec Veronique, puis m'approcha, et me dit qu'on l'avoit excité à me demander de rester encore trois jours, ou au moins à souper le lendemain — A la bonne heure. Nous parlerons donc des trois jours demain à souper

Le marquis cria victoire, et Veronique se montra sensible à ma complaisance. Après son depart, je lui ai demandé, si je pouvoi en= voyer Costa se coucher: elle me répondit qu'ayant eu la compa= gnie la soeur on ne pouvoit soupçonner rien de mauvais. Elle me dit donc à me coiffer de nuit, tandis qu'Annette alla dans sa cham= bre pour mettre en ordre ses petites affaires. Elle ne me repondit jamais rien à tous les propos d'amour que je lui ai tenus. Lorsque je fus au point d'aller me coucher, elle me souhaite la bonne nuit; je veux l'embrasser, et son refus me surprend. Je lui dis que j'avois besoin de lui parler, et d'entendre sa reponse, et je l'invite à s'asseoir près de moi — Pourquoi m'avez vous refusé un plai= sir qui enfin n'est qu'une simple marque d'amitié? — Parce= qu'il est impossible que tels que nous sommes faits nous soyons simples amis; et nous ne pouvons pas être amans — Pourquoi ne pouvons nous pas être amans étant libres? — Je ne suis pas libre des préjugés, dont vous ne faites aucun cas — Je croyois votre esprit superieur..... — Quelle superiorité j'étoya= ble qui ait toujours la dupe d'elle même! Que deviendrai je, si je me laissois aller aux sentimens que vous m'inspirez? — Je m'y attendois, ma chere Veronique. Non. Les sentimens que je vous inspire ne sont pas ceux de l'amour. Ils seroient e= gaux aux miens. L'amour foule aux pieds les préjugés qui l'entravent — J'avoue que vous ne m'avez pas encore fait devenir folle; mais je sais que quand vous partirez, je resterai pour quelque tems malheureuse — Si c'est vrai, il n'y aura pas de ma faute; mais dites moi ce que je pour= rois faire pour vous rendre heureuse pendant mon court sejour — Rien, parceque nous ne pouvons être sûrs de rien

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

l'un est à vis de l'autre — Et par cette raison je suis sûr de ne jamais me marier que lorsque je me serai donné l'ami de ma maîtresse — C'est à dire, lorsque vous aurez fini d'être son amant — Précisement — Vous voulez finir par où je veux commencer — Puissiez vous être heureuse; mais c'est jouer trop gros jeu. Il me semble, belle Veronique, que nous pourrions badiner avec l'amour sans conséquence passant ensemble des heures heureuses que les préjugés n'auroient pas le tems de venir troubler — Cela seroit possible; mais j'en crains juste qu'à la pensée, car elle pourroit me seduire. Oh! Non. Laissez moi. Mener. Voila ma soeur qui s'alarme, me voyant sur la defensive — Eh bien! Je vois que j'ai tort. Rosalie s'est trompée — Quoi! Qu'a-t-elle pu penser? — Elle m'a écrit qu'elle vous croit bonne fille — Elle est bien heureuse, si elle n'a pas eu raison de se repentir d'avoir été trop bonne. Elle est allée se coucher, et moi aussi, fâché de l'avoir entreprise. Je me suis promis de la laisser dans ses maximes vraies, ou feintes. Mais à mon reveil je l'ai vue venir à mon lit avec un air si doux que dans l'instant j'ai changé de dessein. Je l'ai crue repentie, et j'ai espéré de la trouver de meilleur aloi à la seconde attaque. J'ai pris un matin à l'insçu, et j'ai déjeuné badinant avec elle également à l'insçu, et j'en ai fait de même à dîner jusqu'au soir que M. Grimaldi arrivant, et nous trouvant si gais crut de devoir nous faire ses compliments. Voyant que Veronique les recevoit comme si elle les meritoit, je me mis sur de l'avoir ayrès souper, et dans l'ivresse au lieu de trois jours je leur ai promis de rester quatre. Brava, brava Veronica, lui dit il, faites ainsi toujours usage de vos droits. Vous êtes faite pour exercer un empire absolu sur ceux qui vous aiment. Il me sembloit qu'elle devoit prononcer au moins une phrase faite pour diminuer un peu la certitude du marquis; mais point du tout; elle devenoit plus belle, elle se paroit; je la regardois

avec l'air d'un modeste vainceu glorieux de ses chaines. J'avois
la bonté de prendre ce mariage pour un sûr présage de ma voi=
toire imminente. J'ai evité l'occasion de parler à partant marquis,
pour ne pas me voir obligé à le désabuser, s'il m'eut fait des ques=
tions. Il nous dit en partant qu'il n'auroit le plaisir de souper avec
nous que le surlendemain.

Voyez vous, me dit elle d'abord que nous fumes seuls, com=
bien je suis facile à laisser penser ce qu'on veut? J'aime mieux
qu'on croye que je suis bonne, puisque bonne y a, ~~plus~~ que me
supposer ridicule, car c'est là la gracieuse epithete, dont on
honore une fille qui a des principes. N'est ce pas? — Non, ma
belle Veronique, je ne vous appellerai jamais ridicule; mais je
dirai que vous me haissez, si vous allez me faire passer une
nuit infernale vous refusant comme hyer à ma tendresse.
Sachez qu'à table vous m'avez embrassé — Ah! Modérez
vous, je vous le demande en grace. Demain au soir je ne
vous embrasserai pas. De grace laissez moi. Oh pour le coup...
Sa colere est venue de ce que la traînant avec moi sur le
sopha, j'ai pressé ma main avec trop de force jusqu'où il
n'étoit pas possible d'aller plus loin. Elle s'est evadée,
et trois ou quatre minutes après j'ai vu sa sœur venue
pour me déshabiller. Je lui ai dit avec douceur d'aller se
coucher aussi, devant passer quelques heures à écrire; et
pour ne pas voir cette innocente partir humiliée, j'ai ou=
vert ma cassette, et je lui ai fait present d'une montre
— C'est pour ma sœur! — Non: c'est pour vous.
— J'ai laissé qu'elle me baise la main, et dans mon bon=
heur j'ai écrit à Rosalie une lettre de quatre pages que
j'ai brulée après sans la relire. Je lui en ai écrit après
une autre raisonnable, dans laquelle, sans point du tout
lui parler de Veronique, je lui disois que je partois le lendemain.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BN 32 Je me suis couché fort tard très fâché contre moi même, me pa=
voillant de lui avoir marqué ou qu'elle m'aimat, ou qu'elle ne m'
aimat pas, et comme amoureux, et comme homme d'honneur.
J'ai sonné à midi, et j'ai reconnu ma faute d'avantage quand je n'
ai ou qu'Annette. D'abord que Costa s'est retiré, je lui ai demandé
comment sa sœur se portoit, et elle me dit qu'elle travailloit. Je lui
ai écrit un billet dans lequel lui demandant pardon, je l'assurois
que je ne lui déplairois plus. Je la priois de reparoître comme si
de rien n'étoit. Je prenois mon caffé quand je l'ai vue entrer avec
la mortification trop peinte sur sa figure pour que je ne dusse en
ressentir tout le poids. Je lui ai dit qu'elle n'avoit qu'à relever
mes boucles, car je voulois aller me promener à pieds hors de la
ville pour ne retourner à l'auberge que le soir. J'aurai, lui
dis-je, bon appetit à souper, et après vous n'aurez rien à
craindre ni besoin de m'envoyer Annette.
Je suis allé hors de la ville, et au bout de deux heures de
marche je me suis arrêté à un cabaret de village où je me
fait faire une omelette. N'ayant pas la force de retour=
ner à Gênes à pieds j'ai demandé une voiture; mais il n'y en
avoit pas. Le cabaretier me donna un cheval avec un homme
à pieds pour me servir de guide, et pour lui ramener le cheval.
La nuit commençoit, et nous avions six milles à faire. La pluie
m'accompagna jusqu'à Gênes où je suis arrivé à huit heures
tout mouillé, mort de froid, et de lassitude; et tout en couché
au haut de cuisses par la trop rude selle qui avoit déchirées mes
culottes de satin. Après m'avoir fait changer de tout pour
Costa, je lui dis d'aller faire venir. Je vois Annette, et je ne
vois pas Veronique: elle me dit qu'elle étoit au lit avec un fort
mal à la tête, et elle me remet une lettre qu'elle m'avoit é=
crite. La voici.)) Je me suis mise au lit à trois heures avec un grand

» mal à la tête auquel je suis sujette. Je me porte déjà mieux, et je
» suis sûre de vous servir demain. Je vous rens compte de ceci pour
» ce que je ne voudrois pas que vous imaginassiez que ce fût mauvai-
» se humeur ou fiction. Je vous crois vraiment repenti de m'avoir
» humiliée, et je vous prie moi-même de me pardonner, ou de me
» plaindre, si ma façon de penser ne peut pas se conformer à la vôtre.

* Aller lui demander, lui dis-je, si elle veut que nous allions voyager
près de son lit. Elle revint d'abord me dire que sa sœur me
remercioit, et qu'elle me prioit de la laisser dormir.

J'ai donc voyagé avec Annette observant avec plaisir qu'elle
ne buvoit que de l'eau, mais qu'elle mangeoit plus que moi.
La passion que j'avois pour sa sœur m'empêchoit de penser à
elle; mais je voyois qu'en état d'indifférence elle m'auroit plu.
Au dessert j'ai enfanté le projet de la griser pour la faire parler
de la sœur. Je lui ai donné un verre de muscat de Lunelle — Je
ne bois que de l'eau — Hasard vous la vin! — Non; mais n'y a-t
-il pas accoutumée il me monteroit à la tête — Vous irez
vous coucher, et vous dormirez mieux.

Elle le trouva excellent, et elle fit quand je lui ai présenté le se-
cond, et après je lui ai entamé le discours sur la sœur dont
elle me dit sincèrement tout le bien imaginable — Je l'aime,
et elle ne peut me souffrir; elle se refuse à mes moindres ca-
resses — Elle ne peut vaincre à vos caresses que par crainte
que vous cessiez de l'aimer — Vous semble-t-il qu'elle ait
raison de me faire souffrir? — Non; mais si vous l'aimez,
vous devez lui pardonner.

Annette raisonnoit trop bien; mais au troisième verre elle
me dit qu'elle ne voyoit plus rien, et nous quittâmes la table.
Cette fille me plut déjà un peu trop; mais je me mis
promis de ne rien entreprendre sur elle, parce que j'avois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

pour de la trouver trop facile. Nolo nimis facilem difficilemque nimis
C'étoit une bonne fille toute douce, qui à l'age de quatorze ans, et
sans experience ne pouvoit pas connoitre ses propres droits. S'oppo:
sant à ce que j'aurois pu lui faire elle auroit cru manquer de poli:
tesse. Cela ne peut plaire qu'à un riche et voluptueux musulman.
Je la prie donc de mettre mes cheveux sous le bonnet avec inten=
tion de l'envoyer d'abord se coucher; mais avant qu'elle parte je lui
demande un pot de pomade sans odeur — Que voulez vous en faire?
— L'appliquer sur les acorchures pourrantes de la maudite selle
sur laquelle j'ai fait six milles. Elle m'en diminuera la cuisson, et de=
main je me porterai bien. Il faut que je fasse venir Corta, car je n'
ose pas vous demander ce petit service — Croyez vous que je saurois?
— C'est facile; mais je crains d'abuser de votre complaisance —
J'entens la raison. Mais ayant la vue si courte comment arry=
rai-je les acorchures? — Sur le lit. Mettez les flambeaux sur la
table de nuit — Les voila; mais demain matin ne faites pas faire
cela à Corta, car il penseroit que ce fut ce dut avoir été moi, ou ma
soeur qui vous a soigné — Vous aurez donc demain aussi la même
patience? — Moi, ou ma soeur, car elle se levera de très bonne
heure — Votre soeur pas; car elle auroit peur de me faire trop
de plaisir me touchant là avec ses belles mains — Et moi j'ai peur
de vous faire du mal. Fais-je bien comme cela? Mon Dieu! En
quel état est votre pauvre peau! — Ma chere Annette, ce n'est
pas fini — J'ai la vue si basse. Tournez vous — Me voila
Mais pour lors je la vois vive de ce que le hazard lui fait voir, et
que le service qu'elle me rendoit l'obligeoit à toucher. Je pense
qu'il y avoit à parier qu'ayant la vue si basse, elle n'avoit jamais
vu cela si bien, et qu'elle devoit s'y plaire: j'en devins sûr lorsque
je vois sa main egarée aller me frotter où il n'y avoit pas d'écor:
chures. Pour lors, n'en pouvant plus, j'ai pris sa main pour l'obli:
ger à suspendre son ouvrage.

27

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

i cou
jamais

econ:
loita:
ravie-
ûve, et
kè cher.

mûrit
ntes-

ement,
tirant
uché
e quand
ie vous

qu'il
esein-,

stances.
s'en
mêler.
n
ul qu'
nous:

n'serais

Mais,

venir

ois lui
n'aurez
ssaima
xeriez
t n'ayant
pardez.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

eux soeurs
quatre
pirerie:
j'ai eu:
près l'
rerie.
rerie:
r se
t revoit
d'abord
ivre:

Leures,
u beau
rsion
Renard
ersa
rique
ivens
z ses
une
rgene:
e belle,
iguer.
ne
z a'me
vions de
BnF
MSS
r sa idem
a me
ais tous
ble

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

j'ai dû rire la voyant immobile et sérieuse, tenant encore le pot de pomade à la main, me demandant si elle avoit su faire — Tu es, ma bonne enfant un ange incarné, et je suis sûr que tu sais de quelle espece est le plaisir que tu m'as fait. Peux tu venir passer une heure avec moi?

— Attendez.

Elle s'en va, et ferme ma porte, mais sans tourner la clef; je me tiens pour sûr qu'elle reviendra quand elle verra sa sœur endormie. Elle tarde; je me leve, et je vais à la porte: je la vois se déshabiller, se mettre au lit, et éteindre la bougie. Je retourne dans mon lit ayant encore quelqu'espoir, et je ne me trompe pas. Cinq ou six minutes après je la vois s'approcher de mon lit en chemise — Vîte vîte entre mes bras, mon ange, car il fait grand froid — Avec plaisir: ma sœur dort, et je suis sûre qu'elle qu'elle ne soupçonne rien. Quand même elle se reveillerait, le lit est large, et elle ne s'apperceura pas que j'en suis sortie. Je me donne à vous; faites de moi tout ce que vous voulez; mais sous condition que vous ne penserez plus à ma sœur — Je ne veux aucune peine, mon cœur, à le promettre, et à le jurer.

J'ai trouvé Annette toute neuve, et je ne me suis pas avisé d'en douter le matin, quand j'ai vu que la victime n'avoit pas exsanglanté l'autel. Cela m'est arrivé souvent. J'ai appris par cette expérience qu'il n'y a aucune conséquence légitime à tirer ni de l'effusion, ni de la recherche: on ne peut convaincre une fille d'avoir eu un amant que dans le cas qu'il l'ait rendue seconde.

Annette me quitta après deux heures de débats, et à mon réveil je l'ai vue à mon lit avec Veronique. Bien aise de ne voir sur leur figure la moindre ombre de mésintelligence. Veronique me dit que la dicte, et le secret l'avoit comme tous les jours parfaitement guerie. J'étois dans le même cas. Sa pour Annette m'avoit aussi parfaitement guéri de la curiosité d'elle qu'elle avoit fait naître dans mon ame. Je le répétois, et je m'en félicitois.

B6 A souper, M. Grimaldi me voyant gai, et calme, crut que c'é-
toit en conséquence de l'affaire faite. Je lui ai promis d'aller
dîner le lendemain avec lui à S. Pierre d'Arene. J'y fus, et je lui
ai donné une longue lettre pour Rosalie que je n'espérois plus
de revoir que femme de Pi. Mais je ne le lui dirois pas dans
ma Lettre.

Le même jour soupant avec ces deux filles je me mis également
partagé entre l'une, et l'autre, et Veronique mettant mes ché-
veux en papillottes me dit quand elle se vit seule avec moi, qu'a-
lors seulement elle me voyoit devenu sage elle n'aimoit beaucoup
plus. Je lui ai répondu que ma prétendu sagesse venoit de ce
que j'avois abandonné l'espoir de faire sa conquête. Ma belle
Veronique, j'ai pris mon parti — Votre amour étoit donc bien
petit — C'étoit un enfant à peine né. Il ne devoit qu'à vous
de le faire devenir adulte, et pour cela il auroit pu facilement se
conserver en vie.

Ne sachant que me répondre, elle me souhaita un heureux
sommeil, et elle est allée dans sa chambre. Annette n'est pas
venue me faire la visite que j'espérois: je ne savois que juger.
Je l'ai vue le matin quand j'ai sonné. Elle me dit que sa
sœur étoit au lit malade, qu'elle avoit passé la nuit à
écrire; et elle me donna la Lettre. J'ai alors vu la raison
qu'Annette n'étoit pas venue.

Cette Lettre qui étoit fort longue, et que je lus au reveil,
me fit presque rire. Après des détours frivoles, et ennuyeux
elle me disoit qu'elle s'étoit refusée à mes desirs parce qu'
elle m'aimoit de tout son cœur, et qu'elle n'avoit pas voulu
risquer de me perdre d'abord qu'elle auroit satisfait à mon
caprice: elle s'offroit à mes desirs, si je voulois lui accorder
prés de moi la même place qu'occupoit Rosalie. Je
devois partir de Gênes avec elle lui faisant une écri-
ture que M. Grimaldi signeroit, dans laquelle je m'en-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

gagerois de l'épouser au bout d'un an, lui faisant une dot de 50 mille livres de Gênes, ou que ne voulant pas l'épouser, je lui donnerois cette même somme la laissant en pleine liberté. Si elle venoit à accoucher dans le tems qu'elle vivroit avec moi, je devois consentir à lui laisser à notre separation l'enfant, fille ou garçon, qu'elle auroit mis au monde. A cette condition, elle consentoit à devenir d'abord ma maitresse, et avoir pour moi toutes les complaisances que je pourrois desirer.

Ce 1er projet me fit clairement connoitre que la pauvre Veronique manquoit de l'esprit qu'elle devoit avoir voulant me faire devenir sa dupe. J'étois sûr que M. Grimaldi n'en étoit pas l'auteur, et que quand je le lui communiquerois il en riroit.

Annette, me portant mon chocolat, me dit, que sa sœur se flattoit de recevoir une réponse à sa Lettre. Je lui ai dit qu'elle l'auroit. Je me suis levé, et je suis allé sur le champ la lui porter en personne tenant la Lettre à la main que je lui ai d'abord rendue. Je l'ai trouvée au lit sur son séant, où sa parure négligée auroit pu me séduire, si la folle demande n'eut pas fini de la perdre dans mon esprit.

Je me jetai assis sur son lit, et Annette sortit de la chambre fermant même la porte; mais elle me dit après qu'elle alla se mettre aux écoutes.

Pourquoi nous écrire, lui dis-je, quand nous pouvons parler? On ait souvent plus à son aise me répondit elle, quand on écrit que quand on parle — Ordonne, en politique, et en affaires de commerce; où l'on tache d'attraper; mais en affaires de cœur je ne suis pas de votre avis. L'amour, ma chere, donne carte blanche: point d'écritures, point de garans: livrez vous à moi, comme Rosalie a fait, et commencez par venir entre mes bras cette nuit sans que je vous fasse la moindre promesse. Confiez dans l'amour: Voila un projet qui nous honore tous les deux, et que si cela peut vous faire plaisir, je mettrai sous l'approbation de M. Grimaldi. Votre projet, s'il ne vous

B8 deshonore par, il fait du moins un grand tort à votre esprit puisqu'il n'a été fait que pour être accepté par un fou tout à fait dépourvu de bon sens. Il n'est pas possible que vous aimiez l'homme auquel vous faites une telle proposition, et je suis sûr que M. de Grimaldi en seroit indigné, et ne voudroit jamais s'en mêler.

Votre réponse ne lui fit pas perdre contenance. Elle me dit qu'elle ne m'aimoit pas assez pour le donner à moi sans voir sous quelles conditions. Je lui ai répondu qu'à mon tour je ne l'aimois pas non plus assez pour faire la conquête sous celles qu'elle m'avoit prescrites. Après cela je l'ai quittée, et j'ai ordonné à Costa d'avertir le maître de la polonaise que je voulois partir au point du jour le lendemain. Déterminé à cela je suis allé prendre congé du marquis, qui me dit que le même matin il avoit présenté Pi à Rosalie, qui l'avoit assez bien reçu. J'en fus enchanté. Je lui ai renouvellé mes recommandations, mais elles n'étoient pas nécessaires.

Dans la même année deux femmes que j'ai aimé éperdument, toutes les deux remplies de mérite, et les quelles je ne me serois jamais séparé si cela eut pu dépendre de ma seule volonté, me furent toutes les deux enlevées par l'adresse de deux vieillards que j'ai aidés à en devenir amoureux sans le vouloir. Ils firent la fortune de l'une, et de l'autre; mais de bien peu à moi qu'ils firent le plus grand bien, car ils m'en débarrassèrent. Ils devoient avoir tous les deux que ma fortune, malgré toute la grandeur apparente n'étoit pas solide. Dans le progrès de mon histoire le lecteur en sera convaincu.

J'ai passé la journée me tenant présent à la peine que Vaisonique, et Annette se donnèrent pour bien faire mes malles. Je n'ai pas voulu que Lebrun, et Costa s'en mêlent. Veronique rougea, rétracta avoit l'air d'avoir pris son parti, et me parloit comme s'il n'y eut eu jamais entre nous le moindre différend.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

j'en étois bien aise. Après souper, elles me suivent au lit, et par
un scrupule de main Annette m'avertit qu'elle viendroit me faire
une visite. J'en fus bien aise: je me reconnoissois un devoir de lui
faire présent de cinquante louis sans que Veronique le sache, car
je n'avois pas envie de la traiter de même. J'ai mis le rouleau
sur ma table de nuit, et je le lui ai donné à son arrivée.

Après m'avoir dit que Veronique dormoit, elle me demanda ce
que j'aurois fait, si Veronique avoit accepté l'offre que je lui ai fait de
la recevoir dans mon lit. J'ai tout entendu, me dit elle, et j'ai connu
que vous l'aimez — J'étois sûr, ma Love, qu'elle ne s'y détermi-
neroit jamais. Je n'aime que toi.

Mais une demie heure après, nous voilà surpris par la présence
de Veronique qui tenant un flambeau à la main encourage sa
bonne sœur par un grand éclat de rire. Je vis aussi ne la laissant pas
sortir de mes bras. Veronique n'avoit sur son corps que sa chemise,
elle étoit belle, et je n'avois aucune raison de lui en vouloir. Vous
êtes venue, lui dis-je, interrompre nos jouissances, et causer de la peine
à une sœur que vous mapprivoisez à l'avenir — Je l'aimerai tou-
jours — Victime de l'amour, elle s'est donnée à moi sans capi-
tuler — Elle eut plus d'esprit que moi — Tout de bon? —
Tout de bon — Embrassez là donc.

A cette invitation, elle pose sur la table de nuit le flam-
beau, et elle s'empare d'Annette qu'elle couvre de baisers. Cette
scène me va à l'ame. Je l'invite à se coucher près d'elle lui
fesant place, et elle se met entre les draps. Je la culbute
de front; et la beauté de cette fille pour laquelle je n'avois jamais eu
un attendre, me séduit, et me transporte. Je ne puis par un empê-
cher de faire halte. Un ample commentaire me devient nécessaire
pour mettre au comble toute ma volupté. Lecteurs,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

— Ce charmant tour que vous me jouez, dis-je aux deux sœurs, est il prémédité? Et vous, Véronique, étiez vous fausse ce matin, ou l'êtes vous dans ce moment? — Rien ne fut prémédité. J'étois vraie ce matin, et je suis vraie dans l'état où vous me voyez. J'ai enfanté un projet ridicule, que je vous prie d'oublier, et je me trouve justement punie; mais vous êtes le maître de faire finir ma punition dans ce même instant — De quelle façon? — Me disant que vous me pardonnez, et me le prouvant — Je vous pardonne; mais comment puis-je vous le prouver? — Poursuivant à faire l'amour avec ma chère sœur sans me trouver de trop

C'étoit du plus haut comique, et l'enthousiasme me montoit à la tête. Mon rôle ne devoit pas tomber dans le prosaïque. Que dis tu, ma chère amie? dis-je à ma blondine; ta sœur brune sympathise à tout éloge ne veut être que spectatrice de nos exploits amoureux. Ne te sens tu pas assez généreuse pour lui permettre de devenir actrice? — Non, mon cher ami; mais c'est toi qui doit le mon= trer généreux dans la nuit de demain jouant la même pièce, avec la seule différence que ce sera Véronique qui jouera mon rôle, tandis que je serai, comme elle nous en donnera l'exemple cette nuit, avec le plus grand plaisir, spectatrice.

Ce seroit à merveille, dit Véronique, d'autant enjouée, si mon= sieur n'avoit pas décidé de partir à l'aube — Je parierai ~~Vous l'apprenez~~ ~~le~~, charmante Véronique: [redacted] grand ce ne seroit que pour me rendre certain que vous êtes une fille adorable — Et que je vous aime.

Je ne pouvois pas exiger qu'elle s'expliqua d'avantage, et j'avois bien voulu lui donner sur le champ la conviction de ma reconnoissance; mais c'eut été aux dépens d'Annette, et j'avois altéré la pureté de la jolie pièce dont elle étoit l'auteur; mais toutes les fois que je me rappelle cet agréable événement de ma vie, je vois qu'elle fut composée par la belle nature, et qu'Annette n'en fut que l'interprète.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Veronique, determinée à la qualité de spectatrice à ne vouloir se mêler de rien, se plaça sur son côté élevant un oreiller pour s'y appuyer dessus son coude, tenant sa main sous sa tête. J'ai commencé la scene comme je devois, sûr de la jouer à la perfection tant que la spectatrice se tiendroit attentive à l'action. J'avois les yeux toujours sur elle: elle devoit s'attribuer à ma solitude; mais elle s'apperçut enfin que j'avois mis toute ma confiance dans l'illusion active que feroient sur elle ses charmes. Piquée de generosité elle parvint à m'ôter tous ses trésors me laissant deviner avec un sourire qu'elle étoit contente que je pénétrasse sa pensée. Elle devoit croire que la piece que je représentois n'étoit dans le fond que la répétition de celle que je devois jouer avec elle dans la nuit suivante, et son imagination ne pouvoit qu'en augmenter les charmes. Je pensois comme elle

Ce qui m'obligea à suspendre ce beau jeu fut Corta qui vint frapper à ma chambre pour me dire que la felouque étoit prête. Fâché de cette interruption, je suis allé à la porte lui dire de payer la journée au maître, et lui ordonner d'être prêt pour le lendemain. Retournant au lit j'ai trouvé mes camarades endormis. Je me pensois aussi devoir dormir, mais la pièce ne devoit pas finir par un contretems toujours fâcheux, par une interruption: ce ne devoit être qu'un entracte, et je devois bientôt partir d'une relâche que la nature me rendoit nécessaire. J'ai profité une ablution qui fit rire Arnette, et que Veronique trouva noble, digne, est juste. Ce rafraichissement étant un bonheur

42
j'ai facilement persuadée à nous imiter ; les deux sœurs se
rendirent des services réciproques dans des différentes postures, toutes
faites pour me faire trouver préférable à tous les autres le rôle
de spectateur.
Après les abstentions, dont le gracieux rire doit accompagner le doux
chatouillement, nous retournames sur la scene, où je devois repre-
senter le dernier acte. Il me fut doil de m'en acquiter ; et j'etois sûr de
l'achever avec honneur, comptant cependant sur Arsette. Sans elle
le dialogue ne pouvoit pas se soutenir. Mais la trop jeune fille, comme
je l'avois déjà prévu, oublia son rôle. Le cruel dieu qui lui joua
ce tour fut Morphée. Veronique n'ayant vu quand elle la vit endormie, et
j'ai dû rire aussi quand je me fus apperçu qu'elle étoit comme morte.
Il s'agissoit de la réveiller, et l'Amour n'a que la faculté de réveiller.
Ce dénouement eut l'air d'une catastrophe. Quel dommage ! me
disoient les yeux de Veronique ; mais elle ne me le disoit que des
yeux. Elle eut tort comme moi : elle devoit prendre le rôle
d'Arsette sans m'en demander la permission ; moi d'attendre
qu'elle m'invite. J'ai cru devoir m'abstenir d'empiéter sur
la pièce qui ne devoit être représentée que dans la nuit suivante.
Veronique alla se coucher dans son lit, et j'ai dormi avec Arsette
jusqu'à minuit.
Nous passames la journée dans des discours fort intéressans sur notre propre
histoire, et déterminés à ne faire qu'un seul repas, nous nous mîmes
à table à l'entrée de la nuit. Nous y passames deux heures sans
laisser notre appetit par des mets exquis, et défiant Bacchus à nous
faire craindre sa puissance. Nous nous levames quand nous vimes
Arsette en proye d'un sommeil invincible. Nous ne regardames cepen-
dant pas ce petit malheur comme capable de nuire à notre petite
pièce. Arsette en qualité de spectatrice étoit dans l'impossibilité de
jouir, et les charmes eblouissans de Veronique alloient m'occuper
de façon à n'avoir aucun besoin d'en contempler d'étrangers. Nous
allames nous coucher, et elle entre mes bras, moi entre les siens nous
passames une belle demi-heure sans bouger ; mais sans rien faire.
S'appercevant de la raison, la politesse Veronique m'empêcha de me la dire,
et la modestie de s'en plaindre. Elle dissimuloit sans discontinuer
ses caresses ; mais j'enrageois. Je n'y comprenois rien. Un accident

pareil ne m'étoit jamais arrivé qu'à la suite immediate d'un
long travail dont la fin avoit été scellée par mon sang, ou par
une forte surprise capable d'affoiblir toutes mes facultés naturelles,
comme j'en avois fait l'expérience vis à vis de Javotte sortant du cercle
carré, où j'avois cru de me voir écrasé par les foudres. Mais dans le
cas où j'étois, à la fleur de mon age, vis à vis d'une fille qui paroissoit
tout pour plaire, qui me charmoit, que j'avois derniere complaisante, et
tendre, et que je voyois disposée à ne me rien refuser de tout ce que j'aurois
pu, ou su lui demander, c'étoit ce que je ne pouvois pas concevoir,
et qui positivement me desesperoit.

Réduits à la fin à devoir nous démasquer, et à parler raison, je fus le
premier à me plaindre de mon malheur — Vous avez trop fait boire,
me répondit elle, vous avez trop bu des liqueurs à souper. Ne vous
fachez pas, mon cher ami, car je suis sûre que vous m'aimez. Cessez de
vous donner des peines pour forcer la nature, car vos efforts ne pour-
ront jamais réussir qu'à la rendre plus foible. Il me semble qu'un doux
sommeil est le seul spécifique que vous devez employer pour redevenir homme.
Je n'en ai pas besoin; mais ne prenez pas garde à moi. Allons. Dormez.
Nous ferons l'amour après.

Après ce court raisonnement que j'ai trouvé aussi sage que discret, Ve-
nus me tourna le dos, et j'en ai fait de même. J'ai vu que je
pouvois tout espérer du sommeil, et je m'y suis déterminé; mais en vain.
La même nature qui me refusoit le pouvoir de travailler, m'ôtoit
la faculté de jouir du repos. Mes sens ardents ne voulurent pas saisir
l'assoupissement que je devois me leur étoit pas nécessaire, et ils
n'avoient point d'idée que leur suffrage put avoir quelque chose de commun
avec ce qui me manquoit pour me mettre en état de satisfaire à mes
désirs amoureux. Mes yeux en feu demandoient tout au contraire, de
veiller pour être témoin de mes foiblesses. Si bien loin d'être com-
plaisans envers moi s'assoupissant, ils devoient m'en vouloir, et ils avoient
bon droit de se plaindre que, manquant de jugement, j'eusse ennuyé la
vigueur qui m'étoit nécessaire pour satisfaire à l'Amour, dont la
activité, et la divine joye est ce qui les intéresse le plus, et dont ils
participent les charmes ne manquent jamais de s'y tenir présens.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

44 C'est ainsi que dans le delire, et dans l'impossibilité de m'endormir
je tachois de me consoler en faisant des analises physico-metaphysiques
plaidant en faveur de mes idées pour avoir une raison complette
de ne me plaindre que de moi même. A la conclusion je me
trouvois satisfait. Satisfait de me trouver coupable! Etrange sa-
tisfaction; mais la seule faite pour qui un philosophe accable par
un malheur, se trouve heureux. L'homme qui a tort obtient une
grande victoire, si après avoir plaidé sa cause avec lui meme,
il parvient à s'en convaincre. C'est le seul bonheur dont je
jouis aujourd'hui quand je converse avec moi même. Rien m'est
rien arrivé de malheureux dans toute ma vie que par ma faute,
et j'attribue aux combinaisons presque toute les bonheurs dont j'ai
joui; ce qui à la verité est un peu injuste, et humiliant; mais
tel est l'homme. Je deviendrois fou, je crois, si dans mes
soliloques, je me trouvois malheureux sans qu'il y eut de ma
faute, car je ne saurois où aller la chercher à moins que je
ne veuille m'avouer bête. Je vais de n'etre pas bête. Celui
qui l'est c'est un sot voisin que j'ai, et qui se plait à me con-
tenir que les bêtes raisonnent mieux que nous. Je vous accor-
derai, lui dis-je, qu'ils raisonnent mieux que vous, mais pas
mieux que moi. Cette réponse me l'a rendu ennemi, mal-
gré qu'elle approuvât la moitié de ma these.

Veronique passa trois heures entre les bras du sommeil, et
fut surprise quand je lui ai dit que je n'avois pas joui du
moindre repos. Elle me trouva mal comme elle m'avoit
laissé, et je l'ai enfin impatientée quand j'ai voulu un peu
trop la convaincre que sa malheur ne venoit pas de ma
mauvaise volonté; tentée de l'attribuer à elle même, et en
meme temps mortifiée par l'idée que cela fût possible elle se
mit à l'entreprise de detruire l'enchantement qui me rendoit
inepte. Pour parvenir à son but elle employa des specifiques que
je croyois immanquables; et j'aurois eu tort de ne pas la laisser

faire ; mais tout fut en pure perte. Mon désespoir devint égale au rien quand je l'ai vue quitter la partie découragée, avilie, et fachée jusqu'à verser des larmes. Elle me quitta sans me rien dire, et elle me laissa dans la triste necessité de passer tout seul les deux ou trois heures qui devoit s'écouler avant le retour de l'Aurore. Mon bagage étoit tout prêt. L'insomnie ne m'a pas gaité.

Au point du jour Costa vint me dire que le vent étoit fort, et contraire, et que la felouque ne pouvoit pas l'affronter. Nous partirons, lui répondit-je, quand le tems le permettra ; et pour lors je me mis à écrire. Deux ou trois heures après, me sentant envie de dormir, je me mis au lit, et j'ai joui d'un sommeil de huit heures : A mon reveil je me suis trouvé calme, mais n'ayant aucune envie de rire. Les deux sœurs s'en réjouirent, et j'ai cru d'appercevoir dans Veronique un air de mepris, mais elle pouvoit avoir raison, et j'avois eu tort de m'y arrêter. Avant que de nous mettre à table je lui ai fait present de cent sequins, et j'ai traité de même la bonne Annette qui ne s'y attendoit pas, car elle croyoit avoir déja reçu assez.

Vers minuit le maître de la felouque vint me dire que le tems étoit beau, et j'ai pris congé d'elles. J'ai vu Veronique pleurer ; mais je savois pourquoi. Je me mis embarqué pour Ceri avec mes deux valets, et je m'y suis debarqué le lendemain prenant d'abord des chevaux de poste pour aller à Livourne. Mais voila un petit evenement instructif digne de la gravité de mon histoire, et non indigne d'être communiqué au lecteur qui la lit avec plaisir.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

1760

Bo VII

chap. VII

(orig. chap. III)

BnF
MSS

pages 49 à 64

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre III

Passano a Livourne, Corilla à Pise, Florence, Therese, mon fils, La Corticelli

Me tenant attentif à regarder les quatre chevaux qu'on m'attelloit, un homme, dont je ne me souciois pas de parcourir la mine, s'approche de moi, et me demande, si je voulois payer la course avant, ou à la station — Je payerai actuellement. Voici une Portugaise, porter moi le reste — Dans l'instant. Dix minutes après, precisement lorsque j'allois demander le reste de ma Portugaise, voila le maitre de poste qui me demande l'argent pour la course — J'ai déja payé, et j'attens le reste d'une Portugaise. N'est ce pas à vous que je l'ai donnée ? — A moi ! Je vous demande pardon — A qui l'ai-je donc donnée ? — C'est à vous à le savoir — Pardieu ! Ce ne peut être qu'à quelqu'un de vos gens.

Je parle haut. On me fait cercle : Le maitre de poste demande qui avoit reçu de moi une portugaise ; personne n'en sait rien. Je jure, je donne au diable, puis je connois mon tort, je paye une seconde fois, et je vis de l'habile fripon qui m'avoit si adroitement trompé. Et voila comme on apprend à vivre. Depuis ce jour là je n'ai plus payé la poste qu'à bonnes enseignes. Il n'y a point de pays où les fripons soyent plus fins qu'en Italie, si nous exceptons la Grece ancienne, et moderne.

A Livourne, à peine descendu à la meilleure auberge, on me dit qu'il y avoit comedie. Il me prend malheureusement envie d'y aller : un comedien me reconnoit, il m'approche, il se rejouit de me voir, je l'invite à souper avec moi, il me presente un soi disant homme excellent poete, et grand ennemi de l'abbé Chiari, que je n'aimois pas parcequ'il m'avoit fait une sortie sanglante, et je ne m'étois pas vengé. Je lui dis de venir souper aussi. Le pretendu poete étoit Genois, il s'appelloit Giacomo

Passano, et il avoit fait contre l'abbé Chiari trois cent sonets. Il me dit que s'il pouvoit les faire imprimer, ils feroient mourir de rage l'abbé. Cela me fait vivre. Aussitôt mon manuscrit dans la poche il m'en lit une douzaine: je les trouve mediocres. Quand un sonet est mediocre, il est mauvais; car il doit être sublime.

Si j'en avois donné le tems d'examiner la physionomie de cet homme qui pouvoit avoir cinquante ans, je l'aurois jugé coquin; mais les sonets contre Chiari m'ont distrait. Je lis sur le frontispice de son manuscrit la Chiaveide di Ascanio Pogonias. C'est me dit il, l'anagramme pussissimo de mon nom de baptême, et de famille; admirez, je vous prie, la felicité de mon anagramme. Cette bêtise me fait encore vivre. Chacun de ses sonets m'égaloit qu'une plate filastroque qui finissoit par dire que l'abbé Chiari étoit un coglione. Il ne le prouvoit pas; mais il disoit qu'il l'étoit, et cela pouvoit suffire pour faire de la peine à ce prêtre Grec qui d'ailleurs n'étoit pas coglione; mais Lemene d'agnit, et poëte, que, s'il avoit connu le théâtre, auroit surpassé Goldoni; car il possedoit mieux la langue. Le mot coglione, qui proprement signifie testicule, se prend en Italie dans l'acception de sot, comme coïon en françois veut dire couillon, et en allemand fanquin. On ne peut pas dire à un allemand un mot plus injurieux de coïon, comme fanquin à un françois.

Je dis à ce Pavano, pour manière d'acquit, qu'il devroit faire imprimer sa Chiaveide — Je voudroi la vendre à un imprimeur, car je ne suis pas assez riche pour la faire imprimer à mes frais, et les imprimeurs ici sont fous gueux, et ignorans; et encore, la presse est gênée: on trouveroit que le mot coglione est obscène. Si je pouvois aller en Suisse, je suis sûr que je ferois là mon affaire;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

mais je n'ai pas six cequins ~~pour les gueux~~. En vérité j'y irois à pied. Et en Suisse, lui dis-je, où il n'y a pas de comediens, comment vivriez vous ? — Je sais peindre en miniature. Voyez.

Il met alors entre mes mains des petits ivoires ~~gueux~~ en ovale de trois ou quatre pouces où je vois des nudités lubriques mal dessinées, et encore plus mal peintes. Je lui promets de le recommander à Berne, et après voyant je lui fais la lettre, et je lui fais present de six cequins pour qu'il y aille. Il vouloit à toute force me donner six de ses productions pittoresques ; mais je n'en ai pas voulu. J'ai fait la visite de la recommandation à M. M. 7 pere de la gentille Sara. Je lui ai dit de l'écrire à Rome sous l'enveloppe du banquier Belloni.

Le lendemain je suis allé dîner à Pise à l'auberge du Lezard, où je suis resté deux jours. J'ai acheté d'un anglois une fort jolie voiture à deux places, qui avoit un arlequentin pour deux autres. Ce fut cet anglois qui me conduisit chez la celebre poetesse Corilla que j'avois envie de connoître. Elle me fit la grace d'improviser, et elle m'a enchanté, non pas par son chant, ni par sa beauté ; mais par les jolies choses qu'elle dit en bon vers, et en parfait italien. Cette femme étoit Stuarda comme les anciens peignirent Venus, dont je n'ai jamais pu deviner la raison, car la déesse de la beauté qui touche me paroit toujours une grande incongruité.

Quand Corilla, dit on, fixoit en chantant ses yeux louches sur quelqu'un de la compagnie elle étoit sûre de le rendre amoureux. Dieu merci elle ne m'a pas beaucoup fixé : il y a apparence qu'elle n'a pas voulu de moi.

A Florence, je me suis logé au pont de la Carraja chez le docteur Vannini, qui me dit d'abord qu'il étoit indignement accademicien de la Crusca. J'ai pris un appartement

contigu à une belle
dont les fenêtres donnoient sur le quai de l'Arno, ~~et une belle~~
terrasse; ~~la propriétaire~~. J'ai pris aussi une voiture de ville, et
un Laquais de louage faisant d'abord habiller le cocher, et le
Laquais à la livrée bleue, et rouge de M. de Bragadin. Je ne
voulois pas en imposer; mais je voulois figurer. Le lendemain,
je suis sorti seul, et à pied en redingote pour voir Florence,
et n'être observé de personne, et l'après dîner je suis allé à la
comedie pour entendre l'Arlequin Roffi, qui avoit une repu-
tation supérieure à son mérite, et pour juger de la façon de
reciter des florentins, dont on disoit beaucoup de bien, et qui
ne me plut pas. Le seul Particimo fit plaisir. Ne pouvant plus
chanter parcequ'il étoit devenu vieux, il s'étoit fait comedien.
Le lendemain je suis allé me faire connoître au banquier
Savio Savii sur lequel j'avois une simple Lettre de credit, et après
avoir dîné tout seul je me suis habillé comme il falloit, et je
suis allé à l'opera in via della Pergola prenant place
dans une Loge pres de l'orkestre plus pour voir les actrices
que pour mieux entendre la musique pour laquelle je
n'ai jamais été transporté.

Mais quelle surprise quand j'ai ou la premiere chanteuse!
J'ai d'abord reconnu Therese, qui après avoir quité le marque
de Bellino j'avois laissée à Rimini au commencement de l'
an 1744. Cette Therese que j'avois certainement épousée, si
M. de Gages ne m'eut fait mettre aux arrets. Depuis dix sept
ans, je la vois sur la scene belle, fraiche, et toute jeune comme
elle me semble
je l'avois laissée. Je l'ai cru un prestige; je decidois que ce
devoit être une autre, lorsque chantant un air elle jette par
hazard les yeux sur moi, et elle ne les detache plus de ma figure.
Je fus alors convaincu que je ne me trompois pas. A la fin de
son air elle rentre, et à peine est elle dans la coulisse elle se
tourne, et elle me dit de l'eventail d'aller lui parler.

Je sors de la loge avec une palpitation, dont je ne comprenois pas
la raison, car conservant pour therese le plus heureux souvenir, je
ne me sentois coupable envers elle que de n'avoir pas repondu
à sa derniere Lettre qu'elle m'avoit écrite de Naples il y avoit
deja treize ans. Je m'acheminois au Théâtre plus curieux de voir
les suites que cette entrevue auroit que de savoir tout ce qui
devoit lui être arrivé dans l'espace de dix-sept ans qui dans
ce tems là me paroissoit un siecle.
J'arrive à une porte par où on montoit sur la scene, et je
la vois au haut d'un petit escalier disant à l'homme qui
étoit de garde de me laisser entrer. Je l'approche, et nous
restons tous les deux muets. Je lui prens la main, et je la
lui approche de ma poitrine pour lui faire sentir mon coeur,
qui sembloit vouloir en sortir. Je ne peux pas en faire au=
tant ici, me dit elle, mais j'ai craint la surprise alloit me
faire tomber dans l'orkestre, et je ne sais pas, mon cher ami,
comment j'ai pu finir mon air. Malheureuse! Je dois souper
en ville, je ne dormirai pas cette nuit: je t'attens demain matin
à huit heures. Où loges tu? — Chez Vanvitini — Quel nom por=
tes tu? — Le même — Depuis quand es tu ici? — Depuis
hyer — Resteras tu long tems à Florence? — Tant que tu
voudras — Es tu marié? — Non — Maudit souper! Quel jour!
Va-t-en, je dois sortir. Adieu jusqu'à demain à sept heures.
Un moment avant elle m'avoit dit à huit. Je vais au parterre,
et je me souviens de ne lui avoir demandé ni son nom, ni sa de=
meure; mais il m'étoit facile de savoir tout cela. Elle jouoit le
rôle de Mandane. Dans le lointain il me semble de la voir en=
core mieux, et dans l'action avec la quelle elle accompagnoit son
recitatif je la trouve unique. Je demande à un jeune homme
fort bien mis, qui étoit à mon côté, le nom d'une si grande actrice.

—Vous arrivez donc à Florence aujourd'hui?—Au monsieur
—Ah bien! Elle s'appelle comme moi puisque c'est ma femme;
et mon nom est Cirillo Palesi à vous rendre mes devoirs.

Je lui fais une reverence, et je reste muet, et comme fom:
bé d'une grande Lauteur. Il auroit peut être trouvée im:
pertinente ma question, si je lui avois demandé où il demeuroit.
Florence mariée à ce beau jeune homme! Et c'est precisement
dans son mari que je dois donner du nez dans le moment que je
veux m'informer d'elle!

Je n'ai plus la force de rester à l'opera. Il me tarde d'être seul
pour reflechir à cette bizarre aventure, à la visite que je devois
faire à Florence mariée le lendemain à sept heures, car je
devois me trouver à son dernier mot, et à ce que son mari diraquand
il me verra. Je vois mon ancien feu qui se reveille, et il me sem:
il me verra. Je vois mon ancien feu qui se reveille, et il me sem:
ble d'n'être pas fachè de l'avoir trouvée mariée.

Je sors, et je dis à mon Laquais de faire avancer ma voiture: il me
repond que je ne pourois l'avoir qu'à neuf heures. Avec le froid qu'il
faisoit le cocher étoit allé à l'ecurie—Mons donc à pieds. Dites moi,
Lui dis-je, comment s'appelle la premiere victoria—Elle s'appel:
doit Lanti; mais depuis deux mois elle s'appelle Palesi. Je peux vous
dire qu'il n'y a rien à faire. Elle est riche, et elle a épousé un jeune
homme qui n'a rien, et qui ne sait rien faire—Où demeure—
t-elle?—Au bout de cette rue. Nous allons passer devant sa
porte. La voila. Elle demeure au premier.

Pour lors je ne fus plus occupé pour faire attention au chemin
que je devois refaire tout seul le lendemain.

A peine mangé un morceau, je me mets au lit, ordonnant
à Le-duc de m'appeller à six heures—Il me faut jour qu'à sept
—Je le sais—Ca suffit.

Me voila donc à sept heures à la porte de ma premiere grande
passion. Je vais au premier, je sonne, et une femme qui m'auroit me

me demande si je m'appelle Casanova — Oui — Madame m'a dit que vous viendriez à huit heures ; mais n'importe : entrez dans cette chambre : je vais la reveiller.

Cinq ou six minutes après je vois le mari qui entre poliment en bonnet de nuit me disant que sa femme se levoit, et alloit venir ; mais j'ai manqué de vive quand, après m'avoir assez fixé, il me dit n'est ce pas vous monsieur qui m'avez demandé hier au soir comment ma femme s'appelloit ? — Je suis le même. Il me sembloit de la connoitre ; et mon bonheur a voulu que je m'informe à son epoux. L'amitié que j'ai pour vous sera egale à celle que j'ai toujours eu pour elle. Mais la voila elle comme un astre. Elle entre à bras ouverts, j'ouvre les miens, et nous nous accolons comme deux tendres amis, ou amans qui sentent le bonheur d'un moment qui ils daignoient. Après une courte reflexion nous nous embrassons de nouveau, puis elle dit à son mari de s'asseoir laissant sur un canapé, un libre cours à ses larmes, je ne peux pas retenir les miennes ; mais un moment après essuyant nos yeux, il nous arriva de les elever en même tems sur la figure de monsieur Palasi, et nous ne pouvons pas nous empecher de pousser. Son ebahissement étoit trop comique. Je vois mon pere, lui dit elle, et plus que mon pere, car je lui dois tout. Moment heureux que j'attens depuis dix ans.

Au nom de pere ce mari me fixa de nouveau ; mais le parti pris de la situation ne me laissa pas rire. Je n'avois pas deux ans plus que Therese ; mais l'amitié prend le nom de pere dans l'acception qui lui convient — Oui monsieur, lui dis-je, c'est ma fille, c'est ma sœur, c'est un ange qui n'a aucun sexe, c'est un tresor animé, et c'est votre femme.

Je n'ai pas repondu, lui dis-je, à ta derniere Lettre .... —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Je sais tout. Tu étois amoureux d'une religieuse : on l'a enfermé sous les plombs, et j'ai su étant à Vienne ta prodigieuse fuite. Un faux pressentiment m'assuroit que je t'y verrois. J'ai su après tes fortunes à Paris, et en Hollande ; mais après ton depart de Paris je n'ai pu savoir de tes nouvelles de personne. Mais nous voila ; je mourrai contente. Quand je te conterai en detail tout ce qui m'est arrivé en ces dix ans, tu apprendras des jolies choses. Actuellement je suis heureuse. Voila monsieur Paleli romain qui m'a epousée il y a deux mois : nous nous aimons, et j'espere que tu seras son ami, comme tu es le mien.

Je me suis alors levé pour aller l'embrasser, et il me vint au devant malgré que fort embarassé, car il ne concevoit pas quelle espece de figure il devoit faire vis à vis de moi pere, frere, ami tour à tour. Il ne savoit pas s'il devoit se dispenser à me souffrir comme amant de sa chere moitié. Ce fut elle qui pour le rassurer alla l'embrasser tres cordialement me rendant spectateur d'une seconde scene que j'ai fait semblant de trouver tres agreable, mais qui m'ennuya, car dans cette demi heure Therese avoit rallumé dans moi tout le feu qui avoit commencé à me brûler pour elle à Ancone quand D. Sancio Pico me la fit connoitre.

M. Paleli me demanda si je dejeunerois volontiers prenant avec eux une tasse d'excellent chocolat battu par lui même, et je lui ai repondu que j'aimois le chocolat passionnement. Il partit d'abord pour aller le faire.

Therese alors tomba entre mes bras me disant embrassons nous cent fois ce premier jour, mon cher ami, et après retour en là, puisque telle est la loi du destin. Demain nous ne nous verrons que comme deux tendres freres : nos transports sont trop justes dans cet heureux moment pour que nous osions y mettre obstacle.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Après avoir savouri une partie de notre feu, nous trouvant tels que nous étions quand nous nous sommes separés à Rimini, nous retirames, et nous nous remimes à nos places.

Après s'être un peu recueillie; tu dois savoir, me dit elle, que je suis encore amoureuse de mon mari, et determinée à ne jamais le tromper. Ce que j'ai fait à present n'a pas dependu de moi, et nous devons l'oublier tous les deux. Voila qui est fini. Qu'il nous suffise de savoir que nous nous aimons encore, et de ne pas pouvoir en douter. Evitons à l'avenir, mon cher ami, toutes les occasions de nous trouver seuls tête à tête. Cela t'attriste? — Je le trouve lié, et je suis libre. Nous ne nous serions plus separés: tu crains de rallumer tout l'on: cien feu: je suis le même, et heureux d'avoir pu m'en convaincre, et malheureux de ne pouvoir plus espérer de le posseder: je le retrouve non seulement marié, mais amoureux. Helas! j'ai trop tar: dé; mais si je ne m'étois pas arreté à Genes je serois également malheureux. Tu sauras tout à tems et lieu. En attendant je ne suivrai d'autres loi que celles que tu me dicteras. Mon mari, je crois, ne sait rien de notre histoire: ainsi je dois avoir des reserves sur tout, n'est ce pas? — Sur tout; car il ne sait rien de mes affaires, et je suis bien aise qu'il n'en soit pas curieux. Il sait comme tout le monde que j'ai fait ma fortune à Naples, où je dis que j'y suis allée à l'age de dix ans. Ce sont des mensonges, qui ne font du mal à personne, et que dans le metier que je fais je dois preferer à plusieurs verités qui me feroient du tort. Ne me donne l'age de vingt quatre ans; que te semble-t-il? — Il me semble que tu dis vrai, malgré que je sache que tu en a trente deux — Trente et un tu veux dire. Quand je t'ai connue je ne pouvois en avoir que quatorze — Je croyois quinze — Cela se peut; mais dis moi, je te prie, si je montre plus que vingt quatre ans — Je te jure que même tu ne les montres pas. Mais à Naples... — A Naples un croniqueur pourroit savoir tout; mais personne n'ecoute ces gens là. Mais je t'attens, mon cher ami, à un moment, qui sera un des plus interessans de ta vie — Des plus

interessans de ma vie ? Quand ? — Souffres que je ne te dise rien. Je veux jouir de ta surprise. Parlons d'une chose essentielle. Comment es tu dans tes affaires ? Si tu as besoin d'argent, je suis en etat de te rendre ton argent avec toute l'usure que tu peux exiger. Mon mari n'est maitre de rien : tout ce que je possede est à moi. J'ai cinquante mille ducats de regno à Naples, et autant j'en possede en diamans. Dis moi de quelle somme tu as besoin. Vite, car le chocolat va venir.

Telle étoit Therese. Tout attendri, j'allois me jeter à son cou avant de lui répondre quand le chocolat arriva. Son mari entra suivi d'une fille de chambre qui étoit une beauté, et qui portoit sur une soucoupe de vermeil trois tasses de chocolat. Paleri nous amena dans le tems que nous le prenions, nous contant avec esprit la qualité de sa surprise quand il vit, que celui qui l'obligeoit à sortir de son lit à sept heures étoit le même qui le voit presque tous les jours. Celui qui le voit precedent lui avoit demandé au Theatre comment s'appelloit la femme. Les visites de Therese accompagnées des miennes ne deplurent pas à ce romain, qui ne me parut jaloux que pour la forme.

Therese me dit qu'à dix heures elle avoit chez elle repetition de tous les airs du nouvel opera, que j'étois le maitre d'y rester, et de dîner après avec elle, et d'y passer toute la journée si je n'avois rien de mieux à faire. Je lui ai répondu que je ne la quitterois qu'après son coucher pour la laisser aller se coucher avec son heureux mari. A ces mots, M. Paleri m'embrassa gentillement ayant l'air de me dire qu'il m'étoit reconnoissant de ce que je ne lui aurois pas elevées des difficultés contre l'exercice de ses droits.

Il n'avoit que vingt à vingt deux ans, il étoit blondel trop joli pour un homme, car, fait comme il étoit, toute l'humanité des deux sexes lui devoit son suffrage. Je devois

pardonner à Thérèse d'être devenue amoureuse de sa jolie figure, car je ne connoissois que trop la force des beaux visages ; mais je la condamnois de l'avoir fait son mari, car un mari acquiert des droits de maître.

La jeune chantrice de Thérèse entre, et me dit que ma voiture étoit à la porte. Permettez-vous, dis-je à Thérèse, que mon laquais de louage entre ? Qui vous a ordonné, dit-je à ce maraud, de venir ici avec ma voiture ? — Personne ; mais je sais mon devoir — Qui vous a dit que j'étois ici ? — Je l'ai deviné — Allez appeller Le-duc, et venez ici avec lui.

J'ai ordonné à Le-duc de lui payer trois journées, de lui ôter la livrée, et de demander au docteur Vannini un autre valet de la même taille qui me devinât bien. Le drôle se recommanda à Thérèse qui me dit que j'avois bien fait.

Il vint arriver à dix heures tous les acteurs, et actrices, et une quantité d'amateurs, qui venoient tous baiser la main à Thérèse, et qu'elle recevoit très gracieusement. Cette cérémonie a duré trois heures sans me parler ; j'ai passé mon temps à parler avec Paleri qui m'a plu par ce qu'il ne m'a jamais demandé ni où, ni quand, ni comment j'avois connu sa femme.

A la fin de la répétition une jeune paysanne qui s'appelloit Redegonde, qui représentoit en homme, et qui chantoit bien resta à dîner avec Thérèse, et un moment après une jeune figurante bolognaise nommée Corticelli qu'elle avoit invitée vint aussi, et alla d'abord lui baiser la main. Les charmes naissans de cette fille me frappèrent ; mais dans ce moment-là j'étois tout Thérèse je n'y ai pas fait attention. Un autre moment après, je vois un vieux abbé très étoffé, qui entre à pas comptés avec l'air doux, et niais, et qui ne regardant que Thérèse s'y achemine, et lui baise

la main mettant un genoux à terre à la mode portugaise. Therese gracieuse, et riante le fait asseoir à sa droite; j'étois à sa gauche. Je reconnois dans l'instant l'abbé Farina que j'avois laissé chez le cardinal Acquaviva à Rome il y avoit alors dix-sept ans; mais je n'en fais pas semblant. Il avoit fort vieilli; mais c'étoit lui. Le galant vieillard, n'ayant d'yeux que pour Therese, lui disoit des fadeurs, et n'avoit encore regardé personne. Espérant qu'il ne me reconnoîtroit pas, je ne le regarde pas, et je parle de bagatelles à la Corticelli. Therese me rappelle à l'ordre me disant que M. l'abbé de: sirvoit de savoir si je le reconnoissois. Je le fixe alors, je fais le surpris, je me leve, et je lui demande si j'avois le plaisir de voir M. l'Abbé Farina — Lui même, me dit-il se levant, et me prenant par la tête pour me baiser à reprises comme il de: voit faire dans son caractere que je lui connoissois de fin politi: que, et fort curieux, comme je l'ai peint au Lecteur dans mon premier tome de ces memoires.

Après ce debut, on peut se figurer que nous entamames de propos sans fin. Il me parla de Barbaruccia, de la mor: quise G., du cardinal S.C, et il me conta comment il étoit passé du service d'Espagne à celui de Portugal où il étoit en: core; mais voila tout un coup une apparition qui absorbe, et épou: pille toutes les facultés de mon ame. Un jeune homme qui montroit quinze à seize ans, aussi formé qu'un italien pouvoit l'être a cet age, entre, fait sa reverence à toute la compagnie. Etant le seul qui ne le connoissoit pas, Therese interdite me le presente en disant c'est mon frere. Je la regois comme je devois, mais ne doute, n'ayant pas eu assez de tems pour me remettre- Ce pretendu frere de Therese étoit mon portrait, excepté qu'il é: toit moins brun: je vois d'abord que c'étoit mon fils: la nature n'avoit jamais été plus indiscrete: c'étoit la surprise que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Therese m'avoit annoncée, et qu'elle s'étoit menagée pour 61
avoir le plaisir de la voir peinte sur ma figure. Dans ses premie=
res Lettres de Naples elle ne m'avoit jamais écrit d'être grosse, et je n'
avois jamais pensé qu'elle avoit pu l'être.

Il me semblait que Therese auroit dû eviter cette rencontre, car
tout le monde avoit des yeux, et il ne falloit avoir que des yeux pour
connoitre que ce garçon devoit être ou mon fils, ou mon frere.
Le gliss[illegible] une oeillade sur elle; mais elle l'esquive. Le jeune
homme me regardoit si distrait qu'il ne feroit aucune attention
à ce que sa soeur lui disoit. Les autres ne feroient que passer
leurs yeux de ma figure à la sienne, et le jugeant mon fils
ils ne pouvoient croire autre chose si non que je fusse éte'ami
intime de la mere de Therese, s'il étoit vrai qu'elle fut sa soeur,
car à l'age qu'elle montroit il étoit impossible d'imaginer qu'elle
pût être sa mere. On ne pouvoit pas non plus juger que je
pusse être le pere de Therese, car j'avois l'air d'être presqu'aus=
si jeune qu'elle.

Ce dont j'ai commencé à me complaire beaucoup,
le beau maintien de ce garçon, et l'esprit qu'il montroit s'ex=
pliquant dans le dialecte napolitain qu'il parloit très serré.
Therese me fit dîner entr'elle, et lui. Je l'ai trouvé instruit,
ait eleve avec des manieres qui dans l'education napolitaine
n'étoient pas communes. Therese lui dit qu'il devoit commencer
à parler Toscan. Il n'y a que six mois, me dit elle, qu'il est sorti
des mains de celui qui l'a elevé, et qui lui a appris tout ce qu'il
sait, et particulierement la musique qui ait sa passion. Vous
l'entendrez au clavecin. J'ai huit ans plus que lui.

Soit nature, soit prevention, amour propre ou tout ce qu'on vou=
dra, je me suis levé de table si enchanté de ce fils de Therese que
je l'ai embrassé avec un tel transport que toute la compagnie ap=
laudit. J'ai invité Therese à diner chez moi le lendemain avec toute
la compagnie. Moi aussi? me dit la Corticelli — Vous aussi,

L'abbé Gama après dîner me dit de choisir de déjeuner le lendemain ou chez moi, ou avec lui chez lui parce qu'il mouroit d'envie de passer deux heures tête à tête avec moi. Je l'ai prié de venir chez moi.

D'abord que tout le monde fut parti, D. Cesarino, c'est ainsi qu'on appelloit le jeune garçon, me demanda si je voulois le conduire à la promenade avec moi. Je lui ai dit l'embarras qu'il pouvoit y aller dans ma voiture avec son beau frere; car je ne devois pas laisser ma sœur seule. Sabelli en fut content. D'abord que nous fumes seuls, je lui ai fait compliment sur Cesarino — C'est, me repondit elle, l'heureux fruit de notre tendresse. Heureux, car il a tout pour l'être. Celui qui l'a fait elever est le meme duc avec le quel je mis pour la 1ere de Rimini; que j'ai fait depositaire de mon secret dès le bord que je me mis reconnue grosse. J'ai accouché sans que personne l'ait su, et ce fut lui qui l'envoya en nourrice à Sorento, et qui le fit baptiser sous le nom de Cesar Philippe Lanti. Il le laissa là jusqu'à l'age de neuf ans, puis il le mit en pension chez un habile homme qui lui fit faire des belles et bonnes études, et qui lui apprit la musique. Il m'a toujours connu comme sa sœur jusque de la plus tendre enfance, et lui savois t'imaginer la joye de mon ame quand je voyois que plus il grandissoit plus il te ressembloit. Je l'ai toujours regardé comme un sûr gage de notre union, car faisne qu'elle arriveroit à notre premiere entrevue, car toutes les fois que je le regardois il me semblait impossible qu'il ne fit sur ton ame le même effet qu'il feroit sur la mienne. J'étois sûre que tu ne pourois refuser à cette charmante creature la qualité de ton fils legitime épousant sa tendre mere.

A la mort du duc, je suis partie de Naples, le laissant

dans la même pension encore quatre ans sous la protection
du prince de la Riccia, qui ne l'a jamais regardé que comme son
frère. Mon fils est le maître d'un capital de vingt mille ducats
de Regna, dont on me paye les intérets, et dont il n'est pas
informé; mais je ne le laisse manquer de rien. Le cœur me
saigne de ce que je ne peux pas lui dire que je suis sa mère;
car il me semble qu'il m'aimeroit encore d'avantage. Mais ne
saurois-tu me figurer le plaisir que j'ai eu aujourd'hui voyant
la surprise, et observant après la rapidité avec laquelle tu en
es devenu amoureux — Et cette ressemblance ?, — Elle
me fait plaisir. Peut elle faire voir autre chose si non
que tu as été amoureux de ma mère ? Soit. Mon mari croit
que c'est de là que procede l'amitié qui nous lie, et qui avoit
par là lui donner de l'ombrage ce matin quand il a vu nos transports.
Il m'a dit hyer au soir que Cesarino pouvoit être mon frere de
mere, mais pas de pere, car il avoit vu son pere au parterre, qui
certainement ne peut pas être le mien. Si j'avais des enfans de
Palais, tout mon bien leur appartiendra après ma mort; et si j'en
n'en avois pas, tout appartiendra à Cesarino. Mon bien est en des
mains sûres quand même le prince de la Riccia mourroit.

Elle me conduisit alors dans la chambre à coucher, ou elle
ouvrit une cassette qui contenoit toutes ses pierreries, et pour
plus de cinquante mille ducats en bons contracts. Elle avoit
outre cela beaucoup de vaisselle, et son talent qui lui as-
suroit les premieres places dans tous les théâtres d'Italie.
Je lui ai demandé si notre fils avoit encore aimé. Je ne
le croi pas, me repondit elle; mais je croi que ma fille
de chambre en est amoureuse. J'y prendrai garde — Don-
ne le moi. Je lui apprendrai à connoitre le monde — Donne-
le moi tout; mais laisse moi ton fils. Sache que je ne l'en-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

64 02. Elle jamais crainte de devenir folle. Si tu savois comme
il est honête, et comme il m'aime; car je le contente en
tout. Que dira-t-on à Venise, quand on verra dans quatre
mois d'ici Casanova qui s'est enfui des plombs devenu de
vingt ans plus jeune?— Me vas donc à Venise pour l'=
ascenza?— Oui, et tu vas à Rome?— Et à Naples
pour voir Le duc de Matalone mon ami— Je le connois.
Il a deja un fils de La fille du duc del Bovino qu'il a epousé,
charmante femme qui eut Le talent de Le rendre homme.
Tout Naples sait qu'il étoit impotent.

Avec cent propos pareils nous passames La journée jusqu'
à l'arrivée de Casanova avec son beau frere. A souper, il finit
de gagner toute ma tendresse paternelle. Il étoit folatre, et
il avoit toute La vivacité napolitaine. Il a voulu que je l'en=
tende au Clavessin, où il s'est accompagné des chansons na=
politaines, qui nous firent rire à gorge deployée. Il revera
ne feroit que promener ses yeux de lui à moi, et de moi à lui, puis
elle embrassoit son mari, et elle s'écrioit qu'on n'est heureux
au monde que quand on aime.

C'est ainsi que j'ai passé cette journée, une des plus heu=
reuses de toute ma vie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BVIII

1760

– 1761 (page 88)

Chap. VIII

(orig. chap. IV.)

BnF MSS

pages 65 à 88.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

(a Corticelli, l'entrepreneur fuit, le faux Charles Edouard, ordre de sortir de la Toscane. J'arrive à Rome. Montpreau Beau.

Le lendemain à neuf heures on m'annonça l'abbé Garna, qui commença par pleurer de contentement me voyant après tant d'années si bien portant, et à la fleur de mon age. (e lecteur voit qu'ici il doit m'avoir fait mon eloge. On a bel avoir de l'esprit, on a beau les connoitre; les grateurs d'oreilles plaisent. Cet abbé doux, fort aimable, très fin, et point du tout mechant, mais curieux par caractere, et par métier, tel enfin que je l'ai representé dans mon premier tome, n'a pas attendu que je lui en fasse l'instance pour me conter toute son histoire de dix-sept ans, qu'il fit devenir longue ~~parce~~ épisodiant tant qu'il put. Il était passé du service d'Espagne à celui de Portugal, et étant secretaire d'ambassade du commandeur Almada, il avoit dû quitter Rome à cause que le pape Rezzonico ne vouloit pas permettre à S. M. très fidele de punir les jesuites qui malgré qu'ils ne lui eussent cassé qu'un bras avoient cependant en intention de le tuer. Garna avoit par l'Italie correspondant avec Almada, et le fameux Carvalho attendant la fin de la guerre pour retourner à Rome: c'étoit tout. Mais l'abbé eloquent fit durer tout cela une heure pour m'engager à lui donner sa revanche avec la narration de mes aventures. Nous exercames tous les deux notre talent; l'abbé allongeant son histoire, et moi abregeant la mienne non sans le petit plaisir de punir sa curiosité. Il me demanda par maniere d'acquit ce que j'allois faire à Rome, et je lui ai repondu que j'allois me presenter au pape pour l'engager à demander ma grace aux inquisiteurs d'état. Cela n'étoit pas vrai; mais si je lui avois dit la verité que je n'y allois que pour vivre il ne l'auroit pas cru. Celui qui dit la verité à un incredule la prostitue: c'est un meurtre. L'abbé me demanda à titre de plaisir de nourrir avec lui un commerce épistolaire, et je le lui ai promis ~~avec plaisir~~; puis il me dit qu'il étoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

en état de me donner une marque de son amitié me presen-
tant au marquis Botta Adorno gouverneur alors de la Toscane
et qu'on appelloit l'ami de l'empereur François premier à
cet égard; et je lui ai répondu qu'il me feroit vraiment un
honneur. Il tomba sur le propos de Therese, et pour cet il me
trouva constipé: je lui ai dit qu'elle étoit en bas age quand j'ai
connu sa famille à Bologne, et sur l'article de la ressemblance de
son frere avec moi, ce ne pouvoit être qu'un jeu du hazard. Il vit
sur ma table quelque chose de très bien écrit, et il me demanda,
si c'étoit mon secretaire qui avoit une si belle écriture: Cosa
qui étoit là, lui répondit en Espagnol que c'étoit lui. L'abbé alors
s'ouvrit en complimens, finissant par me prier de le lui envoyer
pour lui faire copier certaines lettres. Je n'ai pas hesité à lui
répondre que j'avois un besoin indispensable de ce garçon dans
tout le courant de la journée. Il ne le voulait chez lui que pour
le faire parler. Mets sont les curieux.

La curiosité, que les moralistes ne veulent pas mettre dans la ca-
thégorie des passions, est une belle qualité de l'esprit, dont l'objet
louable est tout ce qui regarde la nature; nihil dulcius quam om-
nia scire: elle est cependant des sens, car elle ne peut devenir
que des perceptions, et des sensations. Mais la curiosité est un vice
quand elle ne tend qu'à penetrer les affaires autrui soit que
le curieux cherche à s'en procurer la connoissance directement,
ou indirectement, soit qu'il aspire à les savoir pour être utile à
la personne qu'il sonde, ou pour appliquer à son propre profit ce
qu'il peut decouvrir: elle est toujours vice, ou maladie, car l'
esprit d'un curieux par caractere est toujours inquiet. Un secret
Je ne parle pas de cette espece de curiosité qui dépendant des sciences
abstraites tend à connoitre l'avenir, ou ce qui n'est pas en
nature: elle est fille de l'ignorance, et de la superstition, et
ceux qui s'y arrettent sont des sots; mais l'abbé Conna n'étoit
pas sot: il étoit curieux par caractere, et il étoit payé pour l'être.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Il me quita pour aller faire des visites me promettant de revenir à l'heure de diner.

Le docteur Vannini me presenta un nouveau valet de place me répondant de lui. Il étoit parmesan, et de la taille du premier; j'ai dit à Le-duc de lui donner la livrée. J'ai averti cet aubergiste académicien que je voulois un grand diner, et je fut bien servi.

La premiere arrivée fut la Corticelli avec sa mere qui s'appelloit la signora Laura, et son frere joueur de violon qui avoit l'air d'une fille. Cette mere me dit qu'elle ne laissoit jamais aller diner sa fille chez les étrangers toute seule. Je lui ai repondu qu'elle n'avoit donc qu'à retourner chez elle, ou à la laisser acceptant deux ecus pour diner avec son fils où elle voudroit. Elle prit les deux ecus, et elle s'en alla me disant qu'elle etoit sûre qu'elle la laissoit entre bonnes mains.

Sa fille fit des commentaires si plaisans à ce petit dialogue entre la mere et moi, riant de si bon coeur, que ce fut dans ce jour là que j'ai commencé à l'aimer. Elle avoit treize ans, et elle n'en montroit que dix; elle étoit bien faite, blanche, gaye, drole, mais je ne sai pas ni comment ni de quoi j'aye pu en devenir amoureux. Elle me pria de la faire forte de ma protection contre l'entrepreneur de l'opera juif. Il s'étoit engagé dans l'écriture qu'il lui avoit faite de lui faire danser un pas de deux dans le second opera, et il l'avoit trompée. Elle me pria d'obliger le juif à lui tenir son engagement. Je lui ai promis d'envoyer dire au juif de venir me parler.

La seconde arrivée fut la parmesane Redegonda Colla et de la grande taille. Cette parmesane me dit qu'elle étoit soeur de mon valet de louage. En deux ou trois minutes de catechisme j'ai trouvée cette Redegonda digne d'observation. L'abbé Farina arrive, et il me felicite me voyant entre les deux jolies filles. Je le force à prendre ma place, et il commence à leur en conter, elles se moquent de lui; mais il va son train. Il croyoit de leur plaire, je le voyois; et je comprenois très bien que la vanité pouvoit l'empecher de connoitre qu'il se rendoit ridicule; mais

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

je ne prevoyois pas qu'arrivé à son age je pourrois lui ressembler;
En vérité je n'y pensois pas ~~[illegible]~~. Malheureux le vieillard qui
ne sait pas se rendre justice, et qui ignore que ce même sexe qui
il a reduit étant jeune doit le mepriser d'abord qu'il lui fait
connoitre qu'il a encore des pretentions malgré que l'age
l'ait privé de tout ce qui lui étoit nécessaire pour plaire
Ma belle Therese arriva la derniere avec son mari, et Cesarino,
qui avoit un très joli habit: je l'ai embrassé après m'etre acquité
de devoir avec sa maman; et je me suis assis à table au milieu
d'eux. L'abbé Gama, qui se mit entre Redegonda, et la Corticelli, fut
celui qui par des jolis propos fit toute la gayeté du repas. Je vois
sous cape voyant la grande attention avec la quelle mon laquais de
louage changeoit d'assiette sa soeur Redegonde qui étoit vaine d'avoir
droit à des honneurs aux quels son frere ne pouvoit pas aspirer: elle saisit
un moment pour me dire c'est un bon garçon qui malheureusement
n'a aucun talent.

J'avois mis dans ma poche à dessein une boîte d'or émaillée, qui au
dehors avoit mon portrait en medaillon peint sur l'émail et très ressem-
blant. Je l'avois fait faire à Paris pour en faire present à ma-
dame d'Urfé; et je ne le lui avois pas donné parceque le peintre
m'avoit fait trop jeune. J'avois rempli cette boîte d'excellent ta-
bac de la Havane, dont M. de Chavigni m'avoit fait present, et
que Therese aimoit beaucoup, et j'attendois à la tirer de ma poche
lorsqu'elle en demanderoit.

Ce fut l'abbé Gama, qui en avoit de fort bon dans une tabatière
d'Origoneta, qui en envoya à Therese, et elle y envoya du sien dans
une tabatiere d'ecaille blonde toute encrustée d'or en arabesque,
dont on ne pouvoit rien voir de plus beau. Gama critique le tabac
de Therese, je le trouve bon; mais j'ose dire que le mien étoit meilleur.
Je tire alors ma tabatiere, et je la présente une prise ~~de mon tabac~~
~~[illegible]~~ ouverte. Elle n'avoit pas pu voir le portrait. Elle convient qu'
il étoit excellent. Eh bien! madame. Voulez vous que nous troquions?
— Volontiers. Donnez moi du papier — Ce n'est pas necessaire. On
troque le tabac dans les boites où il se trouve.

Disant ces paroles, je mets la tabatiere de Therese dans ma poche, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

je lui presente la mienne fermée. Quand elle voit le portrait, elle fait un cri, qui surprend la compagnie, et elle ne peut pas s'empecher d'imprimer un baiser sur le medaillon. Mieri, dit elle d'abord à Cesarino, c'est ton portrait.

Cesarino le regarde tout étonné, et la boite fait le tour de la table. Mout le monde dit que c'étoit mon propre portrait fait il y avoit dix ans, mais qui pouvoit passer pour celui de Cesarino. Mherese en est folle, et jure que cette boite ne sortira plus de ses mains, se leve de table, et embrasse à reprises son cher frere. Je voyois l'abbé Gama qui dans sa tête politique faisoit un grand commentaire à cette petite historiette. Il partit vers le soir me disant qu'il m'attendoit à dejeuner le lendemain. J'ai passé la journée contant fleurette à Radegonde, et à Mherese qui voyant que cette fille me plaisoit me conseilla de m'expliquer, et me promit de l'inviter à aller chez elle toutes les fois que je voudrois. Mais Mherese ne la connoissoit pas bien.

L'abbé Gama me donna le lendemain une tasse de chocolat exquis, il me dit qu'il avoit prevenu le marechal Botta, et qu'il viendroit me prendre à quatre heures pour me presenter. Paris, toujours esclave de la curiosité, il me reprocha noblement que dans la courte narration de mes aventures je ne lui avois rien dit à propos de ma grande fortune — Ma fortune, monsieur l'abbé, n'est pas grande; mais j'ai des amis, dont les bourses me sont ouvertes — Si vous avez des vrais amis vous êtes riche. Mais ils sont bien rares.

Sortant de chez lui, je fus aller faire une visite à Radegonde, que j'aurois bien volontiers preferée à la Corticelli. Elle me reçut dans une chambre où j'ai vu sa mere, son oncle, et trois ou quatre enfans ses freres. N'avez vous pas une autre chambre faite pour y recevoir vos amis? — Je n'ai pas besoin d'une autre chambre, car je n'ai pas d'amis à recevoir — Ayez la chambre, et vous aurez des amis. Celle ci est excellente pour recevoir des parens, mais non pas ceux qui viennent comme moi pour rendre hommage à vos charmes, et à votre talent — Ma fille, monsieur, me dit la mere, n'a qu'un tres petit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

talents, et elle n'a point de charmes — Elle me plait cependant beaucoup — C'est un honneur pour elle, et elle vous recevra toutes les fois que vous viendrez la voir; mais pas ailleurs qu'ici — Ici, je craindrois de vous inconoder. Adieu madame.

Je suis allé rendre compte à Mr. Verse de ma visite, et nous en avons vû. Elle me dit qu'elle me verroit volontiers à l'opera dans sa — maniere, où je pourrois monter derriere un fauteuil à l'homme qui étoit au petit escalier de la scene.

L'abbé Casanova vint me prendre pour me presenter au Maréchal Botta. J'ai vu un homme à tous egards plein de merite. Il étoit fameux à cause de l'affaire de Genes. Il commandoit l'armée Autrichienne en personne, quand le peuple Genois fachè de voir ces étrangers, qui n'étoient là que pour subjuguer la patrie, se mutina, et les força à sortir de la ville. Sans cela c'en étoit fait de l'ancienne republique. Il étoit encompagnie de dames, et de seigneurs florentins qu'il quita pour m'honorer. Il me parla de Venise en homme qui connois soit bien ma patrie, et m'ayant fait beaucoup parler de la France, il me parut satisfait. A son tour il me parla de la cour de Russie où il se trouvoit lorsque Elisabeth Petrowena, qui regnoit encore, monta avec tout de facilité sur le trone de son pere Pierre le grand. Il me dit que c'est qu'en Russie que la politique soit de faire usage des poisons.

A l'heure de l'opera le maréchal se retira, et tout le monde decampa. Après avoir reconduit l'abbé qui connoit de raison mieux que j'avois beaucoup plu au maréchal, je suis allé à l'opera aussi, où moyennant le fauteuil je suis monté au cabinet du Mr de Verse, que sa jolie fille de chambre habilloit. Elle me conseilla d'aller dans la cameriere de Rodegonde, qui devoit s'habiller en homme me laissoit voir peut être des jolies choses.

Je m'y suis fait conduire, et la mere ne vouloit pas me permettre de rester, car sa fille devoit proprement dans ce moment

là s'habiller en homme; mais quand je l'ai assurée que
je lui tournerois le dos, elle me le permit me disant de m'asseoir
devant la toilette. Or sur la toilette il y avoit un grand miroir,
qui me servit merveilleusement bien à voir gratis toute ce que Rede-
gonde avoit de plus reservé principalement quand elle introduisit
maladroitement ses pieds dans les culotes. Elle n'y perdit rien, car
j'aurois signé pour obtenir ses faveurs à toutes les conditions. Il
me sembloit impossible qu'elle ne fut que dans l'endroit où j'é-
tois je devois voir tout, et cette idée rendoit mon feu encore plus
grand. Je me suis tourné quand la mere m'en donna la per-
mission, et j'ai admirée habillée en homme cette fille de vingt
ans, qui étoit faite au tour, et avoit une taille de cinq pieds.
D'abord que Redegonde fut vêtue elle sortit, et pour lors j'ai pu
lui parler tete à tete dans la coulisse. Je tremble, lui dis-je, chere
mere Redegonde; et je sens que je mourai, si vous ne me
rendez heureux. Point de feinte: vous savez que dans votre mi-
roir je vous ai vu toute entiere, et je ne peux pas vous suppo-
ser capable de m'avoir enflammé pour me mettre au dé-
sespoir — Que pouvez vous avoir vu? Je n'en sais rien —
Allons. Cela peut être; mais répondez moi. C'est l'essentiel. Com-
ment dois-je m'y prendre pour vous avoir? — Pour m'avoir!
Je n'entens pas ce langage. Je suis honête fille — Je le crois, et
croyez aussi qu'après que vous m'aurez aimée vous ne serez pas
mal-honête. Parlez moi clair, car je dois savoir ma destinée
dans l'instant — Je ne sais vous dire autre chose sinon que
vous êtes le maitre de venir me voir — A quelle heure serez
vous seule? — Seule jamais — Eh bien. Que votre mere soit
présente; ça m'est égal. Si elle est sage elle fera semblant de
ne pas voir, et je vous donnerai cent ducats chaque fois — En
vérité, ou vous êtes fou, ou vous ne nous connoissez pas.
Quand j'ai conté, un quart d'heure après, tout ce fait à

Therese, elle me conseilla, après avoir bien vu, d'aller d'abord offrir
les cent ducats à sa mere, et si elle les refuse, de m'en moquer, et
d'aller chercher fortune ailleurs.

Je retourne au casserino où elle étoit seule. — Madame, je suis
étranger, et je pars en huit ou dix jours, je suis riche, et amoureux
de votre fille. Voulez vous venir ce soir souper chez moi avec elle, et
être bonne? Je vous donnerai cent sequins, et après vous me remer=
rez — Avec qui croyez vous de parler? Votre effronterie me surprend.
Informez vous qui je suis, et informez vous de la conduite de ma fille.
Vous êtes le premier au monde qui a osé me tenir un propos de cette
nature — Adieu donc madame — Adieu monsieur.

Je trouve Redegonda dans une coulisse, et je lui rends le dia=
logue mot pour mot. Elle pousse de rire — Ai-je bien ou mal
fait? — Plus bien que mal; mais si vous m'aimez venez
nous voir! — Aller vous voir actuellement! — Pourquoi
pas! Qui sait! — Qui sait! Vous ne me connoissez pas, l'es=
perance m'empoisonne, ma belle Redegonde; et c'est en
conséquence que je vous ai parlé net.

Déterminé à ne plus penser à cette fille, j'irai alle souper
avec Therese, où j'ai passées dans toute la joye de mon ame trois
heures délicieuses. Le lendemain ayant beaucoup à écrire
je ne suis pas sorti, et vers le soir j'ai vu devant moi la Corticelli
avec sa mere et avec son frere. ~~dont j'ai oublié parler~~
Elle venoit me remercier de ma parole au sujet de ma protection
que je lui avois promise contre le Juif entrepreneur qui
ne vouloit pas lui faire donner le prix de deux comme il s'=
étoit engagé dans l'écriture. Je lui ai dit de venir le len=
demain déjeuner avec moi, et que je parlerois au juif à
sa présence, si cependant il viendra: je lui ai promis d'envoyer
le chercher. Ayant besoin de finir mes lettres, et de ne pas
manger, j'ai dit à Costa de leur faire servir à souper.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Après avoir terminée ma poste, ayant un peu envie de rire, je fais as-
seoir près de moi la petite folle pour badiner d'une façon que la
signora Laura ne pût y trouver rien à redire; mais je reste
un peu surpris que le jeune homme vienne s'en mêler. Vous n'
etes pas une fille, lui dis-je. A cette apostrophe le petit scélérat
me demande si il étoit garçon; mais d'une façon si scandaleuse que
sa soeur qui étoit assise sur mes genoux donne dans un grand éclat
de rire, et va se jeter entre les bras de sa mere qui par respect gagné
avoir bien soupé se tenoit à l'autre bout de la chambre. Le petit
coquin quand il vit sa soeur partie me fait un lazzis qui m'impati-
ente, et je lui donne un leger soufflet. Je me leve, et je demande
à la signora Laura avec quel dessein elle m'avoit mené ce bar-
bare. Elle ne me donne autre reponse que celle-ci: n'est il pas
un tres joli garçon? Je lui ai dit de s'en aller, donnant un ecu au
gitton pour le dedomager du soufflet. Il le prit me baisant la main.

Je me suis couché riant de cette aventure, car dans ma nature
le manege de la manchette n'avoit jamais pu être que la suite
d'une ivresse excitée par une grande amitié.

Le lendemain j'ai envoyé Costa chez le juif pour qu'il le prie
de ma part de venir entendre quelque chose que j'avois à lui dire.
Un peu après la Corticelli arriva avec sa mere, et le juif vint au
moment que nous dejunions.

Après lui avoir exposé le grief de la Corticelli, je lui ai lu son
écriture, et je lui ai dit avec douceur que je trouverois facile
le moyen de lui faire tenir son engagement. Après avoir
allegué plusieurs excuses, dont la Corticelli même lui demon-
tra l'incoherence, il finit par me promettre de parler dans le
jour même au maître des ballets pour qu'il la fasse danser avec
le danseur qu'il nommera, et qui, à ce qu'elle dit, étoit très con-
tent de lui composer le pas de deux. Après avoir ainsi fini
cette affaire, je les ai laissés partir.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

74 72 Je me suis rendu chez l'abbé Gama pour aller dîner chez le maréchal Botta qui nous avoit fait inviter. Ce fut à ce dîner que j'ai fait connoissance avec le chevalier Mann resident d'Angle= terre, qui étoit l'idole de Florence, homme riche, aimable, grand amateur des arts, et plein de goût. Je lui ai fait le lendemain une visite, et dans son petit jardin, dans les meubles de sa maison, dans ses tableaux, et dans ses livres choisis j'ai vu l'homme de génie. Après m'avoir rendu la visite, il me pria à dîner, et il eut l'attention de prier aussi madame Balesi son frere, et son mari. Après dîner, Cerarino au clavecin fit les délices de la société. A propos des ressemblances, le chevalier Mann nous fit voir des portraits en miniature d'une beauté surprenante.

Un peu avant de s'en aller, Thérese me dit sérieusement qu'elle avoit pensé à moi. J'ai dit à Redegonde, me dit elle, que j'irai la prendre, que je la garderai à souper avec moi, et que je l'enverai chez elle après. Viens souper toi aussi, fais que la voi: ture t'attende à ma porte, et ce sera toi qui la reconduiras chez elle. Tu ne l'auras seule avec toi que quelques minutes; mais c'est toujours quelque chose. Je gagerois que tu la trouveras douce — De: main tu sauras tout. Je me trouverai à ton souper sans faute.

J'y vais à neuf heures. Thérese me reçoit comme on reçoit un ami intime. Je dis à Redegonde que je me félicitois de la voir là, et elle me répond fort gayement qu'elle ne s'attendoit pas à avoir ce plaisir. A souper personne n'eut appetit; la seule Redegonde mangea très bien, et dit beaucoup de toutes les petites histoires que je lui ai contées. Après souper, Thérese demande à Redegonde si elle vouloit qu'on envo: yat chercher une chaise à porteurs, ou si elle vouloit se laisser réco: duire par moi; elle répond que si je voulois avoir cette complaisance la chaise à porteurs n'étoit pas necessaire. Cette réponse me rend sûr de tout. On se souhaite la bonne nuit, on s'embrasse, je lui donne mon bras qu'elle serre de la main, nous descendons, Sanfrere ouvre la portiere, Redegonde monte, je monte après elle, et quand

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

je veux m'asseoir, je trouve la place occupée, et j'entens en même
tems un grand éclat de rire, et Redegonde qui me dit c'est maman.
J'aurois dû plaisanter, mais je n'en ai pas eu la force. Redegonde
s'assit sur la mere. Je lui ai demandé froidement pourquoi elle
n'étoit pas montée pour souper avec nous. Etant arrivés à sa porte,
cette mere de la victoire me dit que je pouvois monter; mais je
m'en suis dispensé par raison. Sur peu que cette mere m'eut impa-
tienté je lui aurois donné des soufflets, et l'homme qu'elle avoient
dans la maison avoit trop l'air d'un assassin.

Dans cette fureur je pense à aller chez la Corticelli, l'heure étoit
indue, et je n'avois jamais été chez elle; mais n'importe. J'avois be-
soin de me calmer, et j'étois presque sûr de trouver la bolognaise
complaisante, et la signora Laura incapable de sévir à l'argent.
Mon laquais me mene à sa chambre. C'est bon: allez m'atten-
dre à la voiture. Je frappe, je refrappe, on se reveille: qui est là?
Je me nomme, on vient ouvrir la porte, j'entre dans l'obscurité,
et j'entens la signora Laura me dire qu'elle alloit allumer une chan-
delle, et que si je l'avois avertie, elle m'auroit attendu malgré le grand
froid qu'il faisoit: effectivement il me sembloit d'être dans une gla-
ciere. J'entens le rire de la Corticelli, je cherche son lit à tâton, je
le trouve, je trouve la main, et je touche les trop evidentes enseignes
du sexe masculin. Je devine que c'étoit son frere, et je le vois à la
lumiere de la chandelle que sa mere avoit allumée. Je vois la sœur
couchée dans le même lit qui étoit couverte jusqu'au menton par-
ce qu'elle étoit, comme son frere, toute nue. Malgré mon esprit
fort libre dans cette matiere, cette infamie me revolte. Pourquoi,
dis-je à madame Laure, ne tenez vous pas vôtre fils couché avec
vous? — Quel mal puis-je craindre? Ils sont frere et sœur —
Cela ne va pas bien.

Le bordache s'echappe, et entre dans le lit de sa mere; et la Cor-
ticelli me dit dans son jargon bolognois qui me fit d'abord rire,
que cela n'alloit ni bien ni mal, puisqu'elle n'aimoit son frere que
comme frere, et qu'elle ne l'aimoit que comme sœur. Elle conclua par

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

me dire que si je voulois qu'elle couchat seule je n'avois qu'à lui payer un lit, qu'elle porteroit avec elle à son retour à Bologne.

Parlant, et gesticulant, elle me laissoit voir, sans le savoir un tiers de sa nudité, et je ne voyois rien qui valut la peine d'être vu, malgré cela il étoit écrit que je ~~devois~~ dusse devenir amoureux de sa peau, car c'étoit tout ce qu'elle avoit ~~et qu'elle avoit que la peau~~. Si elle avoit été seule, je l'aurois aussi en= treprise; mais sa mere, et son frere étant là, j'ai craint des scenes capables de me faire faire du mauvais sang. Je lui ai donné dix sequins pour qu'elle s'achete un lit, et je l'ai laissée.

Je me suis retiré à mon auberge maudissant toutes les execrables meres des vertueuses.

J'ai passé toute la matinée du lendemain à la galerie a= vec M. Mann, ou en cinq ou six fois j'ai vu des merveilles en pein= ture, en sculpture, et en pierres gravées. Avant d'aller dîner a= vec l'abbé Gama que j'avois prié, je suis allé conter à Therese les deux aventures que j'avois eues dans la nuit, et nous en vîmes. Elle me dit qu'ayant absolument besoin d'une fille je n'avois qu'à prendre la Corticelli, qui certainement me feroit passer la même nuit. L'abbé Gama à table, me parlant politique tout de bon, me de= manda si je voulois me charger d'une commission de la cour de Por= tugal au congrès qu'on alloit tenir, comme toute l'Europe le croyoit, dans la ville d'Augsbourg. Il m'assura que m'acquittant avec prudence de la commission qu'il vouloit me procurer, j'étois certain qu'allant après à Lisbonne j'obtiendrois à la cour tout ce que je pourrois ambi= tionner. Je lui ai répondu qu'il me trouveroit prêt à entreprendre tout ce dont il me jugeroit capable: qu'il n'avoit qu'à m'écrire, et que j'aurois soin qu'il eut toujours mon adresse. Ce fut dans ce moment là qu'il me vint la plus forte envie de devenir ministre.

Le soir à l'opera, j'ai porté au maître des ballets, au danseur qui devoit être le compagnon de ma protegée, et au jeune qui me confirma sa parole qu'elle danseroit le pas de deux trois ou quatre jours après, et tous les jours dans le reste du carnaval. La Corticelli me dit qu'elle avoit déjà un lit, et qu'elle m'invitoit à souper avec elle. Je lui ai promis d'y aller.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Etoit sûre que je payerois tout, sa mere avoit fait venir du traiteur un souper pour quatre personnes assez bon, et des flacons du meilleur vin de Florence; outre cela un vin forcé qu'on appelle <u>oglialico</u>, ou <u>aleatico</u> que j'ai trouvé excellent, mais la mere, le fils, et la fille, qui n'étoient pas accoutumés à si bien boire, se grisèrent. La mere, et le fils allerent sans façon se coucher, et la petite folle en fit de même m'excitant à l'imiter. Je n'ai pas osé: le froid étoit fort, il n'y avoit pas de feu dans la chambre, et son lit n'avoit qu'une seule couverture: si je m'étois deshabillé j'aurois gagné un rhume. Elle se donna à moi, et elle voulut m'assurer que j'étois son premier amant, et j'ai fait semblant de le croire. Je suis parti après avoir passé avec elle deux heures, lui promettant de passer avec elle la nuit suivante sous condition qu'elle chaufferoit la chambre moyennant un grazier, et qu'elle achèteroit une couverture; et je lui ai laissé cinquante cequins.

Le lendemain une lettre que j'ai reçu de Grenoble m'a bien interessé. Valengard m'écrivoit que la Roman étoit partie pour Paris avec sa famille, après avoir été convaincues que si elles n'y alloient pas ce que l'horoscope disoit n'arriveroit jamais puisque elles n'y seroient donc jamais allées, si le caprice ne m'étoit venu de leur faire un horoscope extravagant, car quand même l'astrologie auroit été une science, je n'en savois rien. Mille événemens nous trouvons dans la vraye histoire qui ne seroient jamais survenus, si on ne les avoit pas predits. C'est nous qui sommes les auteurs de nôtre soi disant destin, et toutes les necessités precedentes des Stoïciens sont chimeriques: le raisonnement qui prouve la force du destin ne semble fort que parcequ'il est sophistique. Ciceron s'en moquoit. Quelqu'un qu'il avoit invité à dîner, qui lui avoit promis de s'y trouver, et qui lui avoit mangé sur l'estomac que n'y étant pas allé, il étoit evident qu'il n'étoit pas vif ~~Dinacrem perpetuum esse mendacium patuisse~~ il leur. ~~Non sine deorum~~. Ciceron lui repond Veri ergo erat, et veri etiam veritatem non sis. Je dois, actuellement que je me sens entierement dependant de mon bon sens, cette explication à mon Lecteur, malgré ~~l'axiome~~ l'axiome Fatum vitam invertunt.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Si les fatalistes sont obligés par leur propre système à juger nécessaire à priori l'enchaînement de tous les événemens, ce qui reste à la liberté morale de l'homme n'est rien; et dans ce cas il ne peut plus ni mériter, ni démériter. Je ne peux pas en conscience me reconnaître pour machine.

Etant allé au théâtre pour voir la Corticelli répéter son pas de deux, je l'ai vue avec une belle petite. Quand les autres danseuses me virent elles me regardèrent avec un air de mépris; mais ma favorite glorieuse de la préférence venait me parler, et me donner des cigisbandes.

La signora Laura à souper me fit trouver un grand dîner, et un couverture de plus sur le lit. Elle me montra tout ce que la fille s'était acheté, et elle se plaignit qu'elle n'avoit pas Labillé son frère. Je l'ai appaisée lui donnant six sequins.

Au lit je n'ai trouvée cette fille ni amoureuse, ni transportée; mais drole. Elle me fit rire, et je l'ai trouvée complaisante: cela suffit pour me convenir constant. Je lui ai donné une montre, et promis de souper avec elle le surlendemain. Elle devoit avoir dansé son pas de deux.

Mais je fus surpris quand je ne l'ai vu que figurer. Je vais souper avec elle comme je lui avois promis, et je la trouve désolée; elle me dit en pleurant que je devois la venger de cette insulte, que le juif rejetoit la faute sur le tailleur; mais qu'il mentoit. Je tache de la calmer lui promettant tout, j'ai parlé avec elle quelques heures, et je retourne chez moi déterminé à la venger après m'être informé.

Le lendemain de bonne heure j'envoye Costa dire au juif de passer chez moi: il lui répond qu'il savoit ce que je voulois, et que si la Corticellina dansoit pas dans cet opera, elle danseroit dans l'autre. J'ai vu alors ce qu'il falloit faire; mais j'ai aussi vu que je devois faire semblant d'en rire. J'ai appellé le duc, je lui ai conté tout le fait, lui disant que je me voyois deshonoré, si je ne me vengeois.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Je lui ai dit qu'il n'y avoit que lui qui pût me procurer la satisfaction de faire bâtonner ce coquin qui me manquant de parole m'avoit donné une marque si evidente de mepris. Je lui promis vingt ducats: Je lui ai fait sentir l'importance du secret. Il me demanda vingt quatre heures pour me donner sa réponse positive.

Le lendemain il vint à mon lit pour me dire que dans la journée precedente il ne s'étoit occupé qu'à connoître la personne du juif, et la maison où il demeuroit ne demandant information à quiquecesoit. Aujourd'hui, me dit il, je ne le perdrai pas de vue; je saurai à quelle heure il se retire, et demain vous saurez le reste. Soyez prudent, et avant de confier l'affaire à quelqu'un pensez y bien

Le lendemain il me dit que s'il entre chez lui à la même heure, et s'il y va par le même chemin, il aura les coups de bâton avant d'aller se coucher. — Quels gens as tu choisi?! — Moi, tout seul, j'en suis sûr, et vous ne me donnerez les vingt ducats que lorsque la ville contera le fait. Après l'avoir bâtonné, j'irai reprendre ma redingote où je l'aurai laissée, et je rentrerai dans l'auberge par derrière, allant me remettre au lit sans que personne me voye. Cela même pourra jurer qu'il n'est pas possible que je sois le bâtonneur si par hazard on le disoit. J'aurai cependant dans ma poche des pistolets pour me defendre si le cas arrivoit.

Le lendemain, il vient me peigner, et je savois tranquille. Mais d'abord qu'il me vit seul il me donna la nouvelle que l'affaire etoit faite. Le juif, me dit il, au lieu de courir s'est jetté par terre, et aux cris qu'il fit quelques uns accoururent, et je me suis sauvé. Je ne sais pas si je l'ai allonné; car deux coups lui tomberent sur la tête — J'en serois fâché.

J'étois invité à dîner chez Therese, où il y avoit M. Sarti, le premier castrato, et l'abbé Cerna. J'entens conter la belle

nouvelle. Je dis que j'en étois fachè malgrè que ce fût un coquin. Le castrato dit qu'il n'en étoit pas fachè, et qu'il étoit sûr qu'on devoit que c'étoit lui qui lui a fait faire ce present. On dit, me dit l'abbè, que c'est vous qui l'avez avec raison fait traiter ainsi. Il sera difficile qu'on devine, lui dis-je, car le fripon a prouvè à tout beaucoup d'honneté gens. On parla enfin d'autre chose, et nous dinames fort gayement.

Le juif sortit dès lit quelques jours après avec un emplatre sur le nez, et generalement on m'a attribuè le fait; mais rien ne s'étant découvert, on dut à la fin oublier l'affaire. La seule Corticelli folle de joye et etourdie parloit comme si elle étoit sûre que c'étoit moi qui l'avois vengée, et elle enrageoit de ce que je ne voulois pas en convenir.

Me divertissant ainsi je ne pensois pas à quitter Florence si tôt lorsque le docteur Vannini me remit une lettre que quelqu'un lui avoit laissée. Je l'ouvre à sa presence, et j'y trouve une lettre de change de deux cent écus de Florence tirè sur Sallo Salli que Vannini obligeamment me disant que c'étoit bon. Je me retire dans ma chambre pour lire la lettre, et je vois signè Charles Trouroff. Il m'ecrivoit de l'auberge de la poste à Pistoye qu'étant toujours malheureux, et sans argent, il s'étoit ouvert à un anglois qui partoit de Florence pour aller à Lugues, qui genereusement lui avoit fait present de deux cent ecus lui donnant l'inclose lettre de change qu'il avoit ecrite à sa presence. Elle étoit payable au porteur. Je n'ose pas, me disoit il, venir à Florence moi même parceque j'ai peur d'être connu, et arrêté à cause de ma malheureuse affaire de Genes. Je vous prie donc d'avoir pitiè de moi, d'envoyer quelqu'un prendre cette somme, et me la faire d'abord tenir ici pour que je puisse partir après

avoir payé mon hôte.

Le service que ce malheureux me demandoit étoit fort petit, mais je pouvois me compromettre, car non seulement le billet pouvoit être faux, mais même étant bon il n'auroit de cave ami, et en correspondence avec lui, dont le nom, et les signalemens aï voient été mis sur les gazettes. Je me détermine à lui rendre son billet en personne. Je vais à la poste tout seul, je fais atteler deux chevaux, et je vais à Pistoye à l'auberge de la poste; l'hôte même me mene dans la chambre du fripon, et m'y laisse. Je n'y suis resté que trois ou quatre minutes pour lui dire, lui rendant son billet, que M. Sassi me connoissoit, et que je ne voulois pas qu'on pût jurer que j'étois en liaison avec lui. Je le conseille de donner la lettre de change à l'hôte, qui tout simplement ira la porter à M. Sassi, et lui remettra l'argent. Il me dit qu'il suivra mon conseil, je le laisse, et je retourne à Florence.

Pas plus tard que le lendemain, je vois M. Sassi avec l'hôte de Pistoye dans ma chambre. M. Sassi me présente le billet de deux cent ecus me disant que celui qui me l'avoit donné m'avoit trompé, puisque premièrement ce n'étoit pas de l'écriture du Lord, et en second lieu la même Lord n'ayant point d'argent dans la caisse ne pouvoit pas tirer sur lui ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. Cet homme, me dit il, a escompté le billet, le russe est parti, il vient chez moi pour recevoir son argent, je lui dis que ce billet est faux, et il me repond que c'est vous qui l'avez porté en personne au Russe, et que vous connoissant il n'a pas hesité à l'escompter; il pretend que vous devez le rembourser.

— Moi! Il est fou.

Le conte alors toute l'affaire à M. Sassi, je lui montre la lettre dans laquelle le russe m'avoit envoyé le billet, et je fais monter Vanini qui me l'avoit donnée, et qui etoit prêt à jurer qu'il avoit vu le billet de change. M. Sassi dit à l'hôte de Pistoye qu'il avoit fort de pretendre que ce fût à moi à le rembourser; mais l'hôte n'en demord pas: il veut que je le rembourse croyant me dire que je ne pouvois que être d'accord avec le Russe pour le tromper.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Je cours alors à ma cave, le banquier me tient, et l'hôte se sauve. M. Sarti me dit que j'avois raison; que je ne devois faire aucun cas de ce que dans sa passion l'hôte m'avoit dit, et il s'en va.

J'ai reçu le lendemain un billet du chef de la police qui on appelle l'auditeur, dans lequel il me prioit de passer chez lui. Je ne pouvois pas l'éviter. En qualité d'étranger je devois aller voir ce qu'il avoit à me dire. Après m'avoir reçu assez poliment, il me dit clairement que je devois rembourser l'hôte de Pistoye des deux cents écus qu'il avoit donnés au vetturin, puisqu'il ne les lui auroit jamais donnés s'il ne m'avoit vu lui porter le billet: je lui répons qu'en qualité de juge il ne pouvoit me condamner à payer que me supposant complice de la friponnerie. Au lieu de me répondre ad unguem, il me répète que je dois payer — Monsieur l'auditeur je ne payerai pas.

Il sonne alors me faisant la reverence, et je pars. Je vais chez le banquier Sarti, je lui rens compte du dialogue que je venois d'avoir avec l'auditeur, il en est étonné, je le prie d'aller lui faire entendre raison lui même, il est prêt, et il y va. Je l'ai averti que j'allois dîner chez l'abbé Cama.

Quand j'ai conté à Cama toute cette affaire, il fit les hauts cris. Il me dit qu'il prevoyoit que l'auditeur n'en demordroit pas, et que si M. Sarti ne réussissoit pas, je devois informer de tout le marechal Botta — Ce n'est pas necessaire, puisqu'en fin l'auditeur ne peut pas me forcer à payer — Il peut faire pire — Quoi! — Vous envoyer ordre de partir — S'il a ce pouvoir, je m'etonnerai s'il osera en abuser ainsi; mais plus tôt que payer je partirai. Allons chez le marechal

Nous y allons à quatre Lauvel, et nous trouvons avec lui le banquier Sarti qui l'avoit déjà informé de tout. Sarti me dit d'un air mortifié que l'auditeur ne vouloit pas entendre raison, et que si je voulois rester à Florence je devois payer: je lui reponds que je partirois quand j'en recevrois l'ordre, et que je ferois imprimer l'histoire de cette criante injustice. Le marechal me dit que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

cette sentence de l'auditeur étoit incroyable, et qu'il étoit fâché de
ne pas pouvoir s'en mêler; je crois que je ferois fort bien à partir plus tôt que payer.

Le lendemain de bonne heure un homme me porta une lettre de l'auditeur, que je ne trouve plus, dans laquelle il me disoit que mon affaire étant d'une nature qu'on ne pouvoit pas me forcer à payer l'Este par les voyes ordinaires, il se voyoit obligé à me donner ordre de partir en trois jours de Florence, et en cinq de la Toscane. C'étoit en force du devoir qu'il avoit de surveiller à la bonne police de la ville qu'il me donnoit cet ordre. Il me disoit que je serois le maître de retourner d'abord que S. A. R. le Grand Duc, auquel j'ai fois le maître d'appeller, auroit desapprouvée sa sentence.

J'ai répondu à ce juge Castillan en deux seules lignes que son ordre seroit executé à la lettre.

Après m'être ainsi soumis à ma condamnation j'ai mis tout en ordre pour mon départ, et j'ai passé les trois jours, ayant toujours la lettre de l'auditeur dans ma poche à me divertir chez Florence, chez le chevalier Mann, et chez la Corticelli, à laquelle j'ai donnée parole d'aller la prendre en personne en carême, et de passer avec elle quelques jours à Bologne. L'abbé Gama dont ces trois jours ne m'a jamais quitté. Mon grand plaisir consistoit dans l'affliction générale que je voyois dans mes amis, et dans l'execration dont on honoroit l'auditeur. La veille de mon départ, le marquis Botta m'invita à dîner à une table de trente couverts, et j'ai passé le dernier jour chez ma chere Florence nous engageant tous les deux à nous revoir pour l'avenir un très exact commerce epistolaire. Je suis parti le lendemain, et je suis arrivé à Rome en trente six heures. C'étoit une heure après minuit. On peut entrer dans la grande ville à toute heure: on fait d'abord aller l'étranger à la douane, qui est toujours ouverte où on visite ses mâles. On n'est rigoureux que sur l'article des livres. J'en avois une trentaine tous en vertus qu'elle ennemis de la religion, ou des [redacted] ordonne. Je savois cela, et je m'étois déjà disposé à les abandonner sans dispute ayant

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

84. 82. besoin d'aller d'abord me coucher. Le comis qui visitoit mon equipage ve=
yant tous ces livres me dit d'un air honête de les compter, et de les lui laisser
m'assurant qu'il me les porteroit tous le lendemain à l'auberge où j'al=
lois. J'y ai consenti, et il me tint parole. Je lui ai donné deux louis.

Après cette visite me voila dans la place d'Espagne à la ville de
Paris: c'étoit le nom de l'auberge qu'on m'avoit recomandé. Tout le
monde dormoit, on se leve, et on me prie d'entrer dans une petite
chambre vers de chaussée en attendant qu'on fit du feu dans l'appar=
tement qu'on me destinoit. Tous les sieges étant occupés par des robes,
par des jupons ou des chemises, j'entens une fille couchée, dont je ne
voyois que la tête, qui me dit de m'asseoir sur son lit, où se trouvoit
une autre fille qui dormoit. Je vois une bouche vianle, et deux yeux
qui me paroissent deux escarboucles. Je lui en fais l'eloge, et je
la prie de me permettre de les baiser. Elle me repond que ma=
dame la tête sous la couverture; mais j'y glisse la main dessous
à la moitié de sa taille, et la trouvant toute nue, je la retire lui
demandant pardon si j'avois été trop curieux. Il me semble de la
voir reconnoissante à la bonté que j'avois eue de moderer ma
curiosité — Qui êtes vous? mon bel ange — Je suis Therese
Roland fille du maitre de l'hotel, et celle ci est ma soeur —
Vous avez dix sept ans? — Pas encore finis — Il me tarde de
vous voir debout dans ma chambre demain — Avez vous en vo=
tre compagnie des dames? — Non — Tant pis. Nous ne montons
jamais chez les messieurs — Mener donc un peu plus bas cette
couverture, car elle vous empeche de parler — Il fait trop froid
— Charmante Therese, vos yeux me brulent l'ame.
Elle met encore la tete sous la couverture, je profite du mo=
ment pour lui de nouveau ma main, elle s'accroupit, je la
saisie, et je me trouve sûr que c'est un ange femelle.

Je voila allez. Je retire ma main, demandant toujours pardon, et
je revois la mine rassurée, vive, enflammée, et nuancée d'un
petit air de colere; mais en même tems de complaisance. J'allois
lui faire un discours sentimental, amoureux, et passionné, lorsqu'=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

une belle servante entra pour me dire de monter. Adieu jusqu'à demain, dis-je, à la charmante Hervé, qui ne me répondit qu'en se tournant pour reprendre son sommeil.

Après avoir ordonné à dîner à une heure, je me couche, et je dors jusqu'à midi servant toujours à cette nouvelle Hervé. Costa me dit qu'il avoit trouvé la maison où demeuroit mon frere, et qu'il y avoit laissé un billet. C'étoit mon frere Jean, qui devoit alors avoir trente ans, et qui étoit à Rome à l'école du fameux Mengs, alors sans pension à cause de la guerre qui obligeoit le roi de Pologne à vivre à Varsovie, ces peuples ayant occupé son électorat de Saxe. Il y avoit dix ans que je n'avois vu ce frere.

J'étois encore à table quand je l'ai vu paroître devant moi. Après nous être embrassés, et avoir employé une heure à nous conter en sommaire les petites, et moi mes grandes aventures, il conclut que je devois d'abord sortir de cet hôtel, où la vie étoit fort chere pour aller me loger où il me en coûteroit rien, chez le peintre Mengs qui avoit un appartement vide. Pour ce qui regarde la table, il me dit qu'un traiteur demeuroit dans la même maison, et qu'il me la donneroit à bon marché. Je lui réponds que je n'avois pas la force d'aller me loger ailleurs parceque j'étois devenu amoureux d'une fille de l'hôte, et je lui conte l'histoire de la nuit. Il rit, et il me répond que ce n'étoit pas un amour mais une amourette que je pourrois cultiver tout de même, et il me persuade. Je lui ai promis d'aller le lendemain me loger avec lui, et nous sortîmes ensemble pour aller un peu nous promener par Rome

Je vais d'abord à la Minerve pour faire une visite à D. Cicilia, et on me dit qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit morte. Je m'informe où demeuroit sa fille D. Angelica, j'y vais, je la trouve, elle me reçoit mal, jusqu'à me dire qu'elle se souvenoit à peine de m'avoir connu. Je la laisse, et je ne m'en soucie pas: elle me semble devenue laide. Je m'informe où demeuroit le docteur fils de l'imprimeur qui devoit avoir épousé D. Barbaruccia, et je me

86 84 reserve à lui faire une visite dans un autre jour, comme aussi à mon
bon reverend pere Georgi qui avoit à Rome la plus grande reputation.
Je m'informe aussi de D. Gaspar Vivaldi, et on me dit qu'il vivoit à
la campagne. Mon frere alors me conduisit chez madame Chenu:
fini, et pour le coup voila une maison du grand ton. Il me presente,
~~Ladame~~, la dame me reçoit dans le gout romain, je la trouve en=
gageante, et les filles encore plus; mais je trouve les adorateurs
de toutes les especes trop nombreux, un cinquant qui m'interro=
ente, et les demoiselles, dont une étoit jolie comme un amour,
me semblent trop polies avec tout le monde. On me fait une
interrogation interessante, je reponds de façon qu'on devoit me
faire la seconde, et on ne me la fait pas. Je m'en moque. Je
m'apperçois que dans cette maison je perdrois de ma valeur in=
finiment, et que cela derivoit de la qualité de la personne qui m'a=
voit presenté. J'entens un abbé qui dit à un autre qui me re=
gardoit c'est le frere de Casanova. Je lui dis qu'il devoit dire
que c'étoit Casanova qui étoit mon frere, et il me repond que c'é=
toit egal. Un abbé dit que ce n'étoit pas egal, nous parlons, et
nous devenons bons amis. C'étoit l'illustre abbé Winkelmann,
qui douze ans après fut assassiné à Trieste.
Le cardinal Alexandre Albani arrive, Winkelmann me presente,
et cette eminence qui étoit presqu'aveugle me dit beaucoup de
choses, et rien qui vaille. D'abord qu'il sait que j'étois le même
qui s'étoit sauvé des plombs, il me dit grossierement qu'il s'é=
tonnoit que j'eusse la hardiesse d'aller à Rome, où à la moindre
requisition des inquisiteurs d'état venitiens un ordine sans
~~Tiliino~~ m'obligeroit à partir. Aigri par cet avertissement je
lui reponds que ce n'étoit pas de là qu'il devoit juger de mon
hardiesse puisqu'à Rome je ne risquois rien. Ce seroient, lui dis-je,
les inquisiteurs d'état qu'on pourroit noter de hardiesse s'ils osoient
me demander, puisqu'ils ne seroient pas en état de declarer à
cause de quel crime ils m'avoient privé de ma liberté. . .

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Ma reponse courte, et vexte fit faire le cardinal qui ayant
l'orte de m'avoir pris pour sot ne me dit plus le mot. Je n'ai plus mis
les pieds dans la maison Cheruffini. Nous retournames à la ville de Pa=
ris avec l'abbé Winkelmann que mon frere engagea à rester sou=
per avec nous. Cet abbé etoit une effigie d'homme qui ressembloit
à l'abbé de Voisenon. Le lendemain nous allames tous les trois
à Villa Albani pour voir le chevalier Mengs qui y demeuroit
etoit appelé à peindre un plafond

Mon hote Roland connoissant mon frere vint me faire une vi=
site pendant que nous soupions. J'ai dit à cet homme qui etoit
Avignonois, et bon vivant que j'etois fachè de quitter sa maison
pour aller demeurer avec mon frere parceque j'etois devenu
amoureux de sa fille Therese ne lui ayant cependant parlè qu'
un seul quart d'heure, et n'ayant vu que sa seule tête — Vous
l'avez vue au lit, je parie — Precisement. J'ai envie de la voir
debout. Voudriez vous la faire monter en tout honneur? Avec plaisir.

Elle monta, enchantée d'etre appellée par son pere. Elle
avoit une taille elegante, un air gai, et decandeur, et elle
pouvoit passer pour jolie, malgrè que sa figure n'avoit de
rapport que ses yeux. Mon enthousiasme diminua; mais mon
frere sans me rien dire jetta sur elle un si fort devolu qu'une
année après il se laissa attraper. La jeune Therese sut se faire
épouser, et deux ans après il la conduisit avec lui à Grece,
où je l'ai vue cinq ans après avec un garçon. Elle est morte
etique dix ans après

Le lendemain j'ai vu pour la premiere fois à Villa Albani
l'infatigable peintre Mengs, et veritablement grand dans son
metier; mais un grand original en societè. Je l'ai cependant
trouvè honête, et se felicitant de pouvoir me loger à Rome,
où il pensoit de rentrer dans quelques jours avec toute sa
famille. Mais Villa Albani m'étonna. Le cardinal Ale=
xandre avoit fait bastir cette maison, où pour satisfaire à
son gout pour les antiquitès, il n'avoit voulu y employer que

des pieces antiques. Non seulement les statues, et les vases, mais toutes les colonnes, et les piedestaux mêmes étoient grecs; et étant lui même grand connoisseur, et fin grec, il avoit fait tout cela depensant tres peu d'argent. Il achetoit d'ailleurs tres souvent à credit comme Damasipe, et ainsi on ne pouvoit pas dire qu'il se ruinoit. Si un souverain Attalicis conditionibus eut voulu bâtir cette même maison, elle lui auroit peut être coûté cinquante millions.

Ne pouvant avoir des plafonds antiques, il les fit peindre par Mengs qui fut sans contredit le plus grand, et le plus labo= rieux peintre de ce siècle, qui par grand domage mourut à la moitié de sa carriere sans avoir fait un seul bon ebve, car mon frere n'a jamais rien fait pour meriter le nom de son ecolier.

1761 Je partirai beaucoup plus de Mengs quand je serai en Espagne: c'est à dire l'an 1762.

A peine logé avec mon frere ayant louée une belle voiture, et habillé mon cocher, et le valet de place je me mis presenté a monsignor Cornaro auditeur de rote avec dessein de me faire fixer dans la grande compagnie après m'être fait presenter à Sa Saintete; mais monsignor Cornaro craignant en qualité de veritien de se compromettre me presenta au cardinal Passionei, qui parla de moi au grand pontife; mais avant d'avoir cet honneur voila ce qui m'est arri= vé à la seconde visite que j'ai fait à ce bizarre cardinal ennemi des jesuites, homme d'esprit, et orné d'une rare

Litterature

1761

BJ VII

Chap. IX

(orig. chap. V)

BnF
MSS

pages 89 à 108

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre V

Cardinal Passionei, pape, Mariuccia, mon arrivée à Naples

Il me reçut dans une grande chambre où il étoit occupé à écrire: une minute après il mit bas la plume. Il ne pouvoit pas me permettre de m'asseoir, puisqu'il n'y avoit pas de sièges. Après m'avoir dit qu'il préviendra le saint père, il ajouta que Mons: Cornaro auroit pu penser à quelqu'un autre de préférence à lui, car le pape ne l'aimoit pas — Il a préféré l'estimé à l'aimé — Je ne sais pas s'il m'estime; mais je sais qu'il sait que je ne l'estime pas. Je l'ai aimé, et estimé cardinal; mais depuis qu'il est pape il s'est fait trop connoître pour coglione — Le sacré collège devoit élire votre eminence — Point du tout, car intolérant comme je suis de tout ce qui me semble mal fait, j'aurois peut être fait trop main basse, et Dieu sait ce qui seroit arrivé. Le seul dans le conclave qui étoit fait pour être élu pape c'= étoit le cardinal Zamboccini. Mais venez demain, car j'entens venir du monde.

Quel plaisir pour mon ame d'avoir entendu de la bouche même de cette eminence le pape traité de coglione (sot) et la preconi= sation de Zamboccini! J'ai d'abord mis ceci dans mes capitulaires. Mais qui est donc ce Zamboccini? Je fais cette question après dîner à Winkelmann, car quand on veut s'instruire il faut aller chercher le philosophe. Zamboccini, me dit il, est respectable par ses vertus, par son caractere, par son esprit clairvoyant, et par sa fermeté. Il n'a jamais déguisé ce qu'il pense des jesuites. Il les mepris, et partant Passionei le preconise. Je crois aussi qu'il seroit grand pape. Mais voila ce que j'ai entendu dire à Rome neuf ans après chez le prince Santa Croce par une dame née des jesuites, qui alors étoient à l'agonie: Le cardinal Zamboccini benedictain étoit un impie: au lit de la mort il a demandé le viatique sans vouloir auparavant se confesser: J'entens cela, et je ne dis rien.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Je m'informe le lendemain de ce fait à quelqu'un qui devoit savoir la verité, et qui ne pouvoit avoir aucune raison de la cacher. Il me dit que le même cardinal avoit celebré la messe trois jours auparavant, et qu'ainsi il falloit juger que s'il n'avoit demandé un confesseur c'étoit parce qu'il n'avoit rien que lui dire. Ainsi malheur à tous ceux qui aiment la verité, et qui ne savent par aller la puiser à sa source. J'espere, mon cher Lecteur que vous me pardonnerez facilement mes digressions.

Je vais donc le lendemain chez le cardinal, et il me fait d'abord lire sa plume, me disant que j'avois bien fait à venir de bonne heure pour lui conter l'histoire de ma fuite, dont il avoit entendu parler avec admiration — Volontiers, eminentissime seigneur, mais elle est longue — Soit. On m'a dit que vous conter bien — M'arrangerai-je sur le parquet? — Oh non: vous avez un trop joli habit.

Il sonne. Il dit au gentilhomme qui entre qu'il faille porter un siege, et un laquais me porte un tabouret. Un siege sans bras, et sans dos me fait monter l'humeur à la tête, j'accorde mal, et dans un quart d'heure tout est fini.

J'écris mieux, me dit il, que vous ne parlez, et si vous le croyez pas, Monsr, et lisez a votre commodité: c'est l'abrégé du =nebre prince Eugene: je vous en fais present. J'espere que vous me trouverez pas ma Latinité mauvaise. Vous pourrez aller baiser le pied au saint pere demain à dix heures.

De retour à la maison, je vais au singulier caractere de ce cardinal homme d'esprit, faux, vain, et bavard, je me determine à lui faire un beau present. C'étoit le pandectarum libri unicus que le Suisse M. T. m'avoit donné à Berne, et dont je ne savois que faire: c'étoit un in folio bien relié, et conservé. C'étoit un don, dont en qualité de grand bibliotecaire de la Vati= cane il devoit faire cas, ayant d'ailleurs une belle bibliotheque à lui sous l'inspection de mon ami Winkelmann. J'écris donc une courte

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Lettre en latin à S. S. et une autre à Winkelmann, qui devoit lui le
presenter de ma part le code. Il me semblait que ce savant livre valoit
bien son oraison funebre, et j'esperois qu'une autre fois il ne me feroit
pas deviner un tabouret. Je l'ai d'abord envoyé à l'abbé par Costa.
Le lendemain à l'heure indiquée je vais à Monte Cavallo. Je n'avois
besoin ni de me faire presenter, ni de me faire annoncer au saint pere,
car tout chretien est le maitre de paroitre devant lui d'abord qu'il voit
la porte ouverte; et d'ailleurs il m'avoit connu à Padoue quand il en
occupoit le siege episcopal; mais malgré cela j'avois voulu le prevenir.
A peine entré, après lui avoir baisé la sainte croix peinte sur la
sainte pantoufle, il me dit, me mettant une main sur l'epaule
gauche qu'il se souvenoit de lorsque je parlois de son assemblée a
Padoue d'abord qu'il entonnoit le Rosaire — J'ai, tres Saint pere,
des pechés beaucoup plus grands à me reprocher: aussi suis-je venu
me prosterner à vos saints pieds pour en recevoir l'absolution.
Il me donna alors une genereuse benediction, et il me demanda
quelle grace je voulois lui demander — L'interession de vôtre
saintetè pourque je puisse retourner libre à Venise — Nous par-
lerons à l'ambassadeur, et après nous vous répondrons. Allez vous
souvent chez le cardinal Passionei? — J'y ai été trois fois; il me
fit present de son oraison funebre du prince Eugene, et pour lui
donner une marque de ma reconnoissance je lui ai envoyé en pre-
sent le livre des pandectes — L'a-t-il reçu? — Je crois qu'oui
— S'il l'a reçu, il vous enverra Winkelmann pour vous le payer
— Il me traiteroit alors de marchand libraire. Je ne recevrai
pas de payement — Dans ce cas, il vous renverra le code; nous
en sommes sûrs. C'est la coutume — Si son eminence me ren-
voye le code, je lui renverrai l'oraison funebre. (BnF MSS)
Ce fut pour lors que le pape a tant vû que la toux lui a pris,
et après avoir craché il retourna à vire — Il nous sera agréable
de savoir la fin de cette histoire sans que le monde soit informé
de nôtre petite curiosité.
Après ces paroles, une benediction encore plus generense

m'avertit que mon audience etoit finie.

En sortant, un abbé âgé m'approcha me demandant d'un air sur-pris, si j'etois le même Casanova qui s'étoit evadé des plombs — Je suis le même — Et vous ne me remettez pas? Je suis Momolo, Casanol en ce tems là en Cà Rezzonico — Vous vous êtes donc fait prêtre? — Point du tout; mais ici nous sommes tous habillés en prêtres. Je suis premier scopatore (celui qui balaye) du Béatissime pere — Je vous fais bien mes compliments, et je vous prie d'excuser si cela me fait rire — Riez; car ma femme, et mes filles rient aussi toutes les fois qu'elles me voyent vêtu en prêtre. Venez nous voir — Où demeurez vous? — Derriere La Trinité de monti. Voici mon adresse — Vous me verrez ce soir.

Je suis retourné à la maison, me faisant une fête de ce que je pourrois la soirée avec une famille de Casanol ce-pendant. Dinant avec mon frere, je ne lui ai rendu aucun compte de la conversation que j'avois eue avec la nuit; mais je l'ai invité à venir avec moi chez le Cavaliere scopatore santissimo.

Mais voila après dîner l'abbé Winkelmann, qui vient me dire que je possedois entierement la grace de son cav: dinal, que le code que je lui avois envoyé étoit pr[illegible]ux, et rare, et en meilleur état que celui qui étoit dans la Vaticane. Je suis venu, me dit-il, pour vous le payer — Il n'en est pas question, je l'ai écrit à son eminence que je lui en fais present — Il ne reçoit pas des livres en present, car il le vient pour sa propre Bibliotheque, et étant Bibliotecaire de la Vaticane, il craint la calomnie — C'est bon; mais ce code ne me coute rien; ainsi je ne veux pas le vendre. Dites au cav: dinal qu'il me fera honneur l'acceptant en present — Il vous le renverra — Et moi je lui renverrai son oraison fu-nebre. Je ne veux pas de present de quelqu'un qui n'en reçoit pas.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

La chose fut ainsi : le lendemain le cardinal me renvoya mon livre, et dans la merme heure je lui ai renvoyée son oraison funebre, lui écrivant que je l'avois trouvée un chef d'oeuvre. Monsieur me condamna hautement, mais je l'ai laissé dire. Sur la brune nous allames à la maison de l'abbé Mondo qui m'attendoit, et qui m'avoit annoncé à sa famille comme un homme merveilleux. Après lui avoir presenté mon frere, j'en examine tous les individus : sa femme, quatre filles dont l'aînée avoit vingt quatre ans, et deux garçons en bas age, tous laids. J'y étois, je devois y rester, et vivre. Outre cela on voyoit la pauvreté, car le scopatore devoit vivre avec deux cent ecus par an. Malgré cela le brave homme me dit, d'abord qu'il me vit assis, qu'il vouloit me donner à souper ; mais pas d'avantage qu'une polenta et des cotelettes de cochon — Permettez que j'envoye prendre chez moi six flacons de vin d'Orvietto ? — Vous etes le maitre.

J'ecris d'abord un billet à Costa où je lui ordonne de venir avec les six flacons, et un jambon. Une demie heure après il arriva avec mon valet de louage qui portoit le panier, et toutes les filles s'ecrierent voila un joli garçon. Je vois Costa enchanté, je demande à l'abbé Mondo s'il le vouloit à souper, toutes les filles le veulent, je lui dis de rester. Costa enchanté de l'honneur va d'abord dans la cuisine aider la femme de Mondo à faire la polenta.

On met une nappe sur une grande table, et une demie heure après on vint y verser dessus une polenta enorme faite pour rassasier douze personnes, et on porta une grande casserole pleine de cotelettes de cochon.

On frappe à la porte de la rue : le garçon dit que c'étoit

94 92 la signora Maria avec sa mere. Je vois toutes les filles qui a cette annonce font la mine. Qui les appelle? dit l'une: que viennent elles faire? dit l'autre. Elles ont faim, dit le pere, elles mangeront avec nous ce que la Providence envoye.

Je vois entrer ces deux affamées: une tres jolie fille à l'air modeste, et une mere à l'air mortifié qui paroissoit honteuse de sa pauvreté. La fille demande d'abord excuse: elle dit qu'elle ne seroit pas venue, si elle avoit su qu'il y avoit des étrangers. Le seul Momolo repond à son compliment, lui disant qu'elle avoit bien fait à venir, et il lui place un siege entre mon frere, et moi. Je l'examine alors de pres, et je trouve dans cette pauvre fille une beauté accomplie.

On commence à manger; on ne parle plus. La polenta excellente, le porc exquis, le jambon parfait: en moins d'une heure on ne voit plus la moindre marque qu'il y avoit eu, sur la table, quelque chose à manger; mais le vin d'Orvietto poursuit à tenir la compagnie gaye. On parle de la Lotterie qu'on devoit tirer le surlendemain, et toutes les filles disent les numeros sur lesquels elles avoient risqués trois sous. Je leur dis que si je pouvois être sur d'un seul nombre je serois content: la Maviuccia, que j'avois à ma droite, me dit que si un numero me suffisoit, elle pouvoit me le donner. Je vis de son offre; mais elle ne rit pas: elle me dit d'un air serieux qu'elle etoit sûre du vingt sept. Je demande à l'abbé Momolo, si on pouvoit encore jouer, et il me dit qu'on ne fermoit qu'à minuit, et qu'il lui devoit jouer lui même: je lui donne alors quarante ecus en cedules, et je lui dis de mettre vingt ecus sur le vingt sept par extrait, dont je ferois present aux cinq filles qui etoient à table, et les autres vingt sur le même numero cinquieme extrait pour moi. Il y va, et il revient un quart d'heure après me porter les deux billets. Ma voisine me dit, me remerciant, qu'elle etoit sûre de gagner; mais qu'elle doutoit de mon billet, car ce n'etoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

pas sûr que son numero sortiroit cinquieme — Mais moi j'en suis
sûr, car vous êtes la cinquieme fille que j'ai vue dans cette maison:
cette raison fait rire toute la compagnie. La femme de Monsolo dit que
j'avois mieux fait à donner les quarante ecus aux pauvres, et son
mari lui impose silence lui disant qu'elle ne connoissoit pas ma
tête. Mon frere rit; mais il me dit aussi que j'avois faite une folie.
Je lui réponds que j'avois joué. Je serre adroitement la main de la
moderte Mariuccia, et elle serre la mienne de toute sa force: j'ai tout
entendu. Je les ai laissés vers minuit priant Monsolo de renouveller
la partie le surlendemain pour nous rejouir du gain de la loterie.

Retournant à la maison, mon frere me dit que si j'en n'étois pas
devenu riche comme un Crœsus, je devois être fou; mais il convint
avec moi que Mariuccia étoit belle comme un ange.

Le lendemain Mengs est venu à Rome, et j'ai soupé avec
lui en famille. Il avoit une sœur laide, mais bonne, et
qui avoit du talent: elle avoit été amoureuse de mon frere,
qui, quand elle lui parloit, ne la regardoit pas au visage.
Elle faisoit des portraits en miniature très ressemblans, et je
crois qu'elle vit encore à Rome avec son mari Maroni. Elle
me dit un jour que mon frere ne la mépriseroit pas s'il
n'étoit le plus ingrat de tous les hommes.

La femme de Mengs étoit jolie, Lorète, et très exacte dans les
devoirs de femme, et de mere, et très soumise à son mari qui
elle ne pouvoit pas aimer parce qu'il n'étoit pas aimable.
Il étoit entêté, et cruel, et toujours ivre quand il se levoit de table.
Quand il dînoit en ville, il avoit la prudence de ne boire
que de l'eau. Sa femme avoit la patience de lui servir de
modelle dans toutes les nudités qu'il lui arrivoit de devoir
peindre. Elle me dit un jour que son confesseur l'avoit obli-
gée à obéir en cela à son mari sans lui faire la moindre re-
montrance, car autrement il auroit pris un autre modelle, dont il auroit
joui avant de le peindre; et il auroit peché.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Après table tout le monde se trouva gris. Vinkelmann fit des culbutes sur le plancher avec les enfans males, et femelles de Mengs, qui l'adoroient. Ce savant aimoit à folatrer avec l'enfance dans le gout d'Anacréon, et d'Horace Mille puellarum, puerorum mille furores. Ce qui m'est arrivé un matin chez lui vaut la peine d'être écrit.

J'entre de bonne heure sans frapper dans un cabinet, où ordinairement il étoit toujours seul occupé à relever des caractères antiques, et je le vois se retirer vite d'un jeune garçon accommodant avec rapidité le desordre de ses culotes. Je fais semblant de ne pas avoir vu, me tenant ferme à admirer une idole egyptienne qui étoit derriere la porte du cabinet. Le Baty le qui étoit réellement fort joli part; Vinkelmann m'approche en riant, et me dit qu'après le pas que j'avois vu, il ne croyoit pas de pouvoir m'empecher de juger le reste; mais qu'il se devoit à lui même une espece de justification qu'il me prioit d'ecouter. Sachez, me dit il, que non seulement je ne suis pas pederaste; mais que dans toute ma vie j'ai dit qu'il étoit inconcevable que ce gout eut tant seduit le genre humain. Si je disois cela après ce que vous venez de voir, vous me jugeriez hypocrite. Mais voilà ce que c'est. Dans mes longues études, je suis devenu fou l'admirateur, puis l'adorateur des anciens, qui comme eux ont presque tous été b.....s sans s'en cacher, et plusieurs d'entr'eux immortalisant par leurs poèmes les gentils objets de leur tendresse, et même par des monumens superbes. Ils parviennent jusqu'à alleguer leur gout en temoignage de la pureté de leurs mœurs, comme par exemple Horace qui pour prouver à Auguste, et à Mecenas que la mediocrité ne pouvoit pas mordre sur lui il defie ses ennemis à lui prouver qu'il se fût jamais souillé par un adultere.

Dans la connoissance evidente de cette verité, j'ai jeté un coup d'oeil sur moi même, et j'ai eu un dedein, une espece de honte de ne ressembler en cela point du tout à mes heros. Je me suis trouvé un depens de mon amour propre d'une certaine façon meprisable, et ne pouvant pas me convaincre de ma bêtise par la froide theorie,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

j'ai decidé de m'éclairer par la pratique, espérant que par l'analise de la matiere mon esprit acquieroit les lumieres qui lui étoient necessaires à distinguer le vrai du faux. Determiné à cela, il y a trois ou quatre ans que je travaille à la chose. choisissant les plus jolis Smeraldes de Rome; mais c'est inutile: quand je me mets à l'entreprise non arrigo. Je vois toujours à ma confusion qu'une femme est preferable en tout point, mais outre que je ne m'en soucie pas, je crain la mauvaise reputation, car que diroit-on à Rome, et par tout ou je suis connu, si on pouvoit dire que j'ai une maîtresse?

Le lendemain je suis allé faire ma reverence au pape. Ayant vu dans la premiere antichambre l'abbé Mondo, je lui ai recommandée la pedenta pour le voir, puis je fus introduit chez le saint pere qui me dit au premier abord L'ambassadeur de Venise nous a dit qu'ayant envie de retourner à la patrie, vous devez aller vous presenter au tribunal de l'Inquisition — Je suis prêt si votre sainteté veut me donner une Lettre de recommandation écrite de sa main. Sans cette Lettre je n'irai jamais m'exposer d'être renfermé dans un lieu d'où la main visible de Dieu m'a tiré par des prodiges.

— Vous avez un habit fort galant que certainement vous n'avez pas mis pour aller prier Dieu — C'est vrai, tres saint pere; mais je ne l'ai pas non plus mis pour aller au bal — Nous savons toute l'histoire du renvoi des presents. Avouez que vous avez flatté votre orgueil — Mais abbaissant un peu mon orgueil plus grand. Voyant le pape vivre j'ai mis un genoux à terre pour le supplier de m'accorder la grace de faire present de mon code des pandectes à la bibliotheque du Vatican, et pour toute réponse j'ai reçu une benediction, qui en langage papal veut dire levez vous la grace est faite. Nous vous enverrons, me dit il, les marques de nôtre affection singuliere sans que vous soyez obligé de payer à la chambre les frais de l'enregistrement.

Une seconde benediction me dit de partir. J'étois curieux de voir les marques de l'affection singuliere que le pape m'avoit promis

9bre 96 J'ai d'abord envoyé par Costa mon code à la bibliotheque, puis j'ai dinè avec Mengs. On porte les cinq numeros sortis à la Loterie, et mon frere me regarde. Je ne me souvenois pas d'avoir joué. Le cinq sept, me dit il, est sorti cinquieme — Tant mieux; nous vivons. Mon frere conte toute l'histoire à Mengs qui reprend ce sont des heureuses folies; mais elles ne sont pas notre folie. Je lui ai dit que j'irois d'abord passer huit à dix jours à Naples pour jouir des quinze cent ecus romains que la fortune m'avoit envoyés, et l'abbè Alfani me dit qu'il viendra avec moi en figure de mon secretaire. Je l'engage à me tenir sa parole

J'ai invitè Vinkelman à venir manger la polenta chez l'abbè Mondo, chargeant mon frere de l'y conduire, puis je suis allè faire une visite au banquier marquis Belloni pour regler mes comptes, et pour qu'il me donne une lettre de credit sur un banquier de Naples. J'etois le maitre à peu pres de 1200 m #, j'avois au moins 10 m ecus en bijoux, et 150 m florins à Amsterdam.

Sur la tournè je vais chez Mondo, où je trouve Vinkelmann, et mon frere; mais au lieu de trouver la famille joyeuse, elle me semble triste. Mondo me dit que ses filles etoient fachées que je n'eusse joué l'extrait pour elles comme je l'avois fait pour moi. Elles avoient vingt sept ecus chacune, et elles etoient triste, tandis qu'il y avoit deux jours qu'elles n'avoient pas le son, et elles etoient gayes. Je connois toujours plus clairement que la vraie source de la gayeté se trouve dans l'esprit qui n'a point de souci.

Costa met sur la table une corbeille où il y avoit dix douzaines de saucisses. Je dis que je les distribuerois quand toute la compagnie seroit à table. La seconde fille de Mondo me dit que Mariuccia ne viendroit pas; mais qu'on lui feroit avoir les deux cartouches — Pourquoi ne viendra-t-elle pas? — Elles ont eu hyer une dispute, me dit Mondo, et Mariuccia qui dans le fond a raison, est partie disant qu'elle ne viendroit plus.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Ingrates! dit-je avec douceur à ces filles, reflechissez qu'avant hyer elle vous a portée la fortune. C'est elle qui m'a donné le vingt-sept. Bref. Pensez au moyen de la faire venir, ou je pars; et j'emporte les cartouches. Mondo dit que je ferois bien

Les filles alors mortifiées prient leur pere d'aller la faire venir; mais il leur répond qu'elles devoient y aller elles mêmes, et à la fin elles se déterminent à y aller avec Costa; deux suffisoient. Mariuccia étoit leur voisine.

Une demie heure après, j'en ai vu paroître victorieuses, et Costa glorieux que sa mediation eut eu l'efficacité de reconcilier ces filles. J'ai alors distribué les cartouches

La polenta vint avec les cotelettes de porc; mais l'abbé Mondo au quel ma connoissance avoit fait entrer chez lui dans un seul jour deux cent ecus donna après la polenta des plats fins, et des excellens vins. Le maintien de Mariuccia m'enflamma. Ne pouvant que lui serrer la main, elle ne put me répondre que me la rendre; mais je n'ai pas eu besoin d'un langage plus clair pour être sûr qu'elle m'aimoit. Descendant l'escalier avec elle, je lui ai demandé si je ne pourrois pas lui parler dans quelqu'eglise: elle me repondit d'aller le lendemain à huit heures à la Trinité de Monti.

Mariuccia à l'age de dix sept à dix huit ans étoit grande, se tenoit tres bien, et paroissoit faite aux ciseaux de Praxitele. Elle étoit blanche, mais sa blancheur n'étoit pas celle d'une blonde, qui eblouissante, et sans nuance fait presque croire qu'elle n'a pas de sang dans ses veines. La blancheur de Mariuccia étoit si animée qu'elle offroit aux yeux un incarnat qu'aucun peintre n'auroit jamais su attraper. Ses yeux noirs, tres fendus, et à fleur de teste, et toujours remuans avoient sur leur superficie

une voiée qui paroissoit un vernis du plus fin émail. Cette voiée imperceptible què l'air dissipoit très facilement repa=
cils
roissoit toujours plus fraiche au rapide clignotement de ses ~~paupières~~. Ses cheveux tous recueillis en quatre grosses tresses s'unissoient à la nuque pour y former un beau globe: ils je=
toient dehors sur tous les bords de la belle chevelure pour or=
ner les confins de son front spacieux par ci par là des petites boucles crepues, où on ne voyoit ni art, ni ordre, ni étude. Les roses vivantes animoient ses joues, et le doux vive habitoit sur sa belle bouche, et sur ses lèvres de feu, qui ni bien joi~~nt~~es, ni bien separées ne laissoient voir dans une ligne très droite que l'ex=
trémité de ses blancs rateliers. Ses mains, sur les quelles on ne vo=
yoit ni muscles ni veines, paroissoient longues en proportion de leur lon=
gueur. Cette beauté à Rome n'étoit pas encore tombée sous les yeux d'un connoisseur: ce fut à moi que le hazard la presenta dans une rue de mal passage où elle vivoit dans l'obscurité de la pauvreté.

Je n'ai pas manqué le lendemain de me trouver à huit heures dans l'eglise indiquée. D'abord qu'elle fut sûre que je l'avois vue, elle sortit, et je l'ai suivie. Elle s'arrêta à un grand batiment voi=
sin, et elle s'assit sur les derniers degrés d'un haut escalier, per=
dant que personne ne pouvoit s'aviser de monter là haut; alors je pouvois donc lui parler en pleine liberté.

Charmante Mariuccia, lui dis-je m'asseyant près d'elle, vous m'avez rendu eperdument amoureux de vous: dites moi ce que je peux faire pour vous, car aspirant à vos faveurs je dois principa=
lement penser à les meriter — Rendez moi heureux; et je n'aurai pas de peine à me livrer à votre amour en recompense de vos bienfaits, car je vous aime aussi — Que puis-je donc faire pour vous rendre heureux? — Me tirer de la misère, et de la gêne qui m'accable devant vivre avec ma mere bonne femme, mais superstitieusement devote, qui donne mon ame

à force de vouloir faire mon salut. Elle trouve à redire à ma propreté parcequ'elle peut m'exposer au risque de plaire aux hommes. Si vous m'aviez donné en aumone l'argent que vous m'avez fait gagner à la loterie, elle me l'auroit fait refuser parceque vous auriez pu me le donner avec des mauvaises intentions. Elle me laisse aller seule à la messe, après que notre confesseur l'a assurée qu'elle pouvoit m'y laisser aller; mais je n'oserois rester dehors une seule minute de plus, excepté dans les jours de fête, où, faisant mes devotions, je peux rester à l'eglise deux, et trois heures. Nous ne pouvons donc absolument nous voir qu'ici. Mais voila de quoi il s'agit, si vous avez envie de me rendre heureuse, et si vous le pouvez. Un jeune homme, joli garçon, sage, et bon perruquier me vit chez le scopatore il y a quinze jours, et le lendemain il m'attendit à la porte de l'eglise, et il me donna une lettre. Dans cette lettre il se declare amoureux, et il me dit que si je pouvois lui porter en dot quatre cent ecus il m'epouseroit ouvrant boutique de perruquier, et achetant les meubles necessaires au menage. Je lui ai répondu que j'étois pauvre, et que je n'en avois que cent convillons en billets de grace, qui étoient entre les mains de mon confesseur. Actuellement j'en ai encore cent, car en cas de mariage ma mere me donneroit les cinquante de son lot. Vous pouvez donc faire mon bonheur me procurant encore des graces pour deux cent ecus, en portant les billets à mon confesseur, qui est un vieux saint homme, qui m'aime, et qui ne diroit jamais rien à personne qu'il les auroit reçus de vous — Je n'ai pas besoin d'aller en recherche de graces; je porterai aujourd'hui à votre confesseur deux cent ecus, et vous pouvez au reste. Dites moi son nom. Je vous en rendrai compte demain matin; mais non par ici, car le froid, et le vent me tuent. Laissez moi faire à trouver une chambre, où nous serons sûrs, et à notre aise, et où personne ne pourra jamais deviner que nous y avons passée une heure. Vous me verrez à l'eglise, et vous me suivrez.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Mariuccia me donna le nom du vieux minime, et me promit de me suivre le lendemain. Elle reçut avec la reconnoissance peinte sur la figure toutes les marques de tendresse qu'elle put recevoir, et que j'ai pu lui donner dans le cruel endroit où nous étions; mais si légères que je l'ai quittée au son de neuf heures beaucoup plus amoureux d'elle qu'auparavant, et très impatient de l'avoir entre mes bras le lendemain dans une chambre que je devois penser à me procurer.

Ce fut ma première démarche.

Je sors du palais mineux, et au lieu de descendre vers la place d'Espagne, je rebrousse chemin, et j'entre dans une rue étroite, et sale, où il y avoit quelques pauvres maisons. Je vois une femme sortir d'une espèce pour me demander poliment, si je cherchois quelqu'un — Je cherche, lui dis-je, une chambre à louer — Il n'y en a pas ici; mais vous en trouverez vers la place — Je le sais; mais je la voudrois ici, non pas pour y loger, mais pour être sûr de pouvoir venir y passer une heure le matin avec quelqu'un qui m'intéresse. — Je vous la payerai à tel prix qu'on me demandera — Je vous entends; et je vous servirois moi même si j'en avois deux; mais ma voisine en a une rez de chaussée, et je peux aller lui parler, si vous voulez attendre un moment. Vous pouvez entrer.

J'entre dans un taudis, où je vois la pauvreté, et deux petits garçons qui écorchoient leur leçon. Cinq ou six minutes après, la femme revient, et me dit d'aller avec elle: j'y vais laissant sur la table dix à douze pauls qu'elle prend me baisant la main. Elle me fait entrer dans la maison voisine où je trouve dans une chambre rez-de-chaussée toute vide une autre femme qui me dit qu'elle me donneroit cette chambre là à bon marché, si je voulois lui payer trois mois d'avance, c'est à dire trois ecus romains, et me charger moi même d'y faire apporter tous les meubles dont j'avois besoin — Je vous paye dans l'instant les trois ecus; mais je ne peux pas me charger de faire porter des meubles. Charger vous en vous même, et faites que je trouve la chambre meublée aujour-

d'hui à trois heures. Je vous payerai douze ecus — Douze ecus! Quels meubles voulez vous donc? — Un lit, une petite table, quatre sieges, et un brasier de charbon allumé, car on meurt ici de froid. Je n'y viendrai que quelque fois le matin de bonne heure, et j'en partirai toujours avant midi — Si la chose est ainsi, venez à trois heures, et vous y trouverez mon lit, et tout le reste que vous m'avez demandé.

Je lui donne alors les trois ecus; je lui promets de retourner à trois heures, et je pars. Voila qui est fait.

Je vais tout de suite à la Trinité de monti, je demande le pere confesseur, et on me mene à la chambre. Je vois un moine françois qui montroit soixante ans, et dont la noble, et belle physionomie inspiroit la confiance — Mon reverend pere, j'ai vu chez l'abbé Mondo, scopatore cantiniere une fille nommée Maria, dont le pere nommé XX vit à Tivoli, et la mere avec elle même. J'en suis devenu amoureux, et j'ai trouvé le moment de le lui dire, et de lui proposer de l'argent pour la seduire: elle m'a repondu qu'au lieu de lui proposer des crimes, je devrois m'interesser pour elle pour lui obtenir des graces faites pour la marier à quelqu'un qui se presentoit, et qui feroit son bonheur. Cette correction m'a touché; mais ne m'a pas gueri de ma passion criminelle. Je lui ai parlé une seconde fois, et je lui ai dit que je voulois lui faire present de deux cent écus pour rien, et que j'irois les porter à la mere. Elle me répondit que je ferois son malheur, car elle croiroit que cet argent seroit la recompence d'un crime, et elle ne l'accepteroit pas. Elle me dit que c'étoit à vous son confesseur que je devois le porter, et vous la recommander pour que le mariage qu'elle a en vue put se faire. Voila donc l'argent que je vous porte sans vouloir plus me mêler de rien. Je partirai apres demain pour Naples, et j'espere à mon retour de la trouver mariée.

Il prit les cent cequins, et il m'en donna quitance, puis il me dit que en m'interessant pour Mariuccia je devenois

le protecteur d'une colombe d'innocence, qu'elle se confessoit à lui depuis cinq ans, et que souvent il lui ordonnoit d'aller à la communion sans vouloir entendre sa confession parce qu'il la connoissoit assez pour savoir qu'elle étoit incapable de commettre un péché capital. Il m'ajouta que la mère étoit une sainte, et il me promit de faire réussir ce mariage après s'être informé des mœurs du garçon auquel elle vouloit se donner, et il m'assura que personne ne savoit jamais d'où lui viendroit ce secours.

Après avoir ainsi mis toute cette affaire en bon ordre je fus aller dîner avec Mengs, et je me fus engagé très volontiers d'aller à l'opera au theatre Alibert avec toute sa famille; mais je n'ai pas oublié d'aller auparavant à la petite chambre que j'avois louée pour voir si elle étoit meublée. J'y ai trouvé tout ce que j'avois ordonné, j'ai payé douze ecus, et j'ai reçu de la maitresse la clef de la chambre. Elle m'assura que tous les jours je la trouverois echauffée à sept heures du matin.

L'impatience de voir arriver le lendemain me fit trouver mauvais tout l'opera; et m'empecha de dormir dans [illegible] la nuit.

Le lendemain, même avant l'heure fixée, je vais à la Trinité: Mariuccia arrive un quart d'heure après, je la vois, je cours, elle me suit de loin, et j'entre dans la maison, et j'ouvre la porte de ma chambre que je trouve echauffée. Un moment après je vois Mariuccia timide comme une personne qui doute, je ferme la porte, et la serrant entre mes bras je la rappelle à la vie tout son courage. Je lui rens compte de la visite que j'avois faite à son confesseur, et je finis par lui montrer la quittance qu'il m'avoit faite des deux cent ecus, et par

l'assurer qu'il i'interesseroit lui même à son mariage. Je la prette
de me rendre heureux lui disant que le tems passoit vite, elle me re=
pond que nous avions devant nous presque trois heures ayant dit à
la mere qu'elle feroit ses devotions pour remercier Dieu des cent
ecus qu'elles avoient gagnés à la Loterie.

Plein de mon bonheur, et rongeant d'avance dans les plai=
sirs où j'allois plonger mes sens, je serre Mariuccia entre mes
bras, je couvre sa figure de baisers enflammés, et la desha=
billant peu à peu je m'étale tous ses charmes, et mon ame
jouit de me trouver la moindre resistence: Mariuccia ne
vient pas au devant de mes desirs, mais dans son caractere
de douceur, elle s'abandonne à ma cupidité n'osant ja=
mais detacher ses yeux des miens de crainte qu'ils n'al=
lassent s'arrêter ailleurs où ils auroient trop triomphé de
sa pudeur expirante.

Mais la voila deja au lit immobile, et disposée à succomber.
C'est le moment de me hater: moins ou plus heureux
de ma part
qu'elle en ceci que je n'avois point de pudeur à vaincre.
Le sacrifice fut parfait, et je n'ai pas eu lieu de
de ma victime: douter de la pureté

D'autres symptomes beaucoup plus chers à une ame amou=
reuse ont rendue certaine la mienne que Mariuccia n'a=
voit avant ce moment là jamais aimé. Mais elle fit plus.
La volupté rend chere la douleur. Elle m'accusa de n'ena=
voir pas ressenti, et au second assaut je l'ai vue entiere=
ment possedée par Venus.

L'horloge de la Trinité de monti fit retentir dans nos o=
reilles l'imperieux son de dix heures. Nous nous habil=
lames rapidement. M'étant engagé à partir pour Naples
le lendemain, j'ai assurée Mariuccia que le seul espoir de

la revoir encore entre mes bras avant ses noces me feroit hâ=
ter mon retour à Rome. Je lui ai promis de porter encore
dans le même jour cent ecus à son confesseur, et qu'ainsi
elle pourroit employer les cent qu'elle avoit gagnés à la loterie
à s'habiller. Je lui ai dit que j'irois passer la soirée chez
l'abbé Rondolo, que je serois enchanté de l'y voir; mais que
nous devions garder une contenance faite pour faire di=
paroître tout soupçon d'une intelligence entre nous,
comme on pouvoit déjà en avoir formés.

Elle m'assura me quittant qu'elle savoit de s'être rendue à l'amour beaucoup
plus qu'à l'interêt. Sortant le dernier, j'ai averti la maîtresse de ma
chambre que je passerois dix à douze jours sans me laisser voir
chez elle; et je suis d'abord allé au couvent des minimes pour
remettre au bon confesseur de mon ange les cent ecus que je
lui avois promis.

Quand j'ai dit à ce vieux moine que je les lui donnois pour
que Mariuccia employât les cent qu'elle avoit gagnés à la lo=
terie à s'habiller, et le reste des chemises, il m'assura qu'il
iroit lui même d'abord après dîner chez elle pour persuader
la mere à y consentir, et pour parler à part à la fille pour
savoir d'elle où demeuroit le garçon qui vouloit l'épouser.
J'ai appris à mon retour de Naples qu'il s'étoit acquitté de tout.

A deux heures après midi un camarier de notre seigneur
se fit annoncer au chevalier Mengs. Nous étions tous à table.
Il lui demanda d'abord où je demeurois chez lui, et Mengs me
le dit. Il me remit sur le champ de la part de son frere saint
Sexte. Il me remit une croix de l'ordre de l'éperon d'or, et le diplome, et
outre cela une patente au nom qui en qualité de docteur en
droit civil, et canon me declaroit protonotaire apostolique extra
urbem. Reconnoissant à cet honneur insigne, j'ai assuré le

personnage que j'irois le lendemain remercier mon nouveau
souverain, et lui demander la benediction. Mengs en qualité
de confrere vint d'abord m'embrasser; mais j'avois un beau
vilege de ne rien debourser. Le chevalier Mengs avoit dû pay-
yer vingt cinq ecus pour l'expedition du diplome. On dit à
Rome que lire effusione sanguinis non fit remissio. Tout
Rome que sans effusion de sang, et avec argent on a tout dans la sainte cité.
Je me suis d'abord decoré de la croix en sautoir attachée à
un large ruban ponceau. C'est la couleur de l'ordre des
soldats dorés de S.t Jean de Latteran compagnons de palais;
en latin comites palatini, ce que traduit de nouveau donne
comtes palatins. Le pauvre Cahusac auteur de l'opera de
Zoroastre est devenu fou à Paris dans ce même tems quand le nonce
apostolique le fit comte palatin de cette façon. Pour moi je ne suis
pas devenu fou, mais si enchanté de cette decoration que
j'ai d'abord demandé à Winkelmann, si je pouvois orner ma croix
de diamans, et de rubis: il me dit que j'en étois le maitre, et qu'il
savoit où je pourrois en acheter une toute faite que j'aurois pour
mille écus, et qui avoit couté d'avantage. Je l'ai achetée le len-
demain d'abord que je l'ai vue pour en faire parade à Naples.
Je n'ai jamais osé la porter à Rome. Quand j'ai paru devant
le saint pere pour le remercier j'ai mis la croix à la boutonniere
par maxime de modestie. J'ai quité cette croix cinq ans après à
Varsovie quand le prince palatin de Russie Czartoryski me de-
manda ce que je ferois de cette croix. C'est une drogue, me dit
il, que ne portent plus que les charlatans.

Mais c'est le present que les papes font aux ambassadeurs,
malgré qu'ils en sachent qu'ils le donnent à leurs valets de chambre: il
est très facile de faire semblant d'ignorer quelque chose, et aller tou-
jours son train.

Monsto le roi voulant celebrer mon installation me donna
à souper; mais je l'ai dedommagé faisant une banque de Faraon.

J'ai eu l'adresse de perdre quarante écus les distribuant à toute la famille sans montrer la moindre partialité pour Massuccia. Elle trouva le moment de me dire que le pere confesseur avoit été chez elle, qu'elle l'avoit instruit de tout à l'egard du garçon perruquier, et qu'il avoit persuadé à la mere à dépenser les cent écus pour l'habiller.

M'étant apperçu que la seconde fille de l'abbé Mondo aimoit Costa, je lui ai dit que j'allois le lendemain à Naples, mais que je le lui laissois, que je reconderois, me chargeant volontiers des frais de nôces. espérant de trouver à mon retour un traité de mariage entr'eux,

Le fait est que Costa n'a pas épousé cette fille alors de crainte que je ne la lui fisse épouser que pour en avoir l'usufruit. C'étoit un dit d'une rare espece. Il est allé l'épouser dans l'année suivante après m'avoir volé. Nous en parlerons à la place.

Le lendemain après avoir bien déjeuné, et tendrement em= brassé mon frere je suis parti dans ma belle voiture avec l' abbé Alfani, precedé par le duc à cheval. Je suis arrivé à Naples dans un moment où toute la ville étoit en allarme parce que le fatal Volcan menaçoit une eruption. A la derniere station le maitre de poste me fit lire le testament de son pere qui étoit mort après l'eruption de l'an 1754: il disoit que l'eruption que plus arriveroit dans l'hiver de l'année 1766; il me conseilloit par conséquence à retourner à Rome. Alfani trouvoit celà evident nous devions ecouter la voix de Dieu. L'evenement é= toit predit, il devoit donc arriver. C'est ainsi que certaines gens raisonnent.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

1761

75

Qe VII

Chap. X

(orig. chap. VI)

BnF MSS

pages 109 à 136

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre VI

Mon heureux séjour à Naples. Duc de Matalone, ma fille, D.ª Lucrezia. Mon départ.

On ne peut ni écrire ni concevoir la grandeur de la joye que mon arrivée ressentoit me voyant de nouveau à Naples, où dix huit ans avant ce moment là j'avois fait ma fortune retournant de Mantoue. Je n'y étois allé que pour faire une visite au Duc de Matalone que je lui avois promis quand il étoit à Paris; mais avant de me presenter à ce seigneur j'ai voulu m'informer de toutes mes anciennes connoissances. Je suis donc sorti de bonne heure, et à pied pour aller plus vîte. Après avoir accepté ma lettre de credit, il me donna tout de suite des billets de banque que j'ai voulu m'assurer, comme je le devois, que personne ne savoit nos affaires.

Sortant de chez lui je suis allé à la maison que D. Antonio Casanova habitoit. On me dit qu'il vivoit à une terre qu'il avoit achetée près de Salerne, et dont il portoit le nom avec le titre de marquis. Je vais m'informer de Polo; il étoit mort, et son fils demeuroit à S.te Lucie ayant femme, et enfans. Je me suis proposé d'aller le voir; mais je n'en ai jamais eu le tems. Je demande après où demeuroit l'avocat Castelli; c'étoit le mari de ma chere Donna Lugrezia, que j'avois tant aimée à Rome: il me tardoit de la revoir, et je me reste en extase songeant au plaisir que nous ressentirions nous revoyant. On me repond qu'il étoit mort depuis long tems, et que la veuve demeuroit à vingt milles de Naples. Je me promets d'aller la voir. Je savois que D. Celio Cavaffa vivoit encore, et demeuroit dans le palais de Matalone.

Je vais donc dîner, puis j'en habille, et je vais dans une voiture

de venise à l'hotel Matalone. Le duc étoit encore à table; n'importe on m'annonce; il sort pour venir me reconnoitre, il fait un cri, il m'embrasse, il me fait d'abord l'honneur de me tutoyer, il me presente à sa femme qui étoit fille du duc du Bovino, et à toute la compagnie tres nombreuse. Je lui dis que je n'étois allé à Naples que pour lui faire la visite que je lui avois promise à Paris — Il est donc juste que je te loge: vite qu'on aille à l'auberge où Casanova s'est debarqué, et qu'on porte chez moi tout son bagage, et s'il a sa voiture qu'on la mette dans mes remises. J'acquiesca.

Une belle figure d'homme qui étoit à table, d'abord qu'il entend prononcer le nom Casanova, me dit d'un air gai si tu portes mon nom tu ne peux être qu'un batard de mon pere — non pas de ton pere, lui repondi-je, mais de ta mere. Ma repartie eit applaudie, l'homme vient m'embrasser, et on m'explique l'equivoque. Au lieu d'entendre Casanova, il avoit entendu Casalnova, et ce seigneur étoit precisement le duc de Matalone. Je sais me dit le duc que j'ai un fils — On me l'a dit, et j'avois de la peine à le croire; mais actuellement je ne m'étonne plus. Je vois une princesse qui devoit faire ce miracle. La ducheise rougit sans me daigner d'un regard, mais la compagnie claque des mains, car c'étoit notoire qu'avant son mariage le duc de Matalone passoit pour impotent. On fait venir son fils, je dis qu'il lui ressemble, un moine de bonne humeur qui étoit assis à coté de la ducheise dit que non, et elle lui donne sans rire un bon soufflet que le moine renvoie en riant. soit

Les discours joyeux me rendirent en moins d'une demie heure cher à toute la compagnie, mais non pas avec evidence à la ducheise qui avec un ton des plus soutenus me coupoit l'herbe sous les pieds. Elle étoit belle, mais haute comme le tems,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

sourde, et muète à propos, et hors de propos, et toujours maîtresse de ses yeux. J'ai travaillé deux jours pour la déterminer à dialoguer avec moi, et enfin désespérant d'y parvenir je l'ai abandonnée à son orgueil.

Le duc me conduisant à mon appartement, et ayant vu mon espagnol, me demanda où étoit mon secrétaire, et quand il sut que c'étoit l'abbé Alfani qui avoit pris ce titre pour se tenir à Naples inconnu, il me répondit qu'il avoit très bien fait, parce qu'avec ses prétendus antiques il avoit trompé beaucoup de monde.

Il me mena voir sa belle écurie où il avoit des superbes chevaux, puis sa galerie de tableaux, puis sa bibliotheque, et enfin son petit appartement, et ses livres choisis tous défendus. Après cela il me fait jurer le secret sur ce qu'il alloit me faire lire. C'étoit une sanglante satire contre toute la cour, où je n'ai rien compris. Je n'ai jamais gardé un secret plus fidelement que celui là.

Tu viendras, me dit il, avec moi, au théâtre de S.t Charles, où je te présenterai aux plus belles dames de Naples, où tu seras toujours le maître d'aller, et quand tu voudras être en pleine liberté tu iras dans ma loge au troisième rang, où mes amis sont tous les maîtres de venir. Ainsi le théâtre ne te coutera rien. Je te présenterai aussi à la loge de ma maîtresse, où tu pourras aller quand tu voudras — Comment, mon cher duc, tu as une maîtresse? — Oui: pour la forme, car je n'aime que ma femme: malgré cela on croit que j'en suis amoureux, et même jaloux parceque je ne lui prodigue jamais personne et je ne lui permets de recevoir aucune visite. — Et la duchesse jeune, et charmante ne trouve pas mauvais que tu ayes une maîtresse? — Ma femme ne

peut pas en être jalouse, puisqu'elle sait que je suis impo=
sible avec toutes les femmes de l'univers, elle exceptée —
C'est plaisant, et incroyable. Peut on tenir une maitresse qu'
on n'aime pas? — Si fait je l'aime, car elle a un esprit divin,
et elle m'amuse; mais elle n'interesse pas ma matiere — Cela
se peut: je l'imagine laide — Laide? Me la montrerez vous.
Elle est jolie, elle n'a que dix sept ans, elle parle françois, elle
est esprit fort, et c'est une fille comme il faut.

A l'heure de l'opera, il me mene au grand Théatre,
il me presente à plusieurs dames toutes laides. Dans la
grande loge du milieu j'ai vu le roi tout jeune entouré
d'une nombreuse noblesse vêtue d'habits fort riches, et
sans gout. Tout le parterre, et toutes les loges étoient
pleines, toutes couvertes de glaces, et illuminées dedans, et
dehors à cause d'un anniversaire. Le coup d'oeil étoit surprenant.
Il me conduit au troisieme rang dans sa loge particuliere,
et il me presente à ses amis: c'etoient des beaux esprits de
Naples. J'ai vu en moi même de ceux qui ne croyent pas que
l'esprit d'une nation depende beaucoup plus du climat que de l'
education. Il faut envoyer ces critiqueurs à Naples. Quel esprit!
Boerave; le grand Boerave, s'il avoit été à Naples, auroit connu
encore mieux la nature du soufre par ses effets sur les vegetaux,
et avec encore plus d'evidence sur les animaux. C'est que dans
ce pais là que l'eau est l'unique remede pour guerir d'une
quantité de maladies qui chez nous nous tueroient sans la ma=
gistere de la pharmacie.

Le duc, qui s'étoit evadé, revient, et me conduit à la loge, où
la maitresse étoit en compagnie d'une femme à l'air respectable.
Il lui dit en entrant Lonilda mia, ti presento il cavalier D. Giacomo
Casanova veneziano amico mio. Elle me reçoit d'un air affable,
et modeste, et elle m'epend le plaisir d'entendre la musique

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

pour avoir celui de me parler. Quand une fille est jolie il ne faut qu'un instant pour la trouver telle; si pour obtenir un jugement favorable elle a besoin d'être examinée les charmes de la figure deviennent problematiques. Donna Leonilda étoit frappante. Je souris donnant un coup d'oeil au duc qui m'avoit dit qu'il l'aimoit comme un père aime sa fille, et qu'il ne la tenoit que par luxe: il m'entend, et il me dit que je devois croire ce qu'il m'avoit dit. Je lui réponds que c'étoit incroyable, et avec un fin sourire elle me dit que tout ce qui pouvoit être étoit croyable. J'en convien, lui dis-je, mais on est le maître de croire, et ne pas croire quand le fait semble difficile — Aussi jamais croire ne semble plus court, et plus facile. Vous êtes arrivé à Naples hyer: c'est incroyable, et c'est pourtant vrai — Comment cela se voit il incroyable? — Peut on croire qu'un étranger vienne à Naples dans un moment où ceux qui s'y trouvent tremblent? — effectivement j'eus peur jusqu'à ce moment: mais maintenant je me trouve entièrement exempt de crainte. Si vous êtes dans Naples, S.t Janvier doit le proteger. Je suis sûr qu'il vous aime. Vous riez? — Je ris d'une idée plaisante. Si j'avois un amant qui eut la figure de S.t Janvier; il seroit malheureux — Ce saint est donc bien laid? — Quand vous verrez sa statue vous en jugerez.

La voila mise en train de gayeté, qui s'allie facilement à celui de l'amitié, et de la franchise. Les graces de l'esprit prennent le dessus sur le prestige de la beauté. Je tombe sur la matiere de l'amour, et elle en raisonne en maitresse. Si l'amour, me dit elle, n'est pas suivi de la possession de ce qu'on aime, il ne peut être qu'un tourment, et si la possession est defendue, il faut donc se garder d'aimer — J'en convien, d'autant plus que la jouissance même d'un bel objet n'est pas un vrai plaisir, si l'amour ne l'a pas precedée — Et s'il l'a precedée, il l'accompagne ce n'est pas douteux; mais on peut douter qu'il la suive — C'est vrai, car souvent elle le fait mourir — Et s'il ne reste pas mort dans l'un et dans l'autre des deux objets qui s'entraimoient c'est pour lors

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

un meurtre, car celui des deux dans lequel l'amour survit à la jouissance reste malheureux — Cela est certain, madame, est d'après ce raisonnement filé par la plus demonstrative dialectique, je dois inferer que vous condamnez les sens à une diete perpetuelle. C'est cruel — Dieu me garde de ce platonisme. Je condamne l'amour sans jouissance egalement que la jouissance sans amour. Je vous laisse maitre de la consequence — Aimer, et jouir, jouir et aimer tour à tour — Vous y êtes.

A cette conclusion elle ne put s'empecher de rire, et le duc lui baisa la main. Le duegna, qui ne comprenoit rien du parçois, écoutoit l'opera; mais moi! j'etois hors de moi même. Celle qui parloit ainsi étoit une fille de dix sept ans jolie comme un coeur. Le duc recita sur la jouissance, et les delits un epigramme gaillard de La Fontaine qu'on ne trouve que sur la premiere edition, dont voici les quatre premiers vers — La jouissance, et les delits
Sont ce que l'homme a de plus rare,
Mais ce ne sont pas vrais plaisirs
Des le moment qu'on les separe.

J'ai dit que j'avois traduit l'epigramme, avec les six vers suivans, en italien, et en latin, et qu'en italien j'avois eu besoin de vingt vers pour dire ce que la Fontaine disoit en dix; tandis que je disois tout en six dans ma traduction latine. D. Leonilda dit qu'elle étoit fachée de ne pas savoir le latin.

Dans le ton de la noble conversation napolitaine, la premiere nuance d'amitié qu'un seigneur, ou une dame donne à quelqu'un nouvellement connu est le tutoyer. On est alors à son aise de part, et d'autre; mais ce style n'exclue pas les egards qu'on se doit.

D. Leonilda me plongea dans l'admiration: si on n'en revient pas elle devient adoration, puis amour invincible.

L'opera qui dura cinq heures parvint à sa fin sans que je m'= aperçusse de sa longueur.

Après le départ de ce jeune prodige avec la Buagna, le duc me dit que nous devions nous séparer à moins que je n'aimasse le jeu de hazard — Je ne le hais pas, quand je me trouve vis à vis de beaux joueurs — Fort bien. Viens donc avec moi. Tu te trouveras avec dix à douze de mes pareils à une banque de Pharaon, puis à un souper en ambigu; mais c'est un secret, car le jeu est défendu. Je répondrai de toi

Il me mène chez le Duc de Monte-Leone au troisième étage, où après avoir traversé dix à douze chambres je me vois dans une où un banquier à mine douce taillait a= yant devant lui en or, et en argent la valeur de trois ou quatre cent sequins. Le duc me fait asseoir près de lui m'arrangeant comme son ami. Je veux tirer ma bourse; mais on me dit qu'on ne jouoit là que sur la pa= role, et qu'on payoit au bout de vingt quatre heures. Le banquier me donne un livret, et une corbeille où entre mi= plats, et doubles il y avoit mille marques. Je dis que chaque marque vaudroit un ducat de Naples: ça suffit. En moins de deux heures je perds toute ma corbeille, et je quitte. Puis je soupe fort gayement. Le souper consistoit en un enorme plat de macaroni, et en dix ou douze autres plats de différens co= quillages. Retournant à la maison, je n'ai jamais laissé le Duc de me faire le maudit compliment de condo= léance sur ma perte. Je l'ai tenu délicieusement occupé Lui parlant toujours de donna Leonilda.

Le lendemain de bonne heure le duc me fit dire que si je voulois aller baiser la main au roi avec lui, je devois m'ha=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

biller en gala. J'ai mis un habit de velours vat couleur de
rose brodè en paillette d'or, et j'ai baisè la main du roi tou=
le malade d'engelure. Il avoit alors neuf ans. La princes
de S. Nicandre l'a elevè comme il l'a su; mais il est devenu
monarque accompli affable, tolerant, juste, et genereux;
mais trop sobre pour un roi c'est un vrai defaut.
J'ai eu l'honneur de diner à la droite de la duchesse,
qui ayant regardè mon habit se crut obligèe de me dire
qu'elle n'en avoit guere vu de plus galant — C'est ainsi,
madame, que je tache de derober ma personne à un trop
rigoureux examen.
Elle sourit. Nous levant de table, le duc me fit descendre
avec lui pour me conduire dans l'appartement de D. Celio
son oncle, qui se souvenoit tres bien de ma personne. J'ai
baisè la main de ce venerable vieillard, lui demandant
pardon des fredaines de ma jeunesse. Il dit à son neveu
qu'il y avoit dix huit ans qu'il m'avoit elu pour son com=
pagnon d'etudes, et il fut bien aise de m'entendre conter en
bref toute l'histoire de mes vicissitudes depuis Rome chez le Cardinal Acquaviva
d'entretien il me pria d'aller le voir souvent.
Le duc me dit
~~Il me~~ dit Vers le soir que si je voulois aller à l'opera bouffon
aux Florentins, je ferois plaisir à la maitresse allant la voir
dans sa loge, et il m'en donna le numero: il me dit qu'il
viendroit me prendre vers la fin, et que nous soupersions en=
semble comme nous avions fait la veille.
Je n'ai pas eu besoin d'ordonner qu'on attelle. Un coupè è
toit toujours dans la cour prêt à mes ordres.
Au Theatre des Florentins j'ai trouvè l'opera commencè.
J'entre dans la loge où etoit D. Leonilda; elle me re=
coit avec ces paroles sucrèes: caro D. Giacomo je vous re=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

voi avec beaucoup de plaisir. Elle a jugé à propos de ne pas me tutoyer. La phisionomie seduisante de cette fille ne me paroissoit pas neuve; mais je ne pouvois pas me rappeller celle qui m'en avoit laissé l'impression. Leontilda étoit une beauté: ses cheveux étoient chatain-clair, couleur non suspecte; et ses beaux yeux noirs écoutoient, et interrogeoient tout à la fois. Mais ce qui me saisissoit, et que je trouvois tout nouveaux étoit que quand elle contoit elle parloit des mains, des coudes, des epaules, et souvent du menton. Sa langue ne lui suffisoit pas à expliquer tout ce qu'elle vouloit qu'on comprît.

Etant venus sur le propos de l'epigramme de la Fontaine, qui étant licencieux, je n'avois pas voulu le lui reciter tout entier, elle me dit qu'on n'en pouvoit que rire. J'ai un cabinet, me dit elle, que le duc m'a fourni avec des cartes chinoises, qui representent une quantité de postures dans lesquelles ces gens là font l'amour. Nous y allons quelquefois, et je serois, peut être, d'un defaut de temperament, car quand j'en vois de bien dessinées elles m'embrasent; et je m'étonne qu'en les contemplant en compagnie du duc, l'envie ne vous vienne d'en realiser quelques unes — Nous n'avons l'un pour l'autre que des sentimens d'amitié — Je le croirai qui voudra — Je pourrois jurer qu'il est homme; mais je ne pourrois pas jurer qu'il est capable de donner à une femme des marques d'une tendresse solide — Il a un fils — C'est vrai. Aussi ne peut il aimer, à ce qu'il dit, que sa seule femme — C'est une fable, car vous êtes faite pour inspirer des desirs, et un homme qui vivroit avec vous devroit se tuer, si ses sens n'y repondoient pas — Je suis enchantée, car D. Giacomo, d'apprendre que tu m'aimes, mais ne restant à Naples que peu de jours, tu m'oublierois facilement. — Que maudit soit le jeu, car nous passerions ensemble des soirées charmantes.

— Le duc m'a dit que tu as perdu fort noblement mille ducats. Tu es donc malheureux — Las toujours ; mais quand je joue dans le jour même que je suis devenu amoureux, je suis sûr de perdre — Tu gagneras ce soir — C'est le jour de la déclaration, je perdrai encore — Ne joue donc pas — On diroit que j'ai peur de perdre, ou que je n'ai pas d'argent — J'espere donc que tu gagneras, et que tu m'en donneras la nouvelle chez moi demain matin. Tu peux y venir avec le duc.

Il arrive, et il me demande si l'opera m'a plu. C'est elle qui lui répond que nous ne pouvons rendre aucun compte de l'opera ; que nous avons toujours parlé d'amour. Elle le prie de me conduire chez elle le lendemain pour que je lui donne la nouvelle que j'ai gagné. Le duc lui répond que c'étoit son tour que ce seroit lui qui la conduiroit déjeuner avec elle soit que j'eusse perdu, soit que j'eusse gagné.

Nous partimes, et nous allames au même endroit, ou tous les joueurs assemblés attendoient mon duc. C'étoit une compagnie de douze, chacun à son tour faisoit la banque. Ils prétendoient qu'en force de cela le jeu devenoit égal. Cette idée m'a fait rire. Rien n'est si difficile à établir que l'égalité entre les joueurs.

Le duc de Matalone se met à sa place, tire sa bourse, et met en or, en argent, et en billets de banque deux mille ducats demandant excuse à la compagnie s'il doubloit la banque en grace de l'étranger. Je vis donc ai-je alors dit, deux mille ducats aussi, et pas d'avantage, car on dit à Venise que le prudent joueur ne doit jamais perdre plus qu'il ne peut gagner. Chacune de mes marques donc vaudra deux ducats. Disant cela je tire de ma poche dix billets de banque de cent ducats, et je les donne au banquier qui me les avoit gagnés la veille.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

la guerre commence, et en moins de trois heures jouant
sur une seule carte, et avec toute la prudence possible je perds
toute ma corbeille. C'est fini. J'étois le maitre de vingt
cinq mille ducats; mais je m'étois expliqué que je ne pre-
drois pas d'avantage: j'ai eu honte à me dedire. Je fus dans
toute ma vie tres sensible à la perte; mais toujours assez
fort pour en diminuer le chagrin: ma gayeté naturelle
devenoit double precisement parce qu'elle étoit forcée
par l'art. Cela me gagna toujours le suffrage de toute
la compagnie, et me rendit plus facile les remises.
J'ai soupé avec un excellent appetit, et mon esprit en ef-
fervescence inventa tant de choses à faire rire que je
suis parvenu à dissiper toute la tristesse du duc de Mata-
lona qui étoit au desespoir d'avoir gagné une si grosse som-
me à un étranger qu'il logeoit, et qu'on pouvoit croire
qu'il ne l'eut accueilli que pour lui gagner son argent.
Il étoit noble, magnifique, riche, genereux, et honnete homme.

Retournant à son palais, il n'osa pas me dire qu'il n'avoit
pas besoin d'argent, qu'il me laisseroit prendre à le payer
tant de tems que je voudrois: il eut avec raison peur de
blesser ma delicatesse; mais il ne put s'empecher de m'é-
crire un petit billet allant se coucher dans lequel il me
disoit que si j'avois besoin de credit au comptoir de son ban-
quier, il repondroit pour moi de telle somme qui pourroit
m'être necessaire. Je lui ai repondu que je sentois toute
la noblesse de son procedé, et que quand il m'arriveroit d'
avoir besoin d'argent j'accepterois son offre genereux.
Le lendemain, je suis allé de bonne heure dans sa cham-
bre l'embrasser, et lui faire souvenir que nous devions aller

déjeuner chez sa belle maîtresse. Il se mit comme moi en chenille, et nous allames à pied à la fontaine Medine à une jolie maison où cet ange habitoit.

Elle étoit encore au lit, non toute nue; mais sur son seant, decente, charmante, elle comme le jour, en corset de bazin lacé à larges rubans couleur de rose. Elle lisoit le sopha de l'elegant Crebillon fils. Le duc s'assit sur le lit à ses pieds, tandis que de bonne foi je me tenois debout comme stupide regardant la physionomie enchanteresse qui il me semblait de connoitre, et même d'avoir aimée. C'étoit la premiere fois que je la voyois bien. Riant de me voir si distrait, elle me dit de m'asseoir sur un petit fauteuil qui étoit près de son chevet.

Le duc lui dit que j'étois tres content d'avoir perdu deux mille ducats contre lui, car cette perte m'assuroit qu'elle m'aimoit — Caro il mio D. Giacomo: je suis fachée de t'avoir dit que tu gagnerois: tu aurois mieux fait à ne pas jouer: je t'aimerois de même, et tu aurois deux mille ducats de plus — Et moi de moins, dit le duc en riant — Mais je gagnerai ce soir, lui dis-je, charmante Leonilde, si tu m'accordes aujourd'hui quelque faveur. Sans cela je perdrai l'âme et je mourrai en peu de jours à Naples — Pense donc, chere Leonilde, lui dit le duc, à accorder quelque douceur à mon ami — Je ne saurois.

Le duc lui dit qu'elle pouvoit s'habiller, et venir dejeuner dans le cabinet chinois, et elle commença à s'en acquiter dans l'instant si trop genereuse dans ce qu'elle nous laissoit voir, si trop avare dans ce qu'elle vouloit nous cacher, moyen sûr d'enfraser quelqu'un que le mirois, l'esprit, et les manieres ont déjà séduit. J'ai cependant vu sa belle gorge: ce fut un vol de moment, mais que je n'aurois jamais pu faire, si elle ne me l'avoit laissé faire. A mon tour j'ai fait semblant de n'avoir rien vu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Dans la distraction qu'une femme se permet quand elle s'ha:
bille, elle nous soutint avec beaucoup d'esprit qu'une fille vige
devoit être plus avare de faveurs avec un homme qu'elle ai:
moit qu'avec un autre qu'elle n'aimoit pas par la raison toute
simple qu'elle devoit toujours craindre de perdre le premier,
tandis qu'elle ne se soucioit pas de conserver le second.
Je lui ai dit qu'à la longue il lui arriveroit le contraire vis à
vis de moi; et elle me répondit que je me trompois.
Les cartes chinoises qui tapissoient le cabinet où nous alla:
mes dejeuner étoient admirables plus par le dessin, et le des:
sein que par l'action amoureuse qu'elles representoient. Cela,
dit le duc, ne me fait aucune sensation, et disant cela il nous
fait voir son néant. Léonilde ne le regarda pas; mais il me
choqua: j'ai cependant dissimulé. Je suis, lui dis-je, dans votre
même cas sans me soucier de vous en convaincre: le duc dit
qu'il n'en croit rien, et il allonge une main: il trouve que je ne
mens pas; il s'étonne, et retirant sa main, il dit que je devois
être impotent comme lui. Je me moque de la consequence, et
je lui dis que pour lui faire juger le contraire je n'avois besoin
que de regarder les yeux de Léonilde: il la prie de regarder
mes yeux, et pour lors elle se trouve, et elle me fixe: le duc al:
longe de nouveau sa main à l'endroit de la conviction, et il trouve
qu'il a tort. Il veut decouvrir; mais je ne le permets pas: il pour:
suit à s'y tenir, il vit, je le laisse faire, je m'empare avec une
douce fureur de la main de Léonilde sans detacher mes yeux des
siens, et j'y colle dessus mes levres, et le duc retire sa main in:
ondée criant, riant, et se levant pour aller chercher une serviette.
Léonilde n'a rien vu; mais le fourbe s'empare d'elle, comme
de moi, et du duc. Petite partie delicieuse faite pour agacer
l'amour toujours enfant, dont les jeux, et les ris sont le vrai nectar
qui le rend immortel. Dans cette charmante partie nous n'eûmes pas:

sames tous les trois certaines bornes, sachant cependant nous tenir dans des bornes. Nous la terminames par des embrassemens, et les yeux de Leonilde collés aux miennes me firent partir avec le duc abymé dans l'ivresse de l'amour qui met l'esprit à la chaine.

Chemin faisant, j'ai dit au duc que je ne verrois plus sa maitresse à moins qu'il ne me la cede, me declarant prêt à l'épouser, et à lui faire un douaire de cinq mille ducats. — Parle avec elle: je ne m'opposerai pas. Tu sauras d'elle même ce qu'elle pourra.

Je suis allé m'habiller, et au son de la cloche je suis descendu à dîner. La duchesse étoit en grande compagnie. Elle me dit avec un air de bonté qu'elle étoit fachée de mon malheur — La fortune, madame est journaliere; mais la bonté que vous me temoignez doit me porter bonheur. Je gagnerai ce soir — J'en doute: Je lutterai ce soir contre Monteleone qui est tres heureux.

Je me suis determiné, songeant après dîner à mes affaires de jeu, à jouer argent comptant, premierement pour ne pas m'exposer au risque dans une derouté de me deshonorer pardant sur la parole plus que je ne pourois payer; en second lieu pour delivrer le banquier de la crainte de se trouver en defaut à la troisieme levée; et enfin appaisant que ce changement de methode fasse aussi changer ma fortune.

J'ai passées quatre heures à S. Charles dans la loge de Leonilde plus parée, et plus brillante que les jours precedens. Je lui ai dit que l'amour qu'elle m'avoit inspiré étoit d'une espece qui ne pouvoit souffrir ni rivaux, ni delai, ni la moindre apparence d'une inconstance à venir. J'ai dit au duc que je suis prêt à l'épouser s'il m'assignoit un douaire de cinq mille ducats — Qu'a-t-il repondu? — Que c'est à toi même que je dois en faire la proposition, et qu'il n'y portera aucun obstacle — Eh nous partirons ensemble — D'abord. Il n'y aura plus que la mort qui puisse nous separer — Nous partirons demain matin. Tu feras mon bonheur.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Le duc arrive: elle lui dit qu'il n'y avoit plus question entre nous deux que d'un mariage. Le mariage, lui repondit il, est l'affaire du monde à laquelle il faut penser le plus avant de la faire — Mais pas beaucoup, car tant qu'on y pense on ne se marie pas; et d'ailleurs nous n'en avons pas le tems, car D. Giacomo doit partir — S'agissant d'un mariage, me dit il, tu pourrois differer ton depart, ou revenir après avoir fiancée ma chere Leonilde — Ni differer, ni retourner, mon cher Duc. Nous sommes determinés, et si nous nous trompons, nous avons tout le tems que nous voudrons de nous repentir.

Le duc vit; il dit que nous en parlerions le Lendemain, et nous allons à notre coterie, où nous trouvons devant une belle banque attentif à tailler le Duc de Montelione. J'ai du guignon, lui dis je, à jouer sur la parole, ainsi j'espere que vous me permettrez de jouer argent comptant — Comme tu voudras, c'est egal. Si j'ai fait une banque de quatre mille ducats pour que tu puisses te refaire — Et je vous promets de l'enlever, ou d'en perdre quatre mille.

Disant cela, je tire de ma poche six mille ducats en papier comme toujours, j'en donne deux mille au Duc de Matalone, et je commence à jouer à cent ducats. Après un tres long combat, j'ai debanqué, et le Duc de Matalone étant parti, je suis retourné à son Hotel tout seul. Quand je lui ai donné le Lendemain la bonne nouvelle, il m'embrassa, et il me conseilla de jouer tous les jours argent comptant. Un grand soupçon que la princesse de la Vale donnoit étoit la course que notre assemblée de joueurs ne se feroit pas ce jour là. Nous allames dont donner le bon jour à D. Leonilda, differant à parler de nôtre mariage au Lendemain, et nous passames le reste de la journée à voir les merveilles de la nature des environs de Naples. J'ai vu à ce grand

souper la première noblesse de Naples, et une grande profusion.

Le lendemain matin le duc me dit que je pouvois aller tout seul chez sa maitresse, où il viendroit plus tard, ayant des affaires, et j'y suis allé; mais il n'est pas venu. Ce fut la cause que nous n'avons pu rien conclure sur l'article de notre mariage. J'ai passées deux heures tête à tête avec elle; mais, dans l'obligation de me conformer à son gout, elle ne me trouva amoureux qu'en paroles. En la quitant je lui ai de nouveau juré qu'il ne dependoit que d'elle de partir avec moi liée par le mariage à ma destinée jusqu'à la mort.

Le duc me demanda en riant, si après avoir passée toute la matinée tête à tête avec sa maitresse, je me sentois encore l'envie de l'épouser — Plus que jamais. Que pensez vous donc? — Rien. Et puisque la chose est ainsi, nous parlerons demain.

Le soir chez Montecorne je vois un banquier d'assez bonne mine avec beaucoup d'or devant lui: le duc me dit que c'est D. Marco Ottoboni. Il tenoit les cartes dans sa ~~main~~ gauche, et il tiroit très bien la carte de la droite; mais il tenoit le jeu si serré dans sa main que je ne le voyois pas. Je pris le parti de jouer au ducat. Avec un malheur decidé je ne perdois après cinq à six tailles que dix huit à vingt ducats. Ce banquier me demande noblement par quelle raison je jouois contre lui si petit jeu — Parceque, lui répondis-je, quand je ne vois pas au moins la moitié du jeu de cartes, j'ai peur de perdre

Dans la nuit suivante j'ai debanqué le prince du Carraro fort aimable, et fort riche, qui me demanda sa revanche m'invitant à souper à une jolie maison qu'il avoit à Posilipo, où il vivoit avec une virtuosa, dont il étoit devenu

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

amoureux à Palerme. Il y invita aussi le duc de Ma:
Falone, et trois ou quatre autres. Je n'ai taillé à Naples que
cette seule fois. Je lui ai fait une banque de six mille ducats,
après l'avoir averti qu'étant à la veille de mon départ je ne
jouois qu'argent comptant. Il perdit dix mille ducats, et il ne quita
que parce qu'il n'avoit plus d'argent. Tout le monde defila,
et j'aurois fini aussi, si la maitresse du prince, qui jouoit sur
la parole après avoir perdu trente ou quarante onces se
se fut trouvée marquée d'une centaine. J'ai poursuivi à
faillir esperant qu'elle se refairoit; mais j'ai à la fin mis bas
les cartes à deux heures du matin lui disant qu'elle me pa:
yeroit à Rome.

Ne voulant absolument quitter Naples sans avoir vu Caserta,
et D. Leonilda ayant la même envie, le duc nous y envoya
dans une voiture fort comode sous l'attelage de six mules,
dont le trot surpassoit en vitesse le galop des chevaux. Dans ce
voyage j'ai entendu la voix de la gouvernante.

Ce fut le lendemain de ce voyage, que dans un entretien de
deux heures nous établimes nôtre mariage.

Leonilda que tu vois, me dit le duc, a la mere qui vit dans
une terre peu eloignée de cette ville de six cent ducats par
an que je lui ai assurée pour toute sa vie ayant faite l'ac:
quisition d'une campagne que son mari lui a laissée; mais
Leonilda ne depend pas d'elle. Elle me la cedera il y a sept
ans, et je lui ai d'abord fait une vente viagere de cinq cent
ducats qu'elle te portera en dot avec toutes ses habits, et
une belle garderobe. Sa mere l'a entierement abandonnée
à ma tendresse, et à la parole d'honneur que je lui ai donnée
de lui procurer un mariage avantageux. Je l'ai faite instruire,
et ayant connu son gout, je l'ai cultivée, la delivrant de tous

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

les prejugés, excepté celui qui met un fille dans le devoir de se garder pour celui que le ciel lui a destiné pour mari; et tu peux être certain que tu seras le premier homme que ma chere Leonilda serrera contre son sein.

Je lui ai dit d'instrumenter sa dot, et d'y ajouter cinq mille ducats de regne, que je lui compterois à la signature du contract de mariage: il me dit qu'il les prendroit lui même sous l'hypotheque d'une maison de campagne qui valoit le double, et se tournant vers Leonilde qui pleuroit de plaisir, il lui dit qu'il enverroit prendre sa mere qui seroit enchantée de signer le contract de ses noces.

Cette mere vivoit à S.te Agate en famille avec le marquis Galiani. C'étoit à une journée de Naples. Il dit qu'il lui envoit la voiture le lendemain, et que le surlendemain nous souperions ensemble, que dans le jour suivant nous finirions tout avec le notaire, que nous irions tout de suite à la petite eglise à Portici, où un pretre nous marieroit devant son autel de la dispense des publications. Le lendemain du mariage la mere retourneroit à S.te Agate avec nous, ou nous dirions avec elle, et nous poursuivrions notre voyage accompagnés par sa benediction.

A cette conclusion j'ai frissonné, puis j'ai ri; mais Leonilde avec tout son esprit tomba evanouie entre les bras du duc, qui la rappella à la vie la nommant sa chere fille, et l'embrassant à reprises. A la fin de la scene nous essuyames tous les trois nos larmes.

Depuis ce jour je n'ai plus joué. J'avois gagné quinze mille ducats, je me regardois comme marié; je devois adopter un système de vie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Le lendemain soupant avec Leonilde, et le duc après l'opera de S. Charles: que dira ma mere, me dit elle, demain au soir quand elle te verra? — Elle dira que tu as fait une sottise épousant un étranger que tu ne connois que depuis huit jours. Lui a tu écrit mon nom, ma patrie, mon etat, mon age? — Voici les trois lignes que je lui ai écrites. Vous verez d'abord, ma bonne maman, signer mon contract de mariage avec un homme que je reçois demain de monsieur Le duc, et avec lequel je partirai lundi pour Rome — Voici aussi mes trois lignes dit Le duc. Vien d'abord, ma chere amie, signer Le contract de mariage, et donner ta benediction à ta fille, qui sagement i'est choisi un mari qui pourroit être son pere.

Ce n'est pas vrai, dit Leonilde venant entre mes bras, elle le croira vieux, et j'en suis fachée — Et ce que ta mere est vieille? — Sa mere, me dit Le duc, est une femme charmante, et remplie d'esprit qui n'a que trente sept à trente huit ans — Que fait elle chez Galiani? — Etant amie intime de la marquise, elle vit avec sa famille; mais payant sa pension.

Le lendemain ayant besoin de finir plusieurs petites affaires, et d'aller chez Le banquier pour lui remettre tous les billets de banque, et prendre sa traite sur Rome, cinq mille ducats exceptés, que je devois debourser à la signature du contract, j'ai dit au duc de m'attendre vers l'heure du souper chez Leonilde.

J'entre à huit heures dans la chambre où ils étoient de: bout Le dos tourné à la cheminée Le duc entre la mere, et la fille. — Oh! La voila.

Je regarde d'abord cette mere qui à mon apparition fait un cri percant, et se laisse tomber assise sur le sopha. Je la fixe,

et je vois Donna Lucrezia Castelli — Donna Lucrezia ! Lui dis-je, que je suis heureux ! — Reprenons un peu haleine, mon cher ami. Asseyez vous ici. Vous allez epouser ma fille.

Je m'assieds, j'entends tout ; mes cheveux se dressent, et je tombe dans le plus morne silence. Les etonnés etoient Leonilde, et le duc : il comprenoient que nous nous connoissions ; mais ils ne pouvoient pas aller au delà. Le perse a l'époque, et à l'age de Leonilde, et je vois qu'elle pouvoit être ma fille ; mais je pensois que D. Lucrezia ne pouvoit pas en être issue, puisqu'elle vivoit avec son mari, qui n'avoit pas encore cinquante ans, et qui l'aimoit. Je me leve, je prens un flambeau, et demandant pardon au duc, et à Leonilde, je prie la mere de passer avec moi dans l'autre chambre.

A peine assise près de moi, cette femme, que j'avois tant aimée à Rome, me dit Leonilde est votre fille, j'en suis sûre ; je ne l'ai jamais regardée que comme telle, mon mari même le savoit, il n'en étoit pas fachée, il l'adoroit. Je vous montrerai son extrait baptistaire, et après avoir vu le jour de sa naissance, vous compterez. Mon mari à Rome ne m'a jamais touchée, et ma fille n'est pas née avant terme. Vous souvenez vous que feu ma mere doit vous avoir lu une lettre dans laquelle je lui écrivois que j'etois grosse ? C'étoit dans le mois de Janvier de l'année 1744. Dix mois elle aura dix sept ans. Ce fut mon cher mari même qui lui donna au fonts du baptême le nom de Leonilde Jacomine, et quand il badinoit avec elle il l'appelloit toujours Jacomine. Ce mariage, mon cher ami, me fait horreur, et vous sentez que je ne m'y opposerai pas, car je n'oserois pas en dire la raison. Que penser vous ? Auriez vous actuellement le courage de l'épouser ? Vous hesitez. Auriez vous deja consommé le mariage avant de le faire ? — Non ma chere amie — Je respire — Elle n'a aucun de mes traits sur sa figure — C'est vrai. C'est à moi qu'elle ressemble.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Tu pleures, cher ami — Qui ne pleureroit! Je vais de l'1 1/2
autre côté, et je t'enverrai le duc. Tu sens qu'il faut lui faire savoir
tout.

J'entre, et je lui dis d'aller parler à D. Lucrezia. La tendre Leonilde
toute effrayée vient s'asseoir sur moi, et me demande de quoi
il s'agissoit. L'angoisse m'empeche de lui répondre, elle m'
embrasse en tremblant, et elle verse des larmes avec moi. Nous res-
tames là taciturnes une demie heure jusqu'à la rentrée du
duc, et de D. Lucrezia qui seule de nous quatre avoit pris un
maintien de raison.

Mais ma chere fille, dit elle à Leonilde, tu dois devenir
à part de ce désagréable mystere; et c'est de ta mere mê-
me que tu dois l'apprendre. Je souviens tu quel nom te don-
noit souvent feu mon mari quand le tenant entre ses bras
il te caressoit! — Il m'appelloit charmante Leonine —
C'est le nom de l'homme que voici. C'est ton pere. Vas l'em-
brasser comme fille, et s'il a été ton amant, oublie ton crime.

Ce fut dans ce moment là que le grand pathetique de la
tragedie nous emut. Leonille court embrasser les genoux de sa
mere, et lui dit en dépit des sanglots qui l'etouffoient je ne l'ai
jamais aimée qu'en fille.

La scene alors devint muette, il n'y eut que le son des pleurs, et
des baisers de ces deux excellentes creatures l'animoient, tour-
dit que le Duc, et moi, presens, et interessés au supreme degré
à ce spectacle, ressemblions à deux statues de marbre.

Nous restames trois heures à table toujours tristes, toujours
dialogant, et allant de reflexions en reflexions sur cette
plus malheureuse qu'heureuse reconnoissance, et nous nous
separames à minuit sans savoir que nous n'avions rien mangé.

Nous savions que nous parlerions le lendemain à dîner de
cette aventure de sang rouis, et avec plus de bon sens; nous

étions sûrs que rien ne nous empecheroit de prendre le plus sage parti, et sans nulle difficulté, car il n'y en avoit qu'un.

Le duc chemin faisant parla tout seul faisant une quantité de reflexions sur tout ce qu'on philosophie morale on peut appel: les prejugé. Que l'union d'un pere avec sa fille soit quelque chose d'horrible en nature, il n'y aura pas de philosophe qui ose le dire; mais le prejugé est si fort qu'il faut avoir un esprit entierement depravé pour le fouler aux pieds. Il est le fruit d'un respect aux lois qu'une bonne education a inspiré dans une belle ame, et defini ainsi il n'est plus prejugé i il est devoir.

Ce devoir peut aussi être considerè comme naturel en ce que la nature nous excite à accorder à ceux que nous aimons les mêmes biens que nous desirons à nous mêmes. Il semble que ce qui convient le plus à la reciprocité de l'amour soit l'egalité en tout, en age, en condition, en caractere, et on premier aspect on ne trouve pas cette egalité entre le pere, et la fille. Le respect qu'elle doit avoir pour celui qui lui a donné l'e: Ire met un obstacle à l'espoir de tendresse qu'elle doit sentir pour un amant. Si le pere s'engage de sa fille en force de son autorité paternelle il exerce une tirannie que la nature doit abhorrer. L'amour naturel au bon ordre fait aussi que la raison trouve monstrueuse une pareille union. Dame sauroit trouver dans la decendance que la confusion, et l'insubordination: cette union enfin est abominable dans tous les aspects; mais elle ne l'est plus quand les deux in: dividus s'aiment, et ne savent rien que des raisons etran: geres à leur tendresse mutuelle devroient les empecher de s'aimer, et les incestes sujets eternels des tragedies grec: ques au lieu de me faire pleurer me font rire, et si je pleure à Phedra c'est l'art de Racine qui en est la cause

Je suis allé me coucher; mais je n'ai pas pu dormir. Le 1/31
passage soudain que je devois faire de l'amour charnel au pa=
ternel mettoit toutes mes facultés morales, et physiques dans
la plus grande detresse. J'ai dormi deux heures après m'
être determiné à partir le lendemain.

A mon reveil, trouvant fort sage le partique j'avois pris,
je vais le communiquer au duc qui étoit encore au lit. Il
me repond que tout le monde savoit que j'étois à la veille
de mon départ, et que ce precipice seroit mal interpreté.
Il me conseille à prendre un bouillon avec lui, et à regar=
der comme une plaisanterie le projet de ce mariage. Nous
parlerons, me dit il, ces trois ou quatre jours gayement, et
tout nous reviens de notre esprit pour aler de cette affaire
tout ce qu'elle a de lugubre, lui donnant même une tein=
ture comique. Je le conseille à renouveller les amours avec
D. Lucrezia. Il doit l'avoir trouvée comme elle étoit il y a
dix huit ans: il ait impossible qu'elle ait été mieux.
Cette petite rémontrance me met à la raison. Celui d'ou=
blier le projet de mariage étoit le vrai parti que je devois
prendre; mais j'étois amoureux, et l'objet de l'amour
n'est pas comme une marchandise à laquelle il est fa=
cile, quand on ne peut pas l'avoir, d'en substituer une autre.
Nous allames donc chez Leonilde ensemble, le duc dans
son ordinaire; mais moi pale, défait, le vrai portrait
de la tristesse. Ce qui d'abord me surprend est de trouver
la gayeté. Leonilde me route au cou m'appellant son cher
papa, sa mere me nomme son cher ami, et elle arrête
mes yeux, et mon ame sur sa figure sur laquelle dix huit
ans n'avoient eu la force d'endommager aucun trait.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

IBA 130

Nous fesions scene muette, nous embrassant à reprise, et avec des intervalles: Leonilde me donna, et reçoit tous les baisers i= maginables sans s'embarasser des delits qu'ils pouvoient nous inspirer: il lui suffisoit d'être sûre que sachant qui nous étions nous saurions y resister. Elle avoit raison. On s'accou= tume à tout. Ce fut la honte qui dissipa ma tristesse.

Je conte à D. Lucrezia l'étrange accueil que la sœur m'avoit fait à Rome, et la vive commence: nous nous rappellons la nuit de Tivoli, et ces images rappellées nous attendrissent. Après un court silence je lui dis que si elle vouloit venir à Rome avec moi pour nulle autre raison que pour faire une visite à D. Angelica, je m'engageois à la reconduire à Naples au commencement du careme. Elle me promêt une réponse dans le jour suivant.

Divant entr'elle, et Leonilde, et en devois d'oublier elle= ci, il n'est pas surprenant que tout mon esprit fut allumé. Soit la gayeté de ses propos, soit le besoin que j'a= vois d'aimer, soit l'excellence des mets, et des vins je me trouvé au dessert si amoureux que je lui ai proposée ma main. Je t'épouse, lui dis-je, et nous partirons lundi tous les trois, car d'abord que Leonilde est ma fille, je ne puis pas la laisser à Naples. A cette proposition mes trois convives s'en= tregarderent, et personne ne me répondit.

Après le diner, surpris par un fort sommeil j'ai dû aller me jêter sur le lit, où je ne me suis reveillé qu'à huit heures étonné de ne voir que Donna Lucrezia qui écrivoit. Elle vient à moi, elle me dit que j'avois dormi cinq heures, et qu'elle n'étoit pas allée à l'opera avec sa fille, et le duc pour ne pas me laisser seul.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Le rellouvenir d'une ancienne tendresse vis à vis d'une
femme adorable la reveille, les desirs renaissent, et la force
avec laquelle ils se renouvellent est sans bornes. Si les deux
objets s'aiment encore l'un va au devant de l'autre, ils leur
semble de rentrer en possession d'un bien qui leur appartient,
dont des cruelles combinaisons leur ont defendu pour long tems
la jouissance. Mes bras nous decinnes dans un instant sans aucun
preambule, point de vains discours, point de preliminaires,
point même de fausses attaques, où l'un des deux doit ne-
cessairement mentir. Plongés dans la douceur, d'un ~~silence~~ ravissant
silence
~~charmant~~ nous nous abandonnames au vrai, ~~et~~ seul auteur
de la nature, à l'amour.

Je fus le premier à rompre le silence dans le premier entracte.
Si l'homme a l'esprit plaisant, peut il l'avoir different dans le
charmant repos qui va à la suite d'une victoire amoureuse?
Me voila de nouveau, lui dis-je, dans ce charmant pays, qui
au bruit des coups de fusil, et des tambours m'a abymé la pre-
miere fois que j'ai osé le parcourir à l'obscur.

Elle dut rire, et la memoire se mettant de la partie nous rap-
pellames tour à tour tout ce qui nous étoit arrivé à Tartaccio,
à Frascati, à Tivoli. Nous ne faisions cette revue que pour rire,
mais qu'est ce que les sujets de rire que deux amans tête à tête
se procurent si non un pretexte pour renouveller ~~l'~~ la
fête de l'amour?

A la fin du second acte dans enthousiasme que l'amour leur
veux, et satisfait Laïs à l'ame: soyons, lui dis-je, l'un à l'autre
jusqu'à la mort: allons nous ainsi de mourir heureux: nous avons
le même age, et nous pouvons encore esperer de mourir dans
le même tems — C'est mon voeu; mais reste à Naples, et Laïs
Leontide au duc. Nous vivons en société, nous lui trouverons un epoux
digne d'elle, et notre bonheur sera parfait — Je ne peux pas, ma

chere amie, m'établir à Naples. Ta fille étoit prête à partir avec moi — Dis donc notre fille. Je vois que tu voudroi n'être pas son pere. Tu l'aimes — Helas! Je suis bien sûr que ma passion te toi: roit tant que je pourrois vivre avec toi; mais je ne vejons de rien, si tu n'y étois pas. Je ne pourrois que m'enfuire. Elle est charmante, et son esprit me seduit plus encore que sa beauté. Etant sûr qu'elle m'aimoit, je n'ai suspendu l'entreprise de la seduire que pour crainte de me rendre suspect. Cet alarme de sa part auroit pu diminuer sa tendresse. J'aspirois à son estime, je ne voulois pas troubler sa candeur. Je ne voulois la posseder que legitimement et avec un droit egal au sien. Nous avons, ma chere amie, créé un ange. Je ne peux pas concevoir comment le duc ..... — Le duc est nul. Conçois actu: ellement tout — Comment nul: Il a un fils — Il est nul le dis-je — Mais ..... — Mais. Il est nul, et il sait qu'il l'est — Voilà que je le voye comme à Tivoli — Non; car une voiture s'arrête.

Quel éclat de rire de Leonilde voyant sa mere entre mes bras! Elle nous donna cent baisers. Le duc vint un moment après, et nous surprenez très gayement. Il me trouva le plus heureux des mortels quand je lui ai dit que je passerai la nuit avec ma femme et ma fille en tout honneur, et il avoit raison: je l'étois dans ce tems là — Quand on parle d'un nom duquel il sonne.

Après son depart, c'est Leonilde qui deshabille sa mere, tan: dis qu'après avoir enveloppé mes cheveux dans un mouchoir, je jettois mes habits au milieu de la chambre. Elle dit à sa fille de se coucher près d'elle: ton pere, lui dit elle en riant, me sera que de ta mere — Et moi de l'un et de l'autre, re: pond Leonilde; et de l'autre côté du lit, elle se deshabille en: tierement, et se couche près d'elle, disant qu'en qualité de pere je devois être le maître de voir tout mon ouvrage. Sa mere en est vaine, elle l'admire, et elle jouit voyant que je la reconnoissois pour belle. Il me suffit de me voir au milieu, et que ce ne fût que sur elle que j'éteignis le feu, dont elle me voyoit brûler.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

La curiosité de Léonilde me saisissoit l'ame. C'est donc comme-ça, me disoit elle, que tu as fait, il y a dix-huit ans, quand tu m'as engendrée? Mais voilà le moment qui mene Lucrece à la mort d'amour precisement dans l'instant, où pour la ménager je me crois en devoir de me retirer. Léonilde émue à pitié aide d'une main le passage à la petite ame de sa mere, et de l'autre elle met un mouchoir blanc sous son pere qui se distilloit. Lucrece reconnoissante aux tendres soins de sa fille, me tourne le dos, la serre entre ses bras, lui donne cent baisers, puis se retournant vers moi elle me dit d'un ton pathetique, tiens, regarde la bien, c'est sans tache, touches y même si tu veux, rien n'est endommagé; elle est comme je l'ai faite — Oui, me dit Léonilde riante, regarde moi, et baise moman pour la garantir de ma fureur. La guerre alors recommença et ne cessa que lorsque nous nous endormimes.

Ce qui nous reveilla furent les rayons du Soleil — Va donc tirer le rideau, ma chere fille, lui dit sa mere.

Léonilde alors obéissante, nue comme la main, va tirer le rideau, et m'étale des beautés que quand on aime on n'a jà mais assez vues. Helas! retournant au lit, elle laisse que je couvre de mes baisers tout ce que je voyois; mais d'abord qu'elle me voit sur la porte du precipice elle s'écarte, et me donne à la mere qui me reçoit à bras ouverts, et qui impetueusement m'ordonne de lui faire impitoyable ment une autre Léonilde. A la fin du combat, qui fut fort long, j'ai eu de l'avoir obeie; mais mon sang, qui le montra à les yeux dans ma defaillance, la laissa dans le doute — Mer m'a accoutumée, me dit elle, à cet effrayant phenomene.

Après avoir assurée l'innocente Léonilde que ce n'étoit rien, nous nous habillames, et le duc de Matalone arriva.

Leonilda fut celle qui lui fit la description exacte de tous nos travaux nocturnes. Dans la misère de sa nullité il dut se féliciter de s'en être trouvé absent.

Déterminé à partir le lendemain pour me trouver à Rome à temps de jouir des derniers huit jours du carnaval, j'ai adressé mes instances au duc pour m'allouer qu'un don que j'avois décidé de faire à Leonilde ne seroit pas refusé. C'étoit la dotation de cinq mille ducats que je lui aurois fait si elle avoit pu être ma femme. Le duc a décidé qu'à plus forte raison, étant ma fille, elle devoit accepter cette somme à titre de dot. Elle l'a reçue m'accablant de caresses, et me faisant promettre que je retournerois à Naples pour la voir quand je saurois qu'elle étoit mariée. Je lui ai promis, et je lui ai tenu parole.

[redacted]

Ayant décidé de partir le lendemain, le duc voulut que je visse toute la noblesse de Naples dans son palais à un grand souper dans le goût de celui que j'avois vu chez la princesse de la Cisterna Piccolomini. Par conséquent il me laissa [redacted] avec ma fille me disant que nous nous reverrions au souper. Nous dînames ensemble, et nous passâmes tout le reste du jour nous tenant dans les bornes prescrites à un père, et à une fille. La forte soirée de la nuit passée y a peut être contribué de ma part. Nous ne nous sommes embrassés que dans le moment extrême de la séparation à laquelle la mère fut aussi sensible que la fille.

Je suis allé m'habiller pour aller au souper. Quand j'ai pris congé de la duchesse voici les paroles qu'elle me dit. Je suis sûre que vous ressentirez du plaisir toutes les fois que vous vous souviendrez de Naples. Personne ne pouvoit en douter. Après avoir été généreux avec la cour du duc, je suis parti comme j'étois arrivé. Ce seigneur qui est mort trois ou quatre ans après, m'accompagna jusqu'à la portière de ma voiture.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

1761

B 9 VII

Chap. XI

(orig. chap. VII)

BnF
MSS

pages 137 à 160

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Chapitre VII

1/37

Ma voiture versée ; mariage de Mariuccia ; fuite de Lord Lismore ; mon retour à Florence ; mon départ avec la Corticelli.

Précédé par mon espagnol à cheval, avec D. Ciccio Alfani à mon côté dans une excellente voiture à quatre chevaux dormant profondement, je me reveille en sursaut forcé par la secousse. On m'a versé à minuit au milieu du grand chemin au delà de Francolise quatre milles en deça de S.te Agate. Alfani qui étoit sous moi crioit de la douleur qui lui cassoit son bras gauche qu'il croyoit cassé, et qui après ne se trouva que disloqué. Mon Cocher ne s'étoit sauvé, et ~~[illegible]~~ qu'ils pouvoient être allé avertir des voleurs de grand chemin.

Je suis sorti facilement de la voiture par la portière qui étoit au dessus de moi ; mais Alfani vieux, et avec son bras estropié ne pouvant pas en sortir, avoit besoin d'être tiré dehors. Dans un quart d'heure nous en vînmes à bout. Ses cris perçants m'excitoient à vite à cause des singuliers blasphemes dont il entrelardoit les plus pieux qu'il adressoit à S. François d'Assise son protecteur.

Pour moi, accoutumé à être versé, je ne m'étois fait aucun mal. Cela dépend de la façon de se tenir. D. Ciccio étoit peut être cassé le bras pour l'avoir allongé dehors.

Je tire de la voiture mes pistolets de mesure en ayant des courts dans la poche, ma carabine, et mon sabre. Je dis à Le Duc de monter à cheval, et d'aller chercher des paysans armés dans les environs l'argent à la main.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

En attendant, D. Ciccio s'étant couché sur la dure gémissant, et tout à fait hors d'état de veiller aux voleurs, je me disposai tout seul à leur vendre au plus cher prix ma fortune, et ma vie. Ma voiture étant près du forest, je détachai les quatre chevaux, je les liai en corde aux roues, et au timon, et je me plaçai derriere eux avec mes cinq armes à feu.

Dans cette détresse, je ne pouvois m'empêcher de rire du pauvre vieux Alfori qui agonisoit precisement comme un dauphin mourant sur la plage de la mer, et qui prononça les plus horribles exécrations quand une jument qui avoit le dos tourné vers lui eut le caprice de décharger sur lui sa vessie. Il n'y eut pas de remede; il dut souffrir toute la puante pluie, et pardonner à mon rire que je n'avois pas la force de mo= dérer.

L'obscurité de la nuit, et un fort vent du Nord rendoient ma situation encore plus triste. Au moindre bruit que j'entendois je croiois qu'il va là menaçant la mort à quiconque oseroit s'avancer. J'ai dû passer deux heures entieres dans cette situation tragicomique.

Le duc enfin arriva à carriere ouverte j'étant des grands cris, et suivi d'une bande de paysans tous avec leur lanterne, qui venoient à mon secours. Ils étoient dix à douze tous armés de fusil, et tous prêts à mes ordres.

En moins d'une heure la voiture fut remise sur les quatre roues, les chevaux furent attelés, et D. Ciccio fut remis à la place où il étoit. J'ai renvoyé tous les paysans bien satisfaits, n'ayant retenus que deux qui me servant de postillons me mirent à la porte de S.te Agate à la pointe du jour. Le vacarme que j'ai fait ici fut épouvantable: où est le maître de la poste? Qu'on aille vite me chercher un

notaire ; car il faut commencer par un procès verbal.
Il me faut une indemnisation ; et les postillons qui m'ont
versés sur un excellent chemin, où il est impossible de ver-
ser à moins qu'on ne les fasse exprès doivent être pour le
moins condamnés aux galères.

Un chaton arrive ; il examine ma voiture, et il trouve l'
essieu cassé ; il faut d'abord en faire un neuf ; et on décide
que je dois demeurer là au moins un jour.

D. Ciccio, qui avoit besoin d'un chirurgien, va sans me le
dire chez le marquis Galiani qu'il connoissoit, et qui offrit
en personne me prier d'aller demeurer chez lui jusqu'à ce
que ma voiture fût raccommodée. J'accepte son invitation.
Il ordonne d'abord qu'on mette ma voiture dans sa remise
Le marquis Galiani étoit aussi savant que poli, point sans
apprêt tout à fait à la napolitaine. Son esprit n'avoit pas le
brillant de celui de son frère, qui pétilloit, et que j'avois con-
nu à Paris secrétaire d'ambassade avec le comte de Cantil-
ana Montdragon. Le marquis qui me donna l'asile étoit
mathématicien : il commentoit dans ce tems là Vitruve qu'il
donna après au public ; mais plus tard je suis non raison-
bre favorem spératum meritis. Il me présenta à sa
femme que je savois être l'amie intime de D. Lucrezia
c'étoit une sage mère de famille qui avoit des enfans en bas
age. On mit d'abord D. Ciccio au lit, et on appella un chirurgien
qui après l'avoir bien visité le consola l'assurant que ce n'étoit
qu'un déboitement qu'on appelle luxation.

Nous entendons à midi une voiture qui arrive au grand trot ;
nous allons à la fenetre, et je vois D. Lucrezia qui en sort.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Elle monte, elle embrasse la marquise, et point sur=
prise de me voir elle me demande par quel hazard j'étois
là. Elle dit à la marquise que j'étois un ancien ami de feu
son mari, et qu'elle m'avoit revu actuellement à Naples
chez le duc de Matalone.

Après dîner j'ai demandé à cet être fait pour l'amour, si
nous pouvions passer la nuit ensemble; et elle me demanda que
c'étoit absolument impossible. Je lui ai réitéré mes offres de
l'épouser à S.te Agate, et de la conduire avec moi, elle me
répondit que si je l'aimois tout de bon je n'avois qu'à acheter
une terre dans le royaume, où elle viendroit vivre avec moi
sans exiger que je l'épousasse que dans le cas qu'elle me donnat
des enfans.

J'aurois vécu heureux avec cette charmante femme; mais
j'abhorrois l'idée de me fixer quelque part. J'aurois pu à
Naples m'acheter une terre qui m'auroit rendu riche; mais il
m'auroit fallu adopter un système de vie, qui étoit abso=
lument opposé à ma nature. Après souper j'ai pris congé de tout
le monde, et je suis parti à la pointe du jour pour être le len=
demain à Rome. Je n'avois que quinze postes à faire sur un
fort bon chemin.

Arrivant à Casillano, je vois une voiture à l'italienne à deux
roues qu'on nomme mantica. On y attelloit deux chevaux. Il
m'en falloit quatre: je descends, et je m'entends appeller. Je me
tourne, et je vois arriver dans le soufflet avec une jeune fe=
lle demoiselle la signora Diana: c'étoit la virtuosa du prince
du Cassaro, qui me devoit trois cent onces. Elle me dit qu'elle
alloit à Rome, et qu'elle étoit bien aise voyant que nous fe=
rions le voyage ensemble. Nous passerons la nuit, me dit elle,
à Piperne — Madame, je ne m'arrêterai qu'à Rome — Nous
y arriverons demain tout de même — Je le vois; mais je dors

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

mieux dans ma voiture que dans les mauvais lits qu'on trouve dans ces auberges — Je n'ose pas aller dans la nuit — Nous nous verrons donc à Rome — C'est cruel. Vous voyez que je n'ai qu'un valet imbecille; et ma fille de chambre qui n'a pas plus de courage que moi; et d'ailleurs il fait un vent froid, et la voiture est ouverte. Je viendrai dans la votre — J'ai avec moi mon vieux secretaire qui s'est caré un bras avant hyer — Voulez vous que nous dinions ensemble à Verceil? Nous parlerons — Fort bien. Nous y dinerons.

Nous y finirons bonne chere. Nous devions arriver à Pipernodans la nuit, madame Diane renouvella ses instances pour m'engager à y passer la nuit. Elle étoit blonde, et trop grasse; elle ne me regardoit pas; mais la fille de chambre me revenoit. Je lui promets enfin de souper avec elle, de la recommander à l'hote, et de partir agrés, car je ne pouvois pas perdre dix heures à cette station.

A Pipernodans, je trouve le moment de dire à la fille de chambre, que si elle me promettoit d'être bonne dans la nuit, j'en m'y arreterois. Je viendrai lui dire à votre lit, et voyez sûre que je ne ferai pas de bruit: votre maitresse ne se reveillera pas. Elle me le promet; et elle tint même que je m'assure avec une de mes mains qu'elle est bonne.

Après souper, elles vont se coucher; je vais leur souhaiter une bonne nuit, et je les vois. Je ne peux pas me tromper: la porte étoit ouverte: j'étois sûr de mon fait. Je vais me coucher aussi après avoir éteint la chandele. Une demie heure après, je vais à leur lit, et mes mains trouvent la signora Diana. C'étoit evident. La fille de chambre lui avoit conté l'histoire, et elles avoient changé de place. Il n'étoit pas possible que je me trompasse: je n'avois pas besoin d'yeux: ma main m'avoit assez convaincu. Je me suis arreté balançant entre deux pensées: faire tomber les deux pour me venger de l'attrape. La premiere fut de me coucher avec elles, et la seconde d'aller m'habiller, et partir sur l'heure. Celle-ci prevalut. J'ai reveillé le Duc, celui-ci l'hote, j'ai payé, j'ai fait

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

atteller, et je suis allé à Rome. J'ai vu trois ou quatre fois à la
course des barbes la signora Diana, et nous nous sommes salués de loin:
si j'avois cru qu'elle me payeroit, je serois allé la voir.

J'ai trouvé mon frere, Mengs, et Winkelmann gais, et bien
portans, et Corta bien aise de me voir de retour. Je lui ai d'abord
ordonné d'aller avertir l'abbé Monolo que j'irois le voir manger
la polenta chez lui sans qu'il eut besoin de penser à rien. Je lui
ai ordonné qu'il y eut à souper pour douze. J'étois sûr que Ma-
riuccia y seroit car Monolo savoit que je la voyois avec plaisir.

Le carnaval commençant le lendemain, j'ai payé un Landau pour
tous les huit jours. C'est une voiture à quatre places, dont on peut
baisser l'impériale sur le devant, et sur le derriere; et dans la
quelle on se promene sur le cours depuis vingt une heure jus-
qu'à vingt quatre tous les huit jours. On y va masqué, et sans
masque aussi si l'on veut; on y fait toutes sortes de mascarades
à pied, et à cheval: on jette au peuple des confitures, on distribue
des satires, des parquinades, des pamphlets. Tout ce qu'il y a de plus
grand à Rome et mêlé avec tout ce qu'il y a de plus petit, on y
fait vacarme, et on voit la course des barbes qui passent au mi-
lieu du cours entre les Landaux qui se tiennent fermés à gauche
et à droite. Sur la fin tout ce peuple va remplir les thé-
atres d'opera, de comedies, de pantomimes, de danseurs de
corde, où tous les acteurs doivent être ou hommes parfaits,
ou castrati. On va aussi aux Redoutes, et aux cabarets, où tou-
tes les chambres sont pleines de gens qui mangent de toute leur
force comme si on ne mangeoit que dans ces jours là.

Je suis d'abord allé à pied chez le banquier Belloni pour de-
poser mon argent, et prendre une lettre de credit sur Turin,
où je devois trouver l'abbé Cava, et recevoir la commission
de la cour du Portugal au congrès d'Augsbourg, sur lequel tou-
te l'Europe comptoit. Après cela je suis allé voir ma char-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

bre dernière La Trinité de Monti, où j'espérois de voir Manuccia
le lendemain. J'ai trouvé tout en bon ordre.

Le soir l'abbé Monolo me reçut avec des cris de joye, et tou=
te sa famille en fit de même. Sa fille aînée me dit en riant
qu'elle étoit fâchée de me faire plaisir en croyant chercher la
signora Maria; je lui ai répondu qu'elle ne se trompoit pas;
et quelques minutes après je l'ai vue arriver avec sa soeur
mere, qui me dit d'abord que je ne devois pas m'étonner
de voir sa fille mieux habillée, puisqu'elle alloit se ma=
rier dans trois ou quatre jours. Je lui en fais compliment,
et toutes les filles à la fois demandent avec qui, avec qui.
Ce fut alors Manuccia qui rougissant, et très modeste=
ment dit à une des filles de Monolo vous le connoissez:
c'est un tel, qui m'a vu ici, et qui va ouvrir une boutique
de perruquier. La mere ajoute que c'étoit le pere XXX un
confesseur qui avoit fait ce mariage, et qui étoit disposé=
faire de quatre cent ecus que sa fille lui porteroit en dot.
Monolo ajoute que c'étoit un honete garçon qui auroit
épousé sa fille, si elle avoit eu une somme pareille.

Je vois cette fille mortifiée, je la console, je lui dis que son
tour viendra, et elle prend mes paroles pour argent comp=
tant. Elle croyoit que j'ignorois pourquoi elle étoit aban=
donnée de Costa, et que je pensois à le lui faire épouser. Je n'en
savois rien. Elle se fortifia dans cet espoir quand j'ai dit à
Costa de prendre le lendemain mon landau, et de conduire
re sur le cours toutes les filles de Monolo bien masquées,
car personne ne devoit les connoître: je lui ai dit de louer
des habits chez les juifs. Les voilà bien contentes. Et la signora

Maria t. me dit la jalouse. La signora Maria, lui repondis-je, va se marier: ainsi elle ne doit intervenir à aucune fête sans son epoux. Sa mere m'applaudit; et voila la fille mariée qui se montre mortifiée. Je me tourne alors à l'abbé mondo, et je lui demande le plaisir d'inviter à souper l'epoux de Mariuccia, et il me le promet.

Etant tres fatigué, et m'etant laissé voir de Mariuccia, je n'avois plus rien d'important à faire. J'ai donc demandé excuse à toute la compagnie, et après leur avoir souhaité un bon appetit je suis allé à la maison

Le lendemain à sept heures je n'ai pas eu besoin d'entrer dans l'eglise. Mariuccia me vit, me suivit, et nous voila tête à tête dans notre petite chambre. Elle avoit besoin de me parler, j'étois interessé à savoir tout, mais ces discours auroient eu=
=té sujets sur l'amour. Nous ne pouvions disposer que d'une heure, et quand on fait l'amour on ne s'amuse pas à cou=
=ter. Nous ne pensames pas même à nous deshabiller. Elle me dit enfin après le dernier baiser, et en remettant son capuchon, qu'elle étoit ruinée d'etre epousée l'avant der=
=nier jour du carnaval, que son confesseur avoit fait tout, que j'avois bien fait à prier Mondo d'inviter à souper son futur, et que nous pourrions passer ensemble quatre heures le dimanche prochain veille du jour de son mariage. Elle partit après, et j'ai dormi une bonne heure.

Retournant à la maison je rencontre un equipage al=
=lant grand train precedé d'un coureur. Un jeune sei=
=gneur habillé de noir, et decoré d'un cordon bleu met la tête dehors, me nomme, et fait arreter. Je reste tres surpris voyant le Lord Galoway que j'avois connu à Paris chez

la comtesse de Lismore sa mere, qui vivoit separée de son ma-
ri, entretenue par M. de St Albin archevegue de Cambrai.
C'étoit un fils naturel du duc d'Orleans regent de France.

Le lord Malon étoit joli garçon, plein d'esprit, et de talent; mais
effrené, et ayant tous les vices. Sachant qu'il n'étoit pas
riche, j'étois surpris voyant son train, et encore plus le cordon
bleu. Il me dit à la hate qu'il alloit dîner chez le pretendant,
mais qu'il souperoit chez lui; il m'invite, j'accepte. Il demeu-
roit à la place d'Espagne chez le tailleur anglois.

J'y fus, après avoir bien ri à la comedie de Tordinona où j'ai
vu Costa avec toutes les filles du scopatore.

Mais ma surprise me fut fort agréable quand entrant dans
l'appartement de milord Malon j'ai vu le poëte Poincinet. C'étoit
un jeune homme petit, laid, drole, rempli de feu, et de talent pour
le théatre. Le garçon auroit brillé dans le Parnasse françois, si
cinq ou six ans après il n'eut eu le malheur de tomber dans
la Guadalquivir et de s'y noyer. Il alloit à Madrid pour y faire
fortune. Qu'êtes vous venu faire à Rome? mon cher ami. Où
est donc milord Malon? — Il est dans l'autre chambre; mais il
n'est plus Malon: il est comte de Lismore, son pere étant mort de-
puis peu. Vous savez qu'il étoit attaché au pretendant. Je suis parti
de Paris avec lui, saisissant avec plaisir cette occasion de voir Rome
sans depenser le sou — Milord est donc devenu riche? — Pas
encore; mais il le sera, car son pere étant mort, il devient
maitre d'une richesse immense. Il est vrai que tout est confisqué;
mais ça ne fait rien: ses pretentions sont incontestables — Il est
donc riche de pretentions; mais comment est il devenu chevalier
des ordres du roi de France? — Vous badinez. C'est le cordon bleu

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

146 144

de S. Michel, dont le grand maître est l'electeur de Cologne, qui vient de mourir. Milord qui, comme vous savez joue du violon su= perieurement, se trouvant à sa cour à Bonn, lui joua un concerto de Jartini. Le gracieux prince ~~estoit~~ ne sachant que faire pour lui donner un vrai temoi= gnage de son estime, il lui donna le cordon que vous avez vu. Vous ne sauriez croire combien ce present fut cher à Milord, car nous retournerons à Paris tous ceux qui le verront en paroitront roi= ront que c'est l'ordre du S.t Esprit.

Nous entrons dans la sale ou milord se trouvoit avec la com= pagnie à la quelle il donnoit à souper. Il vient m'embrasser, m'appelle son cher ami, et me fait passer en revue tous les indi= vidus qui composoient sa belle societé: sept à huit filles une plus jolie que l'autre, trois ou quatre castrati tous faits pour jouer le role de femme sur les théatres de Rome, et cinq ou six abbés maris de toutes les femmes, et femmes de tous les maris, qui s'en vantoient, et qui defioient l'impudence des filles à briller plus qu'eux. Ces filles cependant n'étoient pas ce qu'on ap= pelleroit p..... publiques: c'étoient des amatrices de musique, de peinture, et de philosophie libertine. Dans cette compagnie je me suis trouvé apprentif. Je vois un homme à figure Lorète qui s'en va: milord lui dit où allez vous prince? il repond qu'il ne se portoit pas bien. Milord me dit que c'étoit le prince de Chimai soudiacre, qui sollicitoit la permission de se marier pour conserver son illustre famille. J'ai admiré la prudence.

A ce souper, où nous étions vingt quatre, on a peut être cé= lébré cent bouteilles. Tout le monde se leva de table ivre, moi excepté, et le poète Poinsinet qui n'avoit bu que de l'eau. Ce fut alors que la grande Orgie commença. Il est impossible de detailler les excès que j'ai vus; mais un grand libertin peut se les figurer. Un castrato, et une fille proposerent d'aller se mettre

nus dans la chambre voisine avec la condition qu'ils auroient la
tête couverte, et qu'ils se tiendroient couchés au lit sur leur dos.
Ils défierent tout le monde à aller les voir, et à se trouver en état
de decider lequel des deux étoit mâle ou femelle. On fit alors des
paris, et ils y allerent. Nous y entrames tous, et personne n'osa
prononcer. Il n'étoit permis que de voir. J'ai proposé à Milord la
gageure de cent ecus contre cinquante que je dirois quelle étoit la
femelle. La probabilité étoit egale, et milord accepta. J'ai gagné;
mais il n'y eut pas question de me payer. Ce premier acte de l'
orgie finit dans la prostitution des deux cors nus. Ils defierent
tous les mâles de la compagnie à les rodomiser, tout le monde
se mit à l'entreprise, moi excepté, et Poinsinet, et personne
ne put reussir; mais après on nous donna un spectacle quatre ou
cinq accouplemens, ou les abbés brillerent tantot actifs, et tantot
passifs. Defus le seul respecté. Milord, qui dans cette debauche n'a-
voit jamais donné signe de vie, attaqua le pauvre Poinsinet: il
se defendit en vain, il dut se laisser deshabiller, et se mettre de pair
avec lui qui étoit tout nu aussi. Nous leur fesions cercle. Milord
prit sa montre, et la proposa au premier qui feroit bander, soit lui,
soit Poinsinet. L'envie de gagner la montre mit en haleine les
filles, les abbés, et les castrati. Chacun vouloit être le premier; on
se determina à ecrire sur un billet le nom de chacun, et de tirer
au sort. Ce fut l'endroit de la piece le plus interessant pour moi
qui dans toute cette incroyable partie ne me suis jamais senti af-
fecté par la moindre sensation, si ce n'est que j'ai vu, principalement
de la détresse de Poinsinet qui étoit reduit à avoir peur de ban...,
puisque Milord jura bien qu'il jurait que s'il lui feroit perdre sa montre,
il le feroit impitoyablement rodomiser à la presence de tous les
acteurs. La scene, et la piece se termina quand il n'y eut plus per-
sonne qui put se flatter de pouvoir à gagner la montre. Le
secret des Lesbiennes cependant ne fut employé que pour les abbés,

et les castrati: les filles ne voulurent pas le mettre en usage; elles voulurent se ménager le droit de mépriser ceux qui l'avoient employé. Ce qui leur servit fut l'orgueil plus que la honte. Elles eurent peur de l'employer en vain.

Ce que j'ai gagné dans cette infernale débauche est une plus ample connoissance de moi même. J'ai risqué la vie. Je n'avois que mon épée, et je m'en serois certainement servi, si le lord dans sa fureur bachique se fut avisé de me forcer à faire comme les autres, comme il avoit forcé le misérable Pointinet. Je n'ai jamais compris par quelle raison, par quelle force il se trouva obligé à me respecter, car il étoit sot. Je lui ai promis en partant d'y retourner toutes les fois qu'il m'avertiroit; mais avec ferme intention de n'y aller plus. Sortant de la puante sala j'ai cru de revivre. Toutes sortes d'immondices inondoient le parquet de l'abominable théâtre. Je me suis maudit après cela, allé me coucher très content d'avoir été témoin d'un spectacle auquel je n'avois jamais vu le pareil avant ce tems là, et auquel je n'ai jamais vu l'égal après.

Vers le soir il est venu me voir sous prétexte de me rendre la visite: il étoit à pied, il me dit qu'il ne se soucioit pas d'aller voir la course des barbes, et il m'invita à aller faire un tour de promenade avec lui à Villa Medici. J'y consens. Je lui fais compliment sur les immenses richesses qu'il devoit avoir hérité pour vivre comme il vivoit, et il me répond en mettant à vue qu'il n'étoit maître que d'une cinquantaine d'écus, qu'il n'avoit aucune lettre de crédit, que son père n'avoit laissé que des dettes, et qu'il devoit déjà trois ou quatre mille écus — Je m'étonne qu'on vous fasse crédit — On me fait crédit parceque tout le monde sait que j'ai tiré une lettre de change de 100 m. francs sur Paris, de Monderwartel. Mais dans quatre ou cinq jours la lettre revenue protestée, et je n'attendrai pas ce mauvais moment là pour me sauver — Si vous êtes sûr qu'elle sera protestée, je vous conseille de partir aujourd'hui, car s'agissant d'une si grosse somme on pourroit anticiper l'avis — Non; car j'ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

encore un petit espoir. J'ai écrit à ma mere que je suis perdu si elle ne trouve pas le moyen de fournir les fonds au banquier, sur le quel j'ai tiré, et dans ce cas ma lettre seroit acceptée. Vous savez que ma mere m'aime — Je sais aussi qu'elle n'est pas riche — C'est vrai; mais M. de S.t Albin l'est; et entre nous soit dit je le crois mon pere. Ses attendants mes créanciers sont presqu'aussi tranquilles que moi. Toutes ces filles, que vous avez vues, me donneroient, si je voulois, tout ce qu'elles possedent, car elles s'attendent toutes dans cette semaine à un gros present, mais je ne veux pas les tromper - Celui que je tromperai, y étant forcé est le juif qui veut me vendre cette bague pour trois mille cequins, tandis que je sais qu'elle n'en vaut que mille — Il vous mira à la piste — Je l'en defie.

C'étoit un solitaire couleur de paille de neuf à dix carats. Il me quita me recommandant le secret. Cet extravagant étourdi m'excita en moi le moindre sentiment de pitié. J'ai vu en lui un malheureux qui devoit aller finir ses jours dans un fort, ou qui devoit se tuer, si l'idée lui en venoit.

Je suis allé souper chez Mosolo, ou j'ai trouvé le perruquier futur de Mazinccia. Elle avoit fait dire à Mosolo que son pere étant venu de Palestrine à cause de son mariage elle ne pouvoit pas se trouver au souper. J'ai admiré la belle politique de ma chere Mazinccia; et pendant tout le souper je ne me suis occupé que de ce garçon dans le quel j'ai trouvé tout ce que Mazinccia pouvoit desirer. Il étoit joli, il avoit l'esprit sage, il étoit modeste, et dans tous les sentimens on voyoit la candeur, et la probité. Ces qualités qui caracterisoient dignement un grand roi etoient pourtant celles de ce perruquier qui ne voyoit de fort loin son bonheur que dans des perruques. Il me dit en presence de Mosolo (c'étoit la fille de Mosolo) que c'eut été elle

qui auroit fait son bonheur, si elle avoit eu de quoi l'aider
à ouvrir une boutique, et qu'il devoit remercier Dieu d'avoir con-
nu Mariuccia, qui après l'avoir entendu avoit trouvé dans son
confesseur un vrai pere en Dieu. Je lui ai demandé où il
feroit la noce, et il me dit que ce seroit chez son pere jardinier,
qui demeuroit au dela du Mibre, et qu'il avoit deja decidé de
lui donner dix ecus pour faire les frais parceque il étoit pauvre.
Quelle envie de lui donner d'abord les dix ecus! Mais comment
faire? Je me serois découvert. Et il joli, lui dis-je, le jardin de
votre pere? — Pas joli; mais très bien tenu. Montrez-moi votre
de l'emplacement il en a fait un qu'il voudroit vendre, et qui
donne vingt ecus par an: je me croirois heureux si je pouvois l'
acheter — Combien coute-t-il? — Deux cent ecus — C'est bon
marché. Ecoutez-moi. J'ai connu ici votre future, et à tous egards
je l'ai trouvée digne de devenir Heureuse. Elle merite un honête
garçon comme vous. Dites moi ce que vous feriez, si je vous fesois
dans ce moment present de deux cent ecus pour acheter le
jardin de votre pere — Je le mettrois comme dotaire dans
la dot de ma femme — Fort bien. Voici deux cens ecus que
je confie à l'abbé Mondo parceque je ne vous connois pas en-
core assez bien. Le jardin est à vous en qualité de dot de votre
future ~~future~~ femme.

Je lui donne alors la somme qu'il remet à Mondo, qui s'en-
gage de faire l'achat le lendemain, et voila le garçon qui ver-
sant des larmes de reconnoissance vient me baiser la main
à genoux. Mondo les filles pleurent, et moi aussi: mais toutes
ces differentes larmes avoient des sources differentes; c'étoit une
alliance entre le vice, et la vertu. J'ai relevé ce garçon l'em-
brassant. Il osa m'inviter à la noce; j'ai refusé. Je lui ai seulement

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

dit qu'il me feroit plaisir venant souper chez Mondo dimanche,
c'étoit la veille de son mariage. J'ai prié Mondo d'engager Ma-
rineia à i y trouver avec son pere aussi. J'étois sur de la voir
le dimanche matin. C'étoit pour la derniere fois.

Ce fut à sept heures que nous nous trouvames, et en ayant
quatre devant nous nous nous mimes au lit. Elle debuta
par me dire que tout avoit été fait la veille dans sa propre
maison, son pere y étant, son epoux, son confesseur, le notaire,
et Mondo, qui ayant presenté la quitance du pere de son
epoux avoit mis le jardin dans le contract de dot. Elle me
dit outre cela que le pere confesseur lui avoit fait une
aumone de vingt écus pour les frais notarieux, et de la noce
ce soir, me dit elle, nous souperon ensemble chez Mondo, et
tu as fait cela tres bien. On ne pouvoit rien dire. Mon epoux t'a
dora. Tu as aussi tres bien fait à repeter de venir à mes noces
à Montelupo. Tu te serois trouvé dans une trop pauvre
maison, et après les coquets m'auroient rendue pour la a-
venir moins heureuse — Comment te tireras tu d'affaires,
si l'epoux s'avise de trouver à redire sur ton état physique,
qu'il s'attend peut être à trouver sans tache? — Mes caresses,
ma douceur, et ma conscience pure, qui ne me permettent
pas seulement de penser à cela sont mes surgeons que mon
futur n'y perceva pas un pli — Mais s'il t'en parloit? —
Ce ne seroit pas une marque de delicatesse; mais quelle dif-
ficulté aurai-je à lui répondre avec l'air vrai, et sincere de
l'innocence que je ne sai pas de quoi il me parle, que je ne me
connois pas en cette matiere?

Quatre heures passerent bien vite. Nous nous quitames prenant
congé de l'amour, et versant des douces larmes

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Après la course des barbes, où j'ai été avec la famille de Mengs qui s'amusa à jeter dans les landaux que nous dépassions des sucreries dont je leur avois rempli un sac nous allames au Theatre Aliberti, où le castrate qui jouoit le premier rôle en femme attiroit toute la ville. C'étoit le favorit du cardinal Borghese, qui le vouloit à souper avec lui tous les soirs tête à tête.

Ce virtuose chantoit tres bien; mais son principal merite étoit sa beauté. Je l'avois vu se promener à Villa Medici habillé en homme, et quoique fort joli de figure il ne m'avoit pas frappé, car on voyoit d'abord que c'étoit un monsieur mutilé; mais vu habillé en femme il embrassoit.

Il semble qu'un homme habillé en femme doit être content pour ce qu'il ait s'il ne laisse trop voir sur la poitrine; mais c'étoit precisement par là que ce petit monstre charmoit tous les spectateurs. Serré dans un corps tres bien fait il avoit une taille de nymphe, et on voyoit sur peu de femmes une gorge plus ferme, et plus mignonne que la sienne. L'illusion qu'il faisoit étoit telle qu'on ne pouvoit pas s'en défendre. On s'y arrêtoit, le prestige agissoit, et il falloit se devenir amoureux, ou être le plus négatif de tous les allemands. Quand il se promenoit sur la scene attendant le ritornello de l'air qu'il chantoit sa marche étoit imposante, et lorsqu'il distribuoit aux loges ses regards le tournoyement tendre, et mourant de ses yeux noirs ravissoit l'ame. C'étoit evident qu'en qualité d'homme il vouloit nourrir l'amour de ceux qui l'aimoient comme tel, et qui ne l'auroient peut être pas aimé s'il n'avoit pas été homme; mais qu'il vouloit aussi recevoir l'amour de ceux qui pour l'aimer avoient besoin de le considerer comme une veritable femme. Rome la sainte capitale du monde qui oblige par là tout le genre humain à devenir

pederaste

[illegible] ne veut pas en convenir, ni supposer une illusion qu'elle fait tout ce qu'il est possible de faire pour susciter dans l'esprit des spectateurs — Vous avez raison, me répondit un fameux monsignor de la manchette pour me donner le change, qui vous saisissez très bien. Pourquoi permet-on que ce castrato étale ses beaux seins, tandis qu'on veut qu'on sache que c'est un homme, et non pas une femme? Et si on défend de représenter aux femmes parce qu'on ne veut pas exciter les sens à devenir victimes de leurs appas, pourquoi cherche-t-on des hommes qui parmis des mêmes appas trompent, et séduisent les sens, et font naître des désirs beaucoup plus coupables que les naturels que les véritables femmes excitent? On s'obstine à soutenir qu'on ne doit pas outrager le genre humain supposant la pederastie si facile, et si commune, et que même il faut rire de ceux qui deviennent amoureux de ces animaux artificiels, parce qu'ils se trouvent tous attrapés, quand ils viennent à l'éclaircissement; mais plut à Dieu que la chose fût ainsi. Bien loin de se rentir attrapé, on s'y abandonne avec plaisir, et on parvient à trouver l'attrappe si agréable que beaucoup de gens qui ne manquent ni d'esprit, ni de bon sens préferent ces messieurs à toutes les plus jolies filles de Rome — La pape feroit bien à supprimer ce manoeuvre — Eh bien! je vous dirai que non. On ne pourroit pas sans scandale donner à souper à une belle chanteuse tête à tête; et on peut donner à souper à un castrato. Il est vrai qu'après on va se coucher avec lui; mais tout le monde doit l'ignorer; et si on le sait, on ne peut pas juger qu'il y ait eu du mal, car au bout du compte c'est un homme, tandis qu'on ne peut coucher avec une femme que pour jouir d'elle — C'est vrai monsignor. Le principal est d'empecher au jugement la certitude, car les gens bien élevés ne prononcent jamais un jugement temeraire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Ayant vu la marquise Pallavini que j'avois connue à Dresde dans une loge avec le prince D. Mansartoine Borghese je suis allé leur faire la reverence. Le prince qui m'avoit connu à Paris, il y avoit alors dix ans, me pria à diner pour le lendemain. J'y fus, et il n'y etoit pas: on me dit que je pouvois y diner tout de meme: je suis parti. Le premier jour de careme, il m'envoya son valet de chambre m'inviter à souper chez la marquise qu'il entretenoit. Je lui ai promis d'y aller, et il m'attendit en vain. L'orgueil, enfant de la sotise, ne degenere jamais de la nature de la mere.

Après l'opera d'Aliberti je suis allé souper chez Momolo, où j'ai vue Mariuccia avec son pere, et la mere, et son futur. On m'attendoit avec impatience. Il n'est pas difficile de faire des heureux quand ceux qu'on veut rendre tels meritent de l'être. J'ai soupé delicieusement dans cette compagnie d'honetes, et pauvres gens. Il se peut que ma satisfaction vint de ma vanité je me reconnoissois pour l'auteur du bonheur, et de la joye que je voyois peinte sur la jolie figure des jeunes epoux; mais la vanité même doit être chere à celui qui l'examinant trouve qu'elle l'a souvent portè à faire le bien. Après souper j'ai fait une petite banque de Pharaon forçant tout le monde à jouer ou marquer, car personne n'avoit le sou, et j'ai voulu être debanqué. Après cela nous avons dansé malgré la defense du pape qui croyoit qu'on ne dansoit au bal, et permettoit les jeux de hazard. Son successeur Lambertini fit tout le contraire. Le cadeau que j'ai fait aux epoux pour ne pas me rendre suspect fut tres petit: je leur ai cedé mon Landau pourqu'ils aillent jouir sur le cours du carnaval, et j'ai ordonné à Costa de leur louer une loge au theatre de Capranica. Momolo nous a invités tous à souper le dernier jour de Carnaval.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Ayant intention de quitter Rome le second jour de carême, je suis allé prendre la benediction du saint pere à vingt deux heures exactement lorsque toute la ville étoit sur le cours. Il me fit le plus gracieux accueil. Il me dit qu'il étoit surpris que je ne fusse au grand spectacle avec tout le monde. Il me tint une bonne heure me parlant de Venise, et de Padoue, et quand je me retirai de nouveau recommandé à sa protection pour obtenir la grace de retourner à Venise il me dit de me recommander à Dieu.

Je suis allé le lendemain dernier jour de carnaval sur le cours à cheval habillé en Polichinelle jettant des dragées dans tout les landaux où je voyois des enfans, et vidant enfin toute ma corbeille sur les filles de Monsr que j'ai vu dans mon lan- dau avec Costa. Sur la soirée je suis allé me demasquer, et je suis allé chez Monsr où je devois voir Mariuccia pour la dernière fois. Notre fête fut à peu près egale à celle du di- manche gras; mais ce qu'il y avoit de nouveau pour moi, et tres interessant c'étoit que je voyois Mariuccia mariée, et son mari qui me sembloit avoir vu à vu de moi un air different de celui qu'il avoit eu la premiere fois que je l'avois vu. Etant curieux de tout, j'ai trouvé le moment de m'asseoir à coté de Mariuccia avec toute la liberté de causer. Elle m'a rendu compte en detail de toute la premiere nuit, et elle me fit l'eloge de toutes les belles qualités de son mari. Il etoit doux, amoureux, d'un humeur toujours egale, et devenu son ami intime après lui avoir fait la confidence que j'étois son seul bienfaiteur — Et il n'a pas rougi, lui dis-je, une seconde intelligence entre nous, et quelques rendez-vous? — Point du tout: je lui ai dit que je n'ai employé pour faire mon bonheur

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

que le moyen de mon confesseur ne m'ayant parlé qu'une
seule fois dans l'eglise, où je l'avois informé de la bonne occa=
sion que j'avois de me marier avec lui — Et le crois qu'il
l'a cru? — J'en suis sûre; mais quand même il ne le croiroit
pas ne suffit il pas qu'il en fasse semblant? — Certainement:
je l'estimerois même d'avantage, car j'aime mieux que le
roi l'épouse d'un homme d'esprit que d'un sot.

Cette fidele narration de Mariuccia fut la course que quand
j'ai pris congé de toute la compagnie, devant partir le lende=
demain, j'ai embrassé le perruquier lui faisant present de ma
montre, et j'ai donné à la femme une jolie bague de la même
valeur. Après cela je fus allé me coucher avertissant Costa,
et Le-duc que nous commencerions à plier bagage le lendemain.

Mais le lendemain à neuf heures j'ai reçu un billet du Lord
Limmore, dans lequel il me prioit d'aller tout seul avec midi
à Villa Borghese pour lui parler. Prevoyant très bien ce qu'
il pouvoit avoir à me dire j'y fus allé. J'étois en état de lui
donner un bon conseil, et l'amitié que j'avois pour la comtesse
sa mere m'obligeoit à y aller.

Comme il m'attendoit où je devois naturellement passer, il
vient à moi, et il me donne à lire une lettre de sa mere qu'
il avoit reçue la veille, dans laquelle elle lui disoit que
Paris de Monmartel venoit de l'avertir par billet qu'il avoit
reçu de Rome une traite sur elle de 100 m ℔ faite par lui, à
la quelle il feroit honneur, si elle vouloit bien lui fournir les
fonds. Elle lui avoit répondu qu'elle lui feroit savoir dans
trois ou quatre jours, si elle pouvoit lui faire passer cette
somme. Elle disoit à son fils qu'elle n'avoit demandé ce
delai que pour lui gagner ce tems qu'il devoit employer

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

à se mettre en surveté, car il devoit être sûr que sa Lettre
seroit protestée.

Je lui rens sa Lettre; et je lui dis qu'il devoit disparoitre — Donnez m'=
en le moyen achetant cette bague. Vous ignoreriez qu'elle ne m'
appartient pas, si je ne vous en avois fait la confidence.

Je lui dis donnez-vous à quatre heures, et je vis allé faire estimer
la pierre demontée par un des premiers joualliers de Rome. A=
près m'avoir dit qu'il connoissoit la pierre il prononça sa valeur
jusqu'à deux mille écus romains. Je les lui ai portés cinq cent
en or, et quinze cent en cedules qu'il devoit porter à un ban=
quier qui lui donneroit une Lettre de change sur Amsterdam
argent de banque. Il me dit qu'il partiroit à l'entrée de la
nuit tout seul à franc étrier pour se rendre à Livourne ne
portant dans une petite mâle de courrier que son pour nece=
saire, et sur tout son cher cordon bleu. Je lui ai souhaité un
bon voyage, et la pierre m'a resté que dix jours après
j'ai fait monter à Bologne.

J'ai pris dans le même jour une Lettre de recommandation
du cardinal François Albani pour monseigneur Le nonce Aro=
rati à Florence, et un autre du peintre Mengs au che=
valier Mann qu'il prioit de vouloir bien me loger. J'allois
à Florence pour la Corticelli, et pour ma chere Florese, et
je comptois pour certain que l'auditeur feroit semblant d'
ignorer que j'étois retourné en Toscane malgré l'ordre
injuste qu'il m'avoit donné, et à plus forte raison si le che=
valier Mann me logeoit

La second jour de carême, la disparition de Milord Fismore
fut la nouvelle de toute la ville. Le tailleur anglais ruiné,
le juif propriétaire de la bague desespéré, et tous les domestiques
de ce fou dissolu, et mis sur la rue presque nuds, car le tailleur s'étoit
de ce tout dissolu, et mis sur la rue presque nuds, car le tailleur s'étoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

despotiquement emparé de tout ce qui ne pouvoit, disoit il, qui appartenir au Lord coquin qui l'avoit outragé.

Le comique de cette tragedie me fut presenté par Poinsinet, qui parut devant moi vetu d'une redingotte sous laquelle il n'avoit que sa chemise. L'hôte, s'étoit emparé de tout ce qui lui appartenoit l'avoit menacé de le faire mettre en prison quand il lui avoit dit qu'il n'étoit pas au service de Milord. Je n'ai pas le sou, me dit il, pas une seconde chemise, je ne connois personne, je pense à aller me jetter dans le Tibre.

Il n'étoit pas destiné à se noyer dans le Tibre, mais dans la Guadalquivir en Espagne. J'ai calmé son desespoir lui disant qu'il étoit le maitre de venir avec moi à Florence; mais pas plus loin, car il y avoit à Florence quelqu'un qui m'attendoit. Il resta donc avec moi s'occupant à faire des vers jusqu'à l'heure de mon depart.

Mon cher frere Jean me fit present d'un Onyx de toute beauté. C'étoit un camaïeu où l'on voyoit en bas relief une Venus qui rageoit. C'étoit un antique de vingt trois siecles: avec une loupe bien convexe on y lisoit le nom du sculpteur Sostrate. Je l'ai vendu deux ans après à Londres au docteur Mattipour trois cent livres sterlings, et il est peut être dans le Musée britannique.

Je suis donc parti avec Poinsinet dont la tristesse m'amusa par les plus plaisantes idées. Le surlendemain j'arrive à Florence chez Vanini qui me voyant dissimule sa surprise. Je vais dans l'instant chez le chevalier Mann que je trouve seul à table; il me fait un accueil amical, il lit la lettre de Mengs, il me demande si l'affaire entre l'auditeur, et moi étoit accommodée, je lui dis que non, et je lui vois l'air mortifié: il me dit sincerement qu'il se compromettroit, il me logeoit, que j'avois mal fait à retourner à Florence — Je n'y suis que de

passage. A la bonne heure; mais vous sentez que vous ne pouvez pas vous dispenser de vous presenter à l'auditeur.

Je lui promets d'y aller, et je retourne à l'auberge. A peine entré dans ma chambre, un homme de la police vient me dire de la part de l'auditeur qu'il vouloit me parler, et qu'il m'attendroit le lendemain matin de bonne heure. Cet ordre m'impatiente, et dans ma mauvaise humeur je me determine à partir plus tôt qu'obéir à un mandement qui m'insultoit. Dans cette idée je vais: je vais chez Therese; on me dit qu'elle étoit partie pour Pise: je vais chez la Corticelli, qui me saute au cou, et fait toutes les grimaces bolognaises qui convenoient au moment. C'est un fait que cette fille, avec jolie, n'avoit cependant vû à vû de moi autre merite réel que celui de me faire vivre.

Je donne de l'argent à sa mere lui ordonnant de nous faire un bon souper, et je sors avec la fille lui disant que nous allions nous promener. Je la conduis avec moi à mon auberge, je la laisse avec Poinsinet, puis j'appelle dans l'autre chambre Costa, et mon Laquais. J'ordonne à Costa à la presence de partir le lendemain avec le-duc, et tout mon equipage, et de venir à Bologne où il me trouveroit logé au Pelerin. L'Laquais s'en va. Alors j'ordonne à Costa de partir de Florence avec la signora Laura, et son fils, lui disant, comme c'étoit vrai, que j'avois pris les devant avec sa fille: je fait savoir la même chose à Le-duc. Après cela, j'appelle Poinsinet à part, et je lui donne dix sequins le priant d'aller d'abord se loger ailleurs. Il pleure de reconnoissance, et il me dit qu'il partiroit le lendemain à pieds pour se rendre à Parme, où il étoit sûr que Monsieur du Tillot ne l'abandonneroit pas.

Je rentre dans la chambre où étoit la Corticelli, je lui dis de venir avec moi; elle croit que nous retournons chez

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

160 155.

sa mere ; mais sans La detromper je vais à La poste, je fais atte-
ler deux chevaux à une chaise, et j'ordonne au postillon d'aller
à l'Uccellatoio premiere station sur La route de Bologne — Où
allons nous donc ? me dit elle — A Bologne — Et Maman ? —
Elle viendra demain — Le sait elle ? — Non ; mais elle Le
saura demain, quand Costa Le Lui dira, et La conduira avec
Lui avec tout mon bagage.

La Cortialli trouve Le tour fort plaisant. Elle rit, et nous partons.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

1761

Bv VII

Chap. XII

(Orig. chap. VIII)

BnF
MSS

pages 225 à 246

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

64 pages supprimées.

Chapitre VIII

Mon arrivée à Bologne. Chasse de Modene. Parme. Turin.
La juive Lia. La R..... marchande de mode.

La Corticelli avoit un manteleT doublé d'une bonne pelisse; mais le fou qui l'enlevoit n'avoit pas même un manteau. Le vent étoit très froid; et malgré cela je n'ai jamais voulu m'arreter. J'avois peur d'être suivi, et de me voir obligé à retourner sur mes pas, ce qui m'auroit causé la plus cruelle de toutes les mortifications. Un ecu pour boire que je donnois au postillon le feroit aller ventre à terre. J'ai cru que le vent m'enleveroit sur la cime de l'Appenin; mais rien n'eut la force de m'arreter que les trois ou quatre minutes qui m'étoient necessaires pour changer les chevaux. Les postillons me croyoient un prince qui enlevoit cette fille. L'idée de jouer pour une fille qu'on enlevoit fit rire à regorge deployée at: de petite folle toutes les cinq heures que nous avons employées pour faire quarante milles. Nous sommes partis de Florence à huit, et je ne me suis arreté qu'à une heure après minuit à une poste qui appartenoit au Pape, et où j'en avois n'en plus à craindre. Le nom de cette poste étoit l'âne decharge: ce nom fit rire ma folle, et nous montames. Toute la maison dormoit; mais le tapage que j'ai fait, et trois ou quatre pauls que j'ai d'abord distribués aux garçons me firent faire du feu, et mirent en mouvement tout le monde pour me faire à manger. Nous mourions de faim, et de froid: ~~je leur ordonnai~~ On nous dit qu'il n'y ~~avoit rien, pourquoi nous ne ferions grâce~~ avoit rien à manger; mais je me suis moqué de l'hôte: il avoit des oeufs du beurre, des macaroni, du riz, du fromage parmesan, du pain, et du bon vin, et l'animal ne voyoit pas que nous avions de quoi

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

faire un excellent repas. Je me mis fait obéir, et je me mis fait dresser un lit qui étonna l'hôte parceque pour le faire je lui en ai fait defaire quatre. La Corticelli en mangeant comme une desesperée quand elle disoit que dira Maman, le fou rire la prenoit de façon qu'elle paroissoit en mourir.

Nous nous mimes au lit à quatre heures du matin après avoir voir ordonné qu'on nous ~~réveillat~~ éveillat lorsqu'une voiture anglaise à quatre chevaux arriveroit ~~avec des gens~~. Bourrés de Macaroni, comme nous étions, et gris de Chianti, et de Monte Pulciano nous n'eumes pas envie de faire l'amour, et lorsque nous nous reveillames les folies que nous fimes furent très peu de chose. Il etoit une heure après midi, nous pensames à manger, et l'hôte en conséquence de mes ordres nous donna un très bon repas. Mais lorsque j'ai eu revenir la nuit sans avoir vu arriver mon equipage j'ai commencé à penser à ce qui pouvoit être arrivé; ~~mais~~ cependant La Corticelli ne vouloit rien entendre de triste. Je me mis couché après souper determiné à envoyer à Florence le fils du maître de poste si mes gens n'arrivoient pas dans la nuit. Ils n'arriverent pas, et j'ai depeché un exprès à Corte pour savoir tout; car dans le cas de quelque violence je me serois decidé à retourner à Florence en passant sous malgré La Corticelli à laquelle ce retour auroit beaucoup deplu.

L'exprès que j'ai envoyé partit à midi, et revint à deux heures pour me dire que mes gens arriveroient dans moins d'une heure. Mon equipage venoit avec des chevaux de poste; il y avoit mis d'une caleche à deux chevaux où il y avoit une vieille femme et un garçon — C'est la maman

dit la Corticelli. Oh que nous nions! Il faut lui preparer bien
à manger, et laisser qu'elle conte toute cette impertinente hi:
toire dont elle se rancierdira jusqu'à la mort.

Costa me dit qu'il avoit tardé vingt quatre heures à cause
que l'Auditore pour se venger de ce que j'avois mepriſé
son ordre avoit envoyé dire à la porte de refuser
chevaux à manger; mais, un certain Agretti non sujet à cet
ordre lui en avoit donné en s'engageant de le mettre à Bo:
logne en deux jours et demi. Mais voici la harangue de la
Signora Laura qui mit la joye dans l'ame de sa fille.

J'ai preparé à soyper, comme vous m'avez ordonné, et j'ai de:
pensé plus de dix pauls, comme vous verrez, et que vous me remet:
trez, car je suis une pauvre femme; mais pensez de grace à ma
detresse, lorsque j'ai vu passer les heures après les autres heures
sans vous voir rentrer. J'ai envoyé mon fils à minuit chez Var:
vini pour savoir de vos nouvelles, et imaginez vous ma douleur,
car je suis mere, lorsque mon fils revint, et me dit qu'on ne
savoit rien de vous à votre auberge. J'ai passé la nuit sans me
coucher, et le matin je suis allée à la justice me plaignant
que vous m'aviez enlevé ma fille, et demandant qu'on
envoye après vous pour vous forcer à la rendre; mais, de:
vinez; on s'est moqué de moi, et on m'a dit que je ne devois
pas la laisser sortir de chez moi avec vous sans aller aussi avec
elle. Voyez vous la calomnie! — Calomnie, dit la Corticelli — Cer:
tainement, car c'étoit me dire que j'avois comme consenti à cet
enlevement, ce que les tuteurs n'a pouvoient pas supposer, car
si j'y avois consenti je ne serois pas allée leur demander justice.
Je suis allée après chez le docteur Varvini, où j'ai trouvé votre

218 valet de chambre qui m'a assurée que vous etes allé a Bologne,
où je vous trouverois si je voulois partir à la suite de votre e=
quipage, et vous payerez, j'espere, ce dont je suis d'accord avec
le voiturier. Mais, permettez que je vous dise que ce que vous
avez fait va au delà des bornes du badinage. Je l'ai consolée en
l'assurant que je payerais tout. Nous partimes le lendemain,
et nous arrivames a Bologne de bonne heure, où j'ai voulu
loger chez la Corticelli en envoyant mes valets à l'auberge,
d'où je me ferois venir à manger pour toute la famille.
J'y ai demeuré huit jours, dans lesquels la petite folle, qui
avoit une quantité d'esprit de son gout, me prouva des plaisirs
si delicieux que je conserve toutes les fois que je les rapelle a ma
triste memoire. Il y a en Italie des villes où l'on peut trouver tous les plaisirs que l'homme sensuel trouve à Bologne;
mais on ne les obtient nulle part ni si bon marché; ni si facile=
ment, ni si librement. Outre cela on y mange, et on y boit
tres bien, on y marche sous des arcades, et on y trouve l'esprit,
et les sciences. C'est un dommage que soit l'air, soit l'eau, soit
le vin on y contracte un peu de gale, ce qui produit aux
Bolognois le plaisir de se grater, qui n'est pas si indifferent
qu'on le pense, lorsque la demangeaison est legere. Les da=
mes principalement dans le mois de Mars remuent leurs
doigts pour se chatouiller les mains avec des graces enchan=
teresses.

J'ai quitté la Corticelli vers la mi-careme en lui souhai=
tant un bon voyage aussi, car elle alloit partir pour Prague,
où on l'avoit engagée pour un an pour seconde danseuse.
Je lui ai promis d'aller la reprendre en personne, et de la
conduire avec moi à Paris avec la mere. Le lecteur verra

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

de quelle façon je lui ai tenu parole.

Ce fut un pur caprice qui me fit rester à Modene, où je suis arrivé le même jour. Je vois le lendemain pour aller voir des tableaux, je rentre pour dîner, et je trouve un mandant qui m'ordonne de la part du gouvernement de pourvoir mon voyage tout au plus tard le lendemain. J'appelle l'hôte, et je lui fais répliquer l'ordre à la présence. Je lui ai dit que j'avois entendu. Il s'en va. Qui est cet homme? dis-je à l'hôte. — C'est un sbire — Et le gouvernement m'envoye un sbire? — Celui qui l'a envoyé ce ne peut être que le Bargello — Le Bargello est donc le gouverneur de Modene? Un infame — Infame! taisez vous. Toute la noblesse l'accoste. Il est entre: preneur de l'opera: les plus grands seigneurs sont chez lui à table, et par ce moyen il se procure son amitié — Mais pourquoi ce seigneur Bargello me cherche-t-il de Modene? — Je n'en sais rien. Aller lui parler. Vous trouverez un homme accompli.

Au lieu d'aller chez le S... T... je vais voir l'abbé Tartagrona, qui vivoit encore se reposant sur ses lauriers, et qui étoit un homme qui malgré la basse naissance s'étoit distingué par son esprit, et avoit été jugé digne par son maître le Duc de Modene d'être employé aux cours pour ses affaires politiques. C'est l'abbé qui m'avoit connu l'année 1753 à Vienne, après m'avoir fait un très gracieux accueil fut mortifié de l'aventure lui dis-je qui venoit de m'arriver — Que puis-je faire? — Vous en aller, car cet homme pourroit vous faire un affront beaucoup plus grand — Je m'en irai. Mais pourriez vous me faire le plaisir de me faire savoir la raison de ce singulier procedé? — Revenez ici ce soir.

L'abbé me dit le soir même que le Bargello d'abord qu'il avoit vu mon nom sur la consigne avoit deviné que j'étoit le meme Casa= nova qui s'étoit enfui des plombs, et qu'un de ses devoirs étant celui de tenir la ville à l'abri des mauvais sujets il s'étoit empressé de me intimer le départ — Je m'étonne, lui dis-je que me connant cela vous me logiez par Longeaux pour le duc de Modene. Quelle indi= guité! Quelle police contraire à la bonne morale, et même au bien de l'etat!

Le lendemain, un moment avant que je monte dans ma voiture, un homme agé de vingt cinq à trente ans robuste, et de la grande taille ayant l'air d'un coupe jarret me pria d'= ecouter un mot à part — Si vous, me dit il vous arreter à Parme seu= lement trois jours, et il vous me donner actuellement votre pa= role de me donner cinquante sequins, lorsque je viendrai vous les demander, et que vous sauver de toute certitude que le Bar= gello est tué, je vous promets de le tuer moi même moyen= nant un coup de carabine avec lequel je lui brulerai la cer= velle cette nuit — Je vous remercie, et je vous prie de le lais= ser mourir de sa mort naturelle. Voila un ecu pour que vous alliez boire à ma santé.

Il est certain que si j'avois été sur que ce bourreau là ne me tendoit pas un piege, je lui aurois donné la parole qu'il me demandoit; mais j'eus peur d'une avanie. Je suis arrivé à Parme le lendemain, et je suis allé me loger à la porte donnant le nom de Chevalier de Seingalt que je porte encore; car d'abord qu'un honete homme prend un nom,

'2 ou
va =
elui
e' je
ela
ndr! =
au
=
na
st
d'
eu =
a =
ou
ar
n =
er =
ir
ou
.
ne
il
ie'
le
i
=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

110v

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

111

nF
SS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

que personne n'a le droit de lui contester, il est obligé
à ne plus le quiter. Je le portois deja depuis deux ans; mais
souvent je le joignois à celui de ma famille.

A peine arrivé à Parme, j'ai congedié Costa; mais huit
jours après; la veille de mon depart, je l'ai repris. Son
pere joueur de violon fort pauvre devoit entretenir sa
grosse famille.

J'ai demandé de M. d'Antoine, et il n'y etoit plus,
et le directeur de la monnoye Dubois Chatelereux
etoit à Venise. Il s'y trouvoit avec la permission de
l'infant duc pour initier le balancier, et il s'en acqui=
ta tres bien; mais on ne s'en est pas servi. La mon=
noye ventidenne n'est pas ordonnée. Les republiques
se tiennent superstitieusement attachées à leurs anci=
ennes methodes; elles craignent que le moindre chan=
gement en tout genre ait, ou puisse avoir une influen=
ce sur la constitution au prejudice de l'état. Ne forgez
Cornelium. L'esprit du gouvernement venitien con=
serve le même caractere grec qu'il avoit à la naissance
de la republique.

Mon espagnol, qui se rejouit quand arrivant à Parme j'ai con=
gedié Costa, se facha quand je l'ai repris. Il n'est pas libertin, me
dit il, il est sobre, et il n'aime par la mauvaise compagnie; mais je le
crois voleur precisement parcequ'il se fait un scrupule de vous
tromper dans des bagatelles. Vous en servez la dupe. Il attend à
faire le grand coup quand il aura gagné toute votre confiance.
J'en agis differamment: je suis un peu fripon; mais vous me con=
noissez.

Le petit coquin vit mieux que moi. Cinq ou six mois après,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Costa me vola cinquante mille ecus. Vingt trois ans après, c'est à dire l'an 17.54, je l'ai trouvé à Vienne valet de chambre du comte de Hardegg, et l'ayant trouvé pauvre il me vint en=vie de le faire pendre. Je l'ai convaincu, les pieces à la main, que j'en étois le maitre. Il eut pour toute recours aux larmes, et à la pitié qu'eut de lui un Lonete homme nommé Ber=trand qui demeuroit chez le ministre du roi de Sardaigne: Cet homme que j'estimois m'excita à l'acte heroïque de lui pardonner. Quand j'ai demandé à ce miserable ce qu'il avoit fait de tout ce qu'il m'avoit derobé en or, et ses bijoux, il me dit qu'il avoit tout perdu jouant le fond d'un biribis: que c'avoient été ses associés mêmes qui l'avoient degouté. Il avoit epousé dans la même année la fille de Momolo, qu'il a plus tôt peu de tems après. Mais poursuivons.

Je suis allé me loger à Turin dans une maison particuliere, où logeoit l'abbé Farina, qui m'attendoit. J'ai pris tout l'appartement au premier vis à vis du sermon qu'il me fit à mon premier abord sur l'economie. L'ayant de nouveau assuré que je serois prêt à me rendre à Augsbourg dans le même tems que tous les ministres des puissances belligeran=tes se seroient assemblés, il m'assura aussi que dans le mois de May j'aurois une lettre de creance, et que je serois de Lui même informé de ce dont il s'agissoit. Cette commission me flattoit au supreme degré.

Après avoir tout reglé avec l'hotesse pour ce qui regardoit ma table, je suis allé au caffé, où la premiere personne que j'ai vu fut le pretendu marquis de Armoises que j'avois connu à Aix en Savoye. La premiere chose qu'il me dit fut que les jeux de hazard etoient défendus, et que les dames que j'=

avoit commencé à Aix seroient sans doute enchantées de me revoir. Pour ce qui le regardoit il me dit qu'il crivoit du jeu de tric-trac, malgré qu'il n'eut pas le dé heureux, car la force de la science à ce jeu là avoit plus d'influence que la fortune contraire. J'entendois fort bien qu'à fortune egale celui qui avoit plus de science devoit gagner; mais je ne comprenois pas la possibilité du contraire.

Nous sommes allés nous promener sur la belle allée vers la citadelle où j'ai vu une grandité de jolies filles. Turin est la ville de l'Italie où le sexe a tous les charmes que l'amour peut lui deviser; mais ou la police est la plus grande, et la ville etant petite, et tres peuplée, les espions savent tout: de là vient qu'on ne peut y jouir d'autre liberté que de celle qu'on se procure avec beaucoup de precautions, et pour des entretenues fort adroites, et qu'il faut bien payer car elles risquent, etant decouvertes d'être plus que barbaresques. On n'y souffre ni femmes publiques, ni filles entretenues, ce qui plait beaucoup aux femmes mariées, ce que l'ignorante police auroit dû prevoir. Par cette meme raison la clique de la manchette y triomphe.

Entre toutes les beautés que j'ai vues je m'informe d'une qui me frappe. Des Armoises les connoissoit toutes. Il me dit que c'étoit la fameuse Mia jeune invincible, qui avoit resisté aux attaques des plus renommés amateurs de Turin, que son pere etant maquignon, il n'etoit pas difficile d'aller chez elle; mais qu'il n'y avoit rien à faire. Je me determine à en courir les risques, et il me promet de me conduire chez elle. Je le prie de venir dîner avec moi: nous rencontrons chez mon ferard M. Z., et deux ou trois autres de la compagnie qui s'étoit à Aix, je fais, et je reçois des complimens, et je ne me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

soucie d'aller chez personne, pas même d'aller laisser à la porte du marquis de Brié un billet de visite.

D'abord après dîner il me conduit hors la porte du Pô chez le juif maquignon. Je lui demande s'il avoit un bon cheval de selle; il envoye un garçon à l'écurie pour en faire sortir un, et en attendant voila la charmante fille qui vient dans la cour pour recevoir des complimens sur ses charmes. Je la trouve au dessus de tout eloge. Taille svelte à l'age tout au plus de vingt deux ans, mise avec gout et sans façon, coiffée en cheveux, dont une ombre de poudre tempéroit le noir, teint de lis, et de rose, des yeux gais, et parlans qui sous un fier sourcil declaroient la guerre à tous ceux qui se presentoient pour les conquerir. Toute la physionomie annonçoit l'esprit, et les charmes de la société, j'étois à la contempler je ne voyois pas le cheval qui étoit devant moi. Quoique distrait, je l'examine cependant, et je le regarde par tout contrefesant le connoisseur, je lui ouvre la bouche, je lui observe les pieds, et les genoux, je le frappe soudain sur le dos, je lui tâte les oreilles, je le fais monter, trotter, galopper, et je dis au juif que le lendemain matin j'irai en botes pour le monter. Ce cheval gris pommelé couroit quarante pistoles de pierreries cent louis. La belle Lia me dit qu'il étoit la douceur meme, et que l'amble qu'il possedoit egaloit en vitesse le trot de tout autre cheval. J'en ai fait, me dit elle, plusieurs fois l'experience, et ce cheval m'appartiendroit, si j'étois riche — Vous seriez deux heureux, car je suis sûr que depuis que vous l'avez monté il vous aime. Je ne l'achetrai que lorsque je vous aurai vue dessus.

Elle rougit: son pere lui dit qu'elle devoit me faire ce plaisir; elle acquiesce: je lui promets d'y aller à neuf heures du matin.

Je lui tiens parole, et je la trouve habillée en courrier.
Quel corps! Quel caractere de la Venus Calipige dans ses hanches, dans ses cuisses, et dans ses genoux! J'étois déja la victime de la force du prestige. Elle monte comme le plus leger espagnol; et je monte sur un autre cheval tout prêt qu'on me presente. Je l'accompagne par tout, le cheval alloit tres bien; mais je ne pensois qu'à elle. Retournant à la maison, allant le pas, je lui dis que j'allois acheter le cheval; mais pour lui en faire present, et que si elle ne vouloit pas l'accepter, elle ne me verroit plus. La seule condition que je lui impose est qu'elle le montera le matin toutes les fois que je la prierois de me faire ce plaisir. Je lui dis que je m'arreterois à Turin cinq à six semaines; que j'étois devenu amoureux d'elle à la promenade, et que l'achat d'un cheval n'avoit été qu'un pretexte pour me procurer la douce satisfaction de la voir, et de lui declarer ma passion. Elle me répond tres serieusement que l'amitié qu'elle m'avoit inspirée la flattoit infiniment, et que le genereux present que je lui ferois n'étoit pas necessaire pour m'assurer de la sienne. Que la condition que je lui imposois lui étoit chere, et qu'elle accepteroit avec plaisir le present que je lui ferois quand même elle ne seroit pas sûre que le refusant elle feroit de la peine à son pere: elle finit par me prier de lui faire le cadeau du cheval à la presence de son pere repetant l'alternative que je ne l'acheterois pas, si elle le refusoit. La chose fut faite ainsi. Son pere, qui s'appelloit Moyse, trouva ce marché excellent, fit compliment à sa fille, reçut, et me donna quitance des quarante pistoles que je lui ai comptées, et me pria d'aller dejeuner le lendemain avec lui.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

136 170 Le Lendemain Moyse me reçut avec les marques de la plus
grande veneration. La charmante Lia habillée en fille me
dit que si je voulois monter à cheval, elle s'habilleroit vite
comme dans le jour precedent, et je lui ai dit que nous mon-
terons un autre jour; mais son pere, qui pensoit toujours
à l'argent, me dit que si j'aimois la promenade il pouvoit
me vendre un fort joli Phaeton avec deux chevaux excellens.
Sa fille lui dit qu'il devoit me le faire voir, et il partit disant qu'
il alloit faire atteler.

Je le verrai, dis-je à Lia, mais je ne l'acheterai pas, car je ne
sai pas qu'en faire — Vous iriez vous promener avec la dame
que vous aimez — Avec vous. Vous n'oseriez pas peut être
— Pourquoi pas, à la campagne, aux environs de Turin —
Eh bien, je le verrai.

Son pere vient dans le Phaeton, je dejeune avec Lia, et je
vois la voiture, et les chevaux; je trouve le tout très joli.
Tout cela, me dit Moyse ne coute que quatre cent cequins,
et après Pâques celui qui le voudra m'en donnera cinq cent.
Nous y montons avec Lia, nous courons un mille, puis nous
retournons à la maison. Je dis à Moyse que je lui donnerois
rejoins le Lendemain; il s'en va, et je remonte avec Lia. Tout
cela, lui dis-je, vaut bien les quatre cent cequins, et demain
je les payerai avec plaisir; mais sous les mêmes conditions
que j'ai acheté le cheval, et avec une autre de plus; et c'est
que vous m'accorderez toutes les faveurs qu'on accorde à l'amour
— Vous parlez très clairement. Je vous repons aussi avec la
même clarté. Je suis honête fille; et je ne me vens pas — Sa-
chez, ma belle Lia, que toutes les femmes, honêtes ou non, se
vendent. Quand un homme a le tems il le achete par des soins,
et quand il est pressé comme moi il met en usage les presens, et
l'or — Cet homme est maladroit: il feroit mieux à faire naitre

l'amour par des soins avides — Ce seroit le comble du
bonheur ; mais je suis pressé, je vous le repete.

Son pere revient, et un moment après je pars lui disant
que si je ne pouvois pas venir le jour suivant je viendrois un
autre jour, et que nous parlerions alors du Phaeton.

C'étoit evident que Lia m'avoit pris pour un prodigue
fait pour être la dupe. Elle auroit voulu le Phaeton, com-
me elle avoit eu le cheval. De mon coté, je me suis disposé
d'avance à perdre cent cequins ; mais ce devoit être assez.
Je devois suspendre mes visites, et voir comme finiroit la
chose entre elle, et son pere, qui aimant l'argent, devoit
être fort faché que Lia ne sût trouver le moyen de me faire
acheter la voiture ou se donnant, ou ne se donnant pas à
moi, car cela devoit lui être egal. J'ai été sûr à la fin de
la voir venir.

Ce fut le Samedi que j'ai vu la belle juive à la promenade de
la citadelle. On ne vous voit plus, me dit elle ; ou viendrez demain
matin dejeuner avec moi, ou je vous envoye le cheval. Je lui ai
promis d'y aller, et je lui ai tenu parole. Elle me fit déjeu-
ner avec la tante qui n'étoit là que pour la decence, et après
le dejeuner elle s'habilla en courrier à ma presence ; mais la
tante se tenant toujours là. Elle laissa tomber ses jupes, ayant
deja des culottes, puis elle ôta son corset, et se mit une veste, et pour
lors elle me laissa voir quelque chose que j'ai fait semblant de
ne pas voir ; mais elle étoit ivre de son fait. Elle me pria
de lui arranger son jabot, et à cette occasion j'ai touché quelque
chose qui jusqu'à ce moment là n'avoit intéressé que ma
vue. J'ai connu qu'elle avoit un projet, et que ma bo-
nne ne dependoit que de le dejouer. J'esperois la victoire
assurée.

Son pere arriva dans le moment que nous montions à cheval,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

AB8 177

il me dit que si je voulois acheter le Phaeton, et les chevaux, il me donneroit le tout pour vingt cequins de moins. Je lui ai repondu que ma fille etoit la maitresse de me faire faire tout ce qu'elle vouloit à notre retour de la promenade.

Nous partons au pas, et elle me dit qu'ayant dit à son papa qu'elle etoit la maitresse de me faire acheter la voiture, et les chevaux, je devois l'acheter pour ne pas la bouder avec lui. Acheter le tout, me dit elle, et revenez vous à m'en faire present quand vous deviendrez convaincu que je vous aime. Je vous promets que nous irons nous promener ensemble tous seuls quand vous voudrez; sans cependant descendre nulle part; mais je crois que vous ne vous en soucierez plus: votre inclination ne fut qu'un caprice passager — Pour vous convaincre que le mien n'a pas été un caprice, j'acheterai le Phaeton, et je le ferai mettre dans une remise à Rueil, et je garderai les chevaux dans l'espace dans une ecurie sans m'en servir; mais il ~~au bout~~ de huit jours je le vendrai — Venez demain vous ne me vendez pas [illegible]

Je viendrai; mais je veux ce matin un gage de tendresse — Ce matin? Je ne saurois — Je monterai avec vous, et en vous habillant en fille, vous pourrez me faire des graces;

De retour chez elle, nous la grondons, et elle m'étonne disant à son père que le phaéton doit à moi, et qu'il n'avoit qu'à faire atteler. Le jaif rit, il monte avec nous, et Lia d'un air sûr me dit de compter l'argent — Je ne l'ai pas sur moi; mais je peux vous donner un billet — Voici plume, et papier.

Je n'hésite pas à écrire au banquier Zappata de payer à une seule avec moi. Vous fiant à moi, me dit elle, vous vous rendu digne de mon coeur — Vite donc: dechabiller vous — Non. j'ai une porte dans la maison: elle pourroit entrer; et je n'ai pas fermer la porte. Vous serez content de moi demain. Je vais cacher dans votre dechabiller; mais retirez vous dans ce cabinet. Vous en sortirez tirer d'abord que je me serai dechabillée en fille.

J'y cours, et elle m'y enferme. Regardant la porte du bas en haut j'apperçoi une porte elevée entre les deux battans: je monte sur un tabouret, et je vois toute la chambre, et Lia assise devant moi sur un sopha qui travaille d'abord à se dechabiller. Elle changea de chemise, elle se dechaussa, elle nettoya ses pieds, elle l'examina un orteil, elle sta ses culottes, un bouton tomba, et elle se courba pour le ramasser de dessous le canapé: elle ne pouvoit se marier de me faire des postures, et je me retirois pour bien qu'elle savoit que j'étois à la fente. Je n'ai pas pu m'empecher de me mouvoir.

Quand elle fut habillée, elle ouvrit la porte, je sautai à son cou, je lui dis que j'avois tout vu, elle n'y consent pas, je veux user de mes droits, elle s'oppose, et son père est de retour me remerciant, me disant que j'étois le maître de toute la maison, et il me donne quitance de 380 sequins.

n40 Je pars fachè, et je vais chez moi dans la rue de Poitou. Je la place dans ma remise, et je fais mettre les chevaux dans l'ecurie gardant le cocher. Je pensois à ne plus voir Lia. Elle m'avoit plu dans ses postures; mais le plaisir qu'elle m'avoit fait n'etoit venu que d'une invitation que l'amour devoit abhorrer. Elle l'avoit forcé à etre voleur, et l'enfant affamé y avoit consenti; mais quand après le fait il se crut en droit d'exiger la même nourriture de bon gré, et qu'on la lui refusa, le mepris occupa la place de l'estime. Lia n'a pas voulu s'avouer fait..., et mon amour ne voulut pas se declarer frippon.

J'ai fait connoissance avec un aimable Chevalier Lom: ma de Cettres, militaire, grand amateur de Savans, qui n'avoit autre defaut que celui du maquignonage. Il me fit faire plusieurs belles connoissances, que cependant je n'ai pas suivies parceque elles ne pouvoient m'engager que du coté du sentiment, et je voulois jouir, et payer des grands plaisirs argent comptant. Le Chevalier de Breze n'etoit pas l'homme qu'il me falloit. Il m'a mené chez la Matti ci-devant Davanzo, et alors entretenue par le Chevalier Roberti homme froid, et tres honnete, qui tenoit alors le departement des affaires étrangeres.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Cette Mazzoli qui n'étoit pas jolie me fesoit revenir chez elle des filles, mais je n'en ai pas trouvé une seule faite pour remplacer Lia, que je croyois de ne plus aimer. Je me trompois.

Le chevalier Corona, qui dans ce moment là avoit la V[illegible] me ceda la maitresse: c'étoit une couturiere que malgré tout ce qu'elle me dit je n'ai jamais osé toucher. Au bout de huit jours j'ai cessé de la voir. Le comte Grana son frere, connoissance de Aix aussi, me presenta à Madame de Sc:, qui voulut m'engager à une démarche criminelle. Mon bon Genie m'en garantit. Le comte Grana se justifia. Peu de tems après son oncle mourut, et il devint riche. Il se maria, et il devint malheureux.

Je m'ennuyois; et Des-avenieres, qui mangeoit toujours chez moi, n'y trouvoit pas son compte. Je pensois d'aller à Milan. Il me conseilla à faire connoissance avec une françoise mar= chande de mode célebre à Turin appellée la R. Elle avoit à son service sept à huit filles qu'elle faisoit travailler dans une sale contigue à sa boutique. Il croyoit que cachant en y prendre je pourrois m'approprier quelqu'une. Ayant de l'argent je n'ai pas cru cela difficile. Je fus donc à la Boutique de la R pour acheter des blondes noires, que je voulois envoyer à Venise. Je fus surpris en entrant de voir Lia qui marchandoit devant une quantité de choses qu'elle avoit choisies, et dont elle trouvoit le prix trop cher. Elle me dit avec un air de reproche, mais obligeant qu'elle me croyoit malade: je lui ai répondu que j'avois été occupé. Elle me plut. Je lui ai dit qu'elle me verroit le lendemain. Elle m'invita à

LaR. à vingt-neuf juin, où je trouverois, me dit elle, grande compagnie. Je savois que c'étoit aujourd'hui, et je lui ai promis d'y aller. Lia après avoir beaucoup marchandé, et ne s'être pas accordé, partit, et la R alloit remettre à leur place tous les brimborions quand je lui ai dit que j'achetois tout cela pour moi même. Elle fit un sourire, je lui ai compté son argent, et elle me demanda où je logeois, et à quelle heure elle devoit m'envoyer mes marchandises — Vous pouvez, madame, me faire l'honneur de venir dejeuner demain chez moi à neuf heures, et me les porter — Je ne peux pas, mon=sieur, quitter ma boutique — Pourquoi donc m'envoyez vous tout cela?

La R, malgré ses trente cinq ans, me donna une envie d'elle. Je lui ai dit que je voulois des blondes riches. Elle ouvrit une porte, et elle me dit de la suivre. Je fus surpris voyant sept à huit filles toutes jolies occupées à travailler, qui me regardèrent à peine. La R ouvre plusieurs armoires, et tire des blondes magnifiques. Je tâchai à contempler ces filles, je lui dis que j'en voulois pour faire deux toilettes à la reine. Elle savoit ce que c'étoit. C'était à leurs un article du plus grand luxe. Ces blondes me coutèrent au delà de cent séquins. Elle dit à deux de ces filles qu'elles me les porteroient le lendemain avec tout ce que j'avois acheté, et que Lia n'a=voit pas voulu — Oui Madame!

Mes je levai et je la trouve charmante. Je retourne avec la R dans sa boutique, et m'asseyant à son comptoir je fais l'éloge de la beauté de ses ecolieres; mais je lui dis, ce n'étoit pas vrai, que je l'aimois préférée aux autres. Elle me remercie,

me disant clair et net qu'elle avoit un amant, et elle me
l'annonça sur le champ.

Je vois entrer le comte S. Giles. C'étoit un vieux homme,
qui absolument ne pouvoit plus compter sur la galanterie. J'ai
ici que La R m'en avoit imposé; mais j'ai vu le lendemain qu'elle
m'avoit dit la pure vérité. Je l'avois commandé café du change,
je l'ai laissé avec la belle après lui avoir tiré la reverence.

Le lendemain les jolies filles vinrent, et j'ai ordonné du chocolat,
mais elles le refuserent. Après m'avoir consigné mes mar-
chandises elles voulurent s'en aller; mais le caprice me vint
de les charger de porter à Lia tout ce qu'elle avoit choisi,
et de retourner ainsi pour me dire comment elle avoit
reçu le cadeau. Elles s'en chargerent, et attendirent que je
lui eusse écrit un billet. Il me fut impossible de donner à ces
deux filles la moindre marque de ma tendresse; car je n'avois
pas osé fermer ma porte, et la maîtresse avec les laides filles de
la maison sous ce prétexte ne feroient qu'aller, et venir. Mais
à leur retour, je les ai attendues au bas de l'escalier, et après
leur avoir donné une pistole d'or je leur ai dit qu'il ne tenoit
qu'à elles de s'engager de mon cœur. Elles me dirent que
Lia avoit agréé le beau présent, et qu'elle m'attendoit.

Dans l'après dîner je passe par devant la boutique de La R,
elle étoit seule, elle m'appelle, et je vais m'asseoir à son comptoir
avec plaisir. Elle me remercia d'avoir été généreux envers
ses filles, et elle me demande, si j'étois bien amoureux de
la belle juive. Je lui dis franchement que je l'aimois; mais
que n'étant pas heureux j'avois pris mon parti: elle
m'applaudit en disant que c'étoit une friponne qui ne
pensoit qu'à attraper tous ceux qui se laissoient séduire par

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

144 ... soi charmes — C'ait petit être aussi la maxime de vos chan=
... marchandes filles — Mes filles ne sont complaisantes que quand
... je leurs dis qu'elles peuvent l'être — Je me recommande donc
à vos bontés; car elles ne voudront accepter pas seulement
une tasse de chocolat — Elles doivent se regler ainsi: vous
ne connoissez pas Turin. Vous trouverez vous être logé là
où vous etes? — Très bien — y être vous avez toute vôtre
liberté? Pourrez vous donner à souper à qui vous voudrez, et
faire tout ce qu'il vous plait dans vos chambres: je suis sûre
que non — Jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion d'en
faire l'expérience; mais j'en crois ... — Ne vous flattez de
rien. C'ait une maison d'espions de police — Vous croyez
donc que je ne pourrois pas vous prier à souper avec une ou
deux de vos ecolieres — Je me garderois bien d'y aller.
Tout Turin le sauroit, et on diroit ce qui ne seroit pas — Et
si je allois me loger ailleurs? — Par tout la même chose;
mais je connois une maison où vous pourriez vivre comme
vous voudriez, et où mes filles même avec du menagement
pourroient aller porter chez vous tout ce que vous achetteriez
chez moi — Où ait cette maison? Je ferai tout ce que vous
me direz de faire

Après m'avoir dit que je ne devois me confier à aucun pie=
montois, elle m'indiqua une petite maison toute meublée,
où ne demeuroit que le vieux concierge, et sa femme. Elle me
dit qu'on me la loueroit à mois, et que payant d'avance on
ne me demanderoit pas même mon nom. La maison étoit à
deux cent pas de la citadelle la derniere dans une rue solitaire,
qui avoit une porte de derriere qui donnoit dans la campagne,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

et où je pouvois entrer mesme en voiture.

J'ay fait mon Lit, j'ai trouvé le tout conforme à ce qu'elle me dit, je l'ai louée pour un mois, et pas plus tard que le lende= main j'y ai couché. La R admira ma celerité.

Le lendemain je fus à la roca où Lia m'avoit invité, où je me suis ennuié; mais j'ai resisté à tout l'art qu'elle a employé pour me mettre de nouveau dans ses filets. J'ai cependant loué de son pere une voiture fermée que j'ai fait aller cher moi plaçant les cheveux dans mon ecurie: je me suis ainsi trouvé le maitre d'aller où bon me semblerait, et d'entrer et sortir à toute heure. J'ai dû indiquer mon nouveau logement au reste de la ville. J'ai eu toujours trop curieux atte Gama, et j'ai cru d'avoir les meilleures raisons pour ne rien cacher à Sa connoissance que le detail resoit dans mon entiere dépendance; mais malgré cela ma porte étoit fermée à tout le monde à moins que je ne donnasse l'ordre de l'ouvrir à ceux que j'attendois. Je ne pouvois pas douter de la fidelité de Costa, et de l'Espagnol

Dans cette Louvenie maison j'ai eu une à la fois; mais toujours accompagnée d'une autre, toutes les filles de La R, dont la derniere qui s'appelloit Victorine, étoit barrée, et elle n'en savoit rien. La R, qui n'en savoit rien non plus, me l'a= voit donnée pour pucelle, et j'ai dû la croire telle deux heu= res durant de suite apparent toujours d'en venir à bout; mais enfin épuisé de fatigue, j'ai voulu voir ce que c'étoit, trouvant un Hombeau à la main. J'ai vu la membrane chacune percée d'un trou si petit que la pointe d'une aiguille y seroit en= trée difficilement. Victorine même m'encourageoit à y intro=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

duisse de force mon petit doigt, mais en vain. L'effort me lui faisoit ressentir la moindre douleur; mais ce qui s'opposoit à l'état-que de la chose. C'étoit l'extremité extérieure de son vagin que la nature par un simple hazard lui avoit fait imperforable. Victorine par là étoit condamnée à mourir vierge à moins qu'un docte docteur ne lui fît l'opération qu'on connoissoit: la même qu'on fit à mademoiselle de Chemillon peu de tems après que M. Lepri l'eut pourfendue. Mon petit dieu Hymen, lui dis-je, défie l'amour le plus vigoureux à se placer sur son autel. La bonne fille pleura.

Quand j'ai conté cette histoire à la R, elle me dit que Victorine pour là pouvoit faire sa fortune. Celui qui la fit debarrasser quelques années après fut le comte de la Perouse.

A mon retour d'Espagne je l'ai engrossie.

Le jeudi saint de grand matin j'ai vu chez moi Maïa avec sa fille Lia. Je ne m'y attendois pas. Je leur ai fait grand accueil. Dans nos jours saints ils n'osoient pas se montrer par Turin. Je les ai conviés de les passer chez moi, et j'ai connu que je n'aurois pas grande peine à les persuader quand j'ai vu le finon marchander une bague qu'il vouloit me vendre. Je lui ai dit que je pourrois l'acheter de la fille, et il espera que je lui en ferois present; mais je l'ai trompé. Je les ai engagés à dîner, et à souper avec moi, et je leur ai donné une chambre à deux lits, où ils dormirent très bien.

Le lendemain voyant que je n'avois pas encore acheté la bague, et ayant des affaires il me demanda la voiture pour toute la journée me disant qu'il retourneroit vers le soir au commencement de son Samedi pour retourner chez lui avec sa fille. Après son départ j'ai acheté la bague pour six cent quarante; mais avec les conditions que j'ai voulu, et étant chez moi, Lia n'a pas pu me tromper. Elle ne me refusa rien; et son père le soir se trouva aussi content que moi; mais non pas Lia qui s'attendoit qu'au moment de son départ je lui ferois present. Je lui ai dit que je la lui porterois en personne. Le matin de la seconde fête, un homme me remit un billet qui me citoit à la police.

1761

Bd VII

Chap. XIII fin vol VII imprimé.

(orig. chap. IX)

BnF MSS

pages 269 à 292

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Ma victoire contre le vicaire. Mon depart. Chambery.
La fille de Desbrosses, M. Morin. M. M.. La pensionnaire
Lyon. Paris

Surpris par cette citation qui ne me predisoit rien d'agre-
able, je m'habille, et je me fais porter au bureau du vi-
caire. Il etoit assis devant une grande table, et il y avoit là
dix huit à vingt personnes debout. C'etoit un homme de
soixante ans qui avoit la moitié du nez couverte de noir
à cause d'un ulcere malin. Je vous ai fait, me dit il, venir
ici pour vous ordonner de partir dans trois jours tout au plus
tard — Vous n'avez pas le droit, monsieur de me donner
cet ordre; ainsi je ne partirai qu'à ma comodité — Je vous
ferai mettre de hors par force — A la bonne heure. Je ne
peux pas resister à la force; mais j'espere que vous y pen-
serez, car on ne chasse pas d'une ville bien policée un hom-
me qui ne fait rien contre les lois, et qui à $\frac{m}{100}$ # chez un
banquier — Fort bien. Je trois jours vous pouvez faire vos
paquets, et compter avec votre banquier. Je vous conseille
d'obeir: c'est le roi qui vous l'ordonne — Si je partois,
je deviendrois complice de votre injustice; mais puisque vous
me portez au nom du roi, je vais sur le champ me pren-
dre à S. M. Je suis sûr qu'il reconnoîtra l'ordre injuste
que vous venez de me donner ainsi publiquement —
Et ce que le roi n'est pas le maitre de vous faire partir le
Roi; mais employant la force, si je resiste. Il est aussi le maitre
de me condamner à mort; mais il doit me fournir le bourreau.
J'avois connu le Ch.r Raiberti chez une dame qu'il en-
tretenoit: il etoit premier commis au departement des affai-
res etrangeres. Je me fais porter chez lui, et je lui conte

toute cette histoire finissant par lui dire que j'avois besoin de parler au roi, car j'étois decidé à ne vouloir pas partir de bon gré. Le brave Lomena me conseille d'aller plus tôt parler au Chevalier Osorio qui tenoit alors les affaires étrangeres, et qui parloit au roi quand il vouloit. Son conseil me plaît, et je vais d'abord chez le marquis Osorio: c'étoit un Sicilien qui avoit beaucoup d'esprit. Après lui avoir conté tout, je le prie d'informer S. M., car trouvant l'ordre du vicaire injuste j'étois decidé à ne pas obéir. Il me promet de parler au roi, et il me dit de retourner chez lui le lendemain.

Je fus allé dîner avec l'abbé Cosma croyant que mon affaire lui arriveroit neuve; mais point du tout. Il savoit que j'avois eu ordre de partir, et de quelle façon j'avois répondu au vicaire, et quand il sut que je persistois dans la resolution de ne pas obéir, il n'osa pas condamner ma fermeté. Il m'assura qu'au cas de mon depart il m'enverroit toutes les instructions qui m'étoient necessaires là où je lui dirois.

Le Ch.r Osorio me reçut le lendemain d'un air plus affable. Le chevalier Raiberti lui avoit parlé de moi. Il me dit qu'il avoit parlé au roi, et au comte d'Aglié aussi, et que je pouvois rester; mais que je devois aller d'abord parler de nouveau à ce dernier, qui m'accorderoit le tems dont j'avois besoin pour finir les affaires que je pouvois avoir à Turin. J'allois, lui dis-je, des instructions de la cour de Portugal pour le congrès qu'on va tenir à Augsbourg, où je me trouverai — Vous croyez donc que ce congrès se tiendra? — Personne n'en doute — Quelqu'un croit qu'il sera en fumée. Je suis charmé de vous avoir été utile; et je saurai avec plaisir comment le vicaire vous aura reçu.

Je vais donc chez le vicaire, qui me dit d'abord qu'il me voit que le Ch.r Orio lui avoit dit que j'avois des affaires qui m'obligeoient à passer encore quelques jours à Turin, et que je pouvois donc rester; mais vous pouvez me dire à peu près de combien de jours vous avez besoin — Je ne peux pas savoir cela precisement; car j'attens des instructions de la cour de Portugal pour le congrès qu'on va tenir à Augsbourg. Je crois que je pourrai partir pour Paris dans un mois; et si cela ira plus tard, j'aurai l'honneur de vous le faire savoir.

— Vous me ferez plaisir.

Je suis d'abord retourné chez le Ch.r Orio, qui me dit en riant que j'avois attrapé le vicaire, car j'avois pris un terme indefini. Mais quel plaisir pour la politique Fama quand je lui ai dit que le Chevalier Orio doutoit de la tenue du congrès; malgré cela je l'ai de nouveau assuré que j'irois à Augsbourg, et que je partirois en trois ou quatre semaines.

La R.ne me fit les plus grands complimens, car elle devoit être enchantée que j'eusse humilié le vicaire; mais nous convint de devoir suspendre les petits soupers chez moi avec ses filles. Les ayant déjà eues toutes, je ne fus pas beaucoup sensible à ce sacrifice: [redacted]. Ce fut ainsi que j'ai vecu jusqu'à la moitié du mois de Mai que j'ai quitté Turin après avoir reçu de l'abbé Fama une lettre pour Milord Stormont, qui devoit être à Augsbourg plenipotentiaire pour l'Angleterre. C'étoit avec lui que je devois me concerter dans ma commission.

M'étant déterminé à faire une visite à Madame d'Urfé avant d'aller en Allemagne, je lui ai écrit de m'en

voyer à Lyon une Lettre pour M. de Rochebaron, dont il pouvoit m'arriver d'avoir besoin. Ayant aussi intention de m'arrêter trois ou quatre jours à Chamberi pour faire une visite à la grille à M. M., pour laquelle je songeois toutes les fois que je la rappellois à mon souvenir, j'ai demandé une Lettre pour cette ville à M. Raiberti; et j'ai écrit à Grenoble à mon ami Valengard de faire souvenir à madame Morin qu'elle m'avoit promis de me faire voir une ressemblance à Chamberi.

Mais voilà encore un evenement fatal par rapport aux consequences qu'il eut à mon grand préjudice. Cinq ou six jours avant mon départ de Turin, je vois paroître devant moi à dix heures du matin des arnautes fort triste. Je viens, me dit il, de recevoir ordre de partir de Turin dans l'espace de vingt quatre heures. — En savez vous la raison? — Cela m'arrive parceque hyer au caffé du commerce j'ai donné un démenti au comte Scarnafis qui a dit que la France roudoyoit le gazettier de Berne: il est sorti du caffé en colere, je l'ai suivi pour lui faire entendre raison; mais en vain: il est allé apparement se plaindre, et demain de bonne heure je dois décamper — Vous êtes françois, et pouvant reclamer la protection de l'ambassadeur, vous auriez tort de partir si precipitamment — Premierement l'ambassadeur est absent, et en second lieu mon cœur me désavoue. J'aime mieux partir. Je vous attendrai à Lyon. Je vous prie seulement de me prêter encore cent ecus, dont je vous tiendrai compte.

Je lui ai donnée la petite somme, et il partit le lende-

main à la pointe du jour. Je lui ai dit que je resterois quelques jours à Chambéri.

Après avoir pris une lettre de crédit sur Augsbourg, [illegible], je suis parti, et le lendemain j'ai passé le Mont-Cenis sur des mulets moi, Costa, le duc, et ma voiture. Trois jours après, je me suis logé à Chambéri à la seule auberge où tous les passagers devoient se loger.

Voyant une très jolie demoiselle sortir de la chambre contigue à la mienne, je demande à la servante qui c'étoit, et elle me dit qu'elle étoit la femme d'un jeune homme qui se feroit au lit pour guérir d'un coup d'épée qu'il avoit reçu venant de France il y avoit quatre jours.

Sortant de ma chambre pour aller prendre à la poste la lettre que Valerglard devoit m'avoir écrite, je m'arrête devant celle de ma voisine, dont la porte étoit ouverte: je lui offre mes services en qualité de voisin; elle me prie d'entrer; je vois un beau jeune homme au lit sur son séant, je l'interroge sur son état. Sa femme me dit que le chirurgien lui avoit défendu de parler, à cause d'un coup d'épée qu'il avoit reçu à la poitrine à une demie lieue de là venant de France, dont il espéroit de guérir dans peu de jours, et poursuivre son voyage à Genève. Dans le moment que j'allois partir, la servante entre, et me demande si je voulois coucher seul dans ma chambre, ou avec madame. Je lui répons, riant de la bêtise que je soupçonnois dans ma chambre ajoutant que je n'avois pas le bonheur d'être connu de madame: elle me répond que je lui fais trop honneur et plaisir, et son mari à voix basse me dit la même chose: je lui dis donc que je profiterai de sa bonté. Cette femme, ou fille étoit d'ailleurs charmante.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

M'ayant voulu conduire jusqu'à l'escalier, j'ai pris la liber=
té de lui baiser la main, ce qui est en France une declaration
d'amour aussi respectueuse que tendre.

Je cours à la poste, et je trouve deux lettres; une de Valen=
glard qui me dit que madame Morin étoit prête à venir
à Chambéri si je voulois lui envoyer une voiture. J'ouvre
l'autre lettre, et je vois signé Des-armoises. Il m'ecrivoit
de Lyon. Il me disoit que sortant de Chambéri il avoit ren=
contré la fille dans une voiture avec un coquin qui l'avoit
enlevée, et qu'il lui avoit enfoncée l'epée dans le corps;
mais qu'il n'avoit pas pu arrêter la voiture qui les condui=
soit à Chambéri. Il me prioit de m'informer, et de pourvu=
der la fille à retourner à Lyon, et si elle ne vouloit pas de
demander main forte prenant fait, et cause pour son mal=
heureux pere qui la reclamoit: il m'assuroit qu'ils n'étoient
pas mariés, et il me conjuroit de faire tout ce qui dependoit
de moi pour lui donner cette marque d'amitié. Il me prioit
de lui répondre d'abord par exprès m'envoyant son adresse.

Je n'ai pas eu besoin de m'informer. Sa fille ne pouvoit être
que ma voisine; mais j'étois bien eloigné de faire la moindre
demarche pour faire retourner à Lyon la charmante creature.

De retour à l'auberge, j'ai envoyé Le-duc à Grenoble avec
une voiture à quatre places à M. de Valenglard, et une lettre,
qui en contenoit une autre que j'adressois à Mad. Morin, où
je l'avertissois que je m'étois arrêté à Chambéri pour
elle je l'attendois à toute la commodité. Après cela je
me suis abandonné dans la joye de mon ame à la rare avan=
ture que la fortune me presentoit. Mademoiselle Des-Armoises,
et son serviteur m'avoient inspiré les sentimens de la plus
tendre amitié: je ne me souciois pas de deviner, si ce qui me guidoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

était vertu, ou vice.

J'entre dans leur chambre, et je vois le chirurgien qui pan= soit le blessé. La blessure n'était pas dangereuse; elle était en suppuration. Après le départ du chirurgien, je lui fais compliment, je lui conseille la diète, et le silence, et je vais passer dans ma chambre le reste de la journée jusqu'à l'heure de souper après avoir remis en sa présence à Mlle Desarmoises la lettre que je venois de recevoir de son père.

J'étois sûr qu'elle viendroit me parler.

Je la vois, un quart d'heure après, paroître devant moi d'un air triste. Elle me rend la lettre, me demandant ce que je pensois de faire — Rien. Je me croirai heureux, si vous me mettez dans le cas de vous être utile — Je vois bien — Pouvez vous croire le contraire! D'abord que je vous ai vue, vous m'avez intéressé. Etes vous mariée! — Non; mais nous le serons d'abord que nous arriverons à Geneve. — Arrangez vous, et informez moi de tout ce fait. Je vois que votre père a le malheur d'être amoureux de vous, et que vous le fuyez — Il vous l'a donc dit, et j'en suis bien aise. Il y a un an qu'il est arrivé à Lyon, et un quart d'heure après je me suis retirée chez une amie de ma mere, car je ne peux rester une seule heure en tête à tête de lui sans craindre la plus monstrueuse violence. Le jeune homme que vous avez vu au lit est fils unique d'un negociant de Geneve; mon pere même l'a conduit chez nous il y a deux ans, et nous devinmes d'abord amoureux. Après le départ de mon pere, il me demanda pour femme à ma mere qui mon pere étant à Marseille crut de ne pas pouvoir dis= poser de moi. Elle lui écrivit à Marseille, et il lui repondit

qu'à son retour à Lyon il se déterminerait. En attendant mon amant est allé à Genève où il obtint le consentement de son père à notre mariage, et il revint à Lyon avec tous les renseignements nécessaires bien recommandé à M. Bolomar. Quand mon père arriva l'année passée, je me lui sauvée, comme je vous ai dit, et mon amant me fit demander pour sa femme par M. Bolomar même. Mon père lui dit qu'il lui répondrait quand il m'aurait chez lui. M. Bolomar me dit que je devais retourner dans la maison paternelle, et je lui ai répondu que j'étais prête, si ma mère voulait bien venir me prendre, et me tenir sous sa garde; mais quand M. Bolomar lui en parla, elle lui dit qu'elle connaissait trop son mari pour me faire retourner à la maison. Il parla de nouveau à mon père pour avoir son consentement; mais en voici huit à dix jours après il partit, puis nous sumes qu'il était à Aix en Savoye, puis à Turin, et enfin voyant que mon père ne voulait se déterminer à rien, mon amant me proposa de partir avec lui me faisant assurer par M. Bolomar même qu'il m'épouserait à Genève: ma mère y consentit. Nous partîmes donc il y a huit jours. Le malheur a voulu que nous prenions la route de la Savoye, et que nous rencontrions mon père à peu de distance de cette ville. Il nous connut, il fit arrêter la voiture, il vient à moi, il veut me forcer à descendre, je crie, mon amant me prend entre ses bras, mon père le saisit de son épée, et il la lui enfonce dans le corps. Voyant du monde qui accourait à mes cris, et ceux du voiturier, et croyant d'avoir tué mon amant, il remonta à cheval, se sauvant à bride abattue. Je vous montrerai l'épée ensanglantée jusqu'à la moitié, malgré que la blessure n'est que de trois pouces. — Je me obligé de

repondre à la Lettre. Je pense au moyen de vous obtenir son
consentement — Il n'est pas necessaire. Nous serons tout de
même bien mariés, et heureux — C'est vrai; mais enfin
vous ne pouvez pas mepriser votre dot — Quel dot? Il n'a rien.
— Mais à la mort du marquis Desarmoises votre grand pere
il sera riche — C'est une fable. Mon pere n'a qu'une pe=
tite pension viagere pour avoir servi trente ans comme courrier.
Il y a vingt ans que son pere est mort. Ma mere, et ma soeur
vivent du travail de leurs mains.

Mes surpris de l'impudente effronterie de cet homme qui
après m'en avoir imposé ainsi me mettoit à portée de de=
couvrir toute son imposture, je n'ai plus rien dit. Nous som=
mes allés souper, et nous restames trois heures à table.
Nous ne fimes que parler de cette affaire, et la fleuve n'eut
besoin que de m'ecouter pour connoître ma façon de penser.
La Desarmoises agée de dix neuf ans avoit tout pour plaire.
Elle plaisanta avec esprit sur la folle passion de son pere, qui,
me dit elle l'avoit aimée en tout depuis l'age de onze ans —
et vous lui avez toujours resisté? — Je ne lui ai resisté que
quand il a voulu pousser le badinage trop loin — Et le
badinage a-t-il duré long tems? — Deux ans. J'avois
treize ans, quand me trouvant mûre il tenta de me
croquer; mais j'ai crié, et je suis sortie toute nue de
son lit allant me sauver dans celui de ma mere qui
depuis ce jour là ne voulut plus que je couchasse avec
elle — Vous couchiez donc avec lui? Comment votre
mere pouvoit elle le souffrir? — Elle ne pensoit pas qu'
il peut m'aimer comme amoureux: et moi même je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

n'y entendois pas malice. Je croyois que tout ce qu'il me feroit, et qu'il vouloit que je lui fisse n'étoient que bagatelles — Mais vous avez sauvé le bijou — Je l'ai gardé pour mon amant.

La pauvre blessé exténué par la faim vit alors, et elle se leva de table pour aller lui donner force baisers. J'étois dans un état violent, car la fidelité de cette narration avoit mis devant les yeux de mon ame la Desormais plus que toute nue. Il me semblait qu'étant à la place de son pere elle ne seroit pas sortie de mes mains avec tant de facilité, et je lui pardonnois si l'aimant il avoit ou= blié qu'elle ~~il~~ étoit sa fille. Quand elle vint me recon= duire dans ma chambre je lui ai fait sentir la force que sa narration avoit exercé sur moi, et elle en vit; mais mes domestiques étant là j'ai dû la laisser partir.

Le lendemain j'ai écrit de très bonne heure à son pere que sa fille étoit très decidée à ne plus quitter son amant, qui n'étoit que legerement blessé, et qui à Chambéri elle étoit en pleine surété sous la protection des lois. Je suis allé à la chambre pour lui faire lire ma lettre, et la vo= yant embarassée à m'expliquer les sentimens de sa recon= noissance j'ai prié son amant de me permettre de l'em= brasser: il ouvrit les bras me disant et moi aussi. Mon amour hipocrite se couvrit alors avec le masque de la tendresse paternelle. Je les ai appellé mes enfans, et je leur ai offert ma bourse pleine d'or s'ils en avoient besoin. [illegible]

Le chirurgien vient, et je retourne dans ma chambre: [illegible]

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Madame Morin arriva à onze heures avec sa fille pre=
cedée par le duc qui feroit claquer son fouet. J'ai couru la
prendre entre mes bras lui rendoit mille graces du plaisir
qu'elle avoit bien voulu me faire. La premiere nouvelle
qu'elle me donna fut que mlle Roman sa niece étoit mai=
tresse du roi, demeuroit dans une belle maison à Passi, et
étoit grosse en cinq mois, et sur le chemin de devenir reine
de France comme mon divin horoscope l'avoit predit. A'Ere=
noble, me dit elle, on ne parle que de vous, et je vous conseille
de ne pas y revenir, car on ne vous laissera pas partir. Vous
auriez à vos pieds toute la noblesse, et toutes les femmes
curieuses de savoir la destinée de leurs filles. Tout le mon=
de actuellement croit à l'astrologie judiciaire, et Valentinois
triomphe. Il a parié cent louis contre cinquante qu'elle
accouchera d'un prince: il est sûr de gagner: s'il perd on se
moquera de lui — Il gagnera. Je vais à Paris, et j'espere
que vous me donnerez une lettre pour madame Vernier,
qui me procurera le plaisir de voir votre niece — C'est
juste; et je vous la donnerai demain.

Je lui ai presenté Desormoises sous le nom de fa=
mille de son amant après lui avoir demandé s'il vou=
loit dîner avec nous. Nous dînames donc en quatre, et
après dîner nous allames au couvent de M. M., qui,
d'abord qu'on lui annonça sa tante, descendit à la grille
fort surprise de cette visite; et encore plus quand elle
me vit. Quand madame Morin me presenta, elle me dit
qu'elle m'avoit vu cinq ou six fois à la fontaine d'Aix,
mais que je ne pouvois pas la reconnoitre, car elle n'y
avoit jamais été que couverte d'un voile. J'ai admiré
la presence, et la finesse de son esprit. Elle me paroissoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

devenue plus belle. Après avoir passée une heure à parler de Grenoble, et des anciennes connoissances de M. M., elle nous laissa pour aller prier l'abbesse de descendre, et pour aller prendre une jeune pensionnaire qu'elle aimait, et qu'elle vouloit lui présenter.

J'ai saisi ce tems pour dire à la Morin qu'elle avoit raison sur l'article de la ressemblance, et pour la prier de me procurer le plaisir de me faire dejeuner avec elle le lendemain, lui faisant present de douze livres de chocolat que j'avois chez moi. Elle m'encouragea à lui en faire present moi même.

Elle revint à la grille avec l'abbesse, deux autres jeunes religieuses, et la pensionnaire qui étoit Lyonnaise, et j'eus à croquer. Ce fut alors à moi à faire la chouette à toutes ces nonnes; et ce fut la Morin qui dit à sa niece que je devois d'essayer du chocolat que j'avois porté de Turin, fait par ~~la~~ sa converse. M. M. me dit de lui envoyer le chocolat, et qu'elle dejeuneroit avec plaisir avec nous le lendemain et avec les religieuses qui étoient là.

Je le lui ai envoyé d'abord que nous fumes de retour à l'auberge, et nous soupames dans la chambre de la Morin toujours avec la Savoyarde, dont les charmes m'ebloüissoient toujours plus; mais je ne lui ai parlé que de M. M. avec laquelle elle se tenoit pour sûre que j'avois eue une intrigue à Aix.

Le lendemain, après le dejeuner, je lui ai dit qu'il ne lui seroit pas si facile de me donner à dîner à une table de douze couverts, où nous serions tous assis les uns à côté des autres; elle me répondit que nous serions tous assis à la même table avec la seule difference que la moitié seroit dans le couvent, et l'autre moitié separée par une grille dans le parloir. Je lui ai alors dit que je serois curieux de voir cela, si elle vouloit bien

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

me permettre d'en faire les frais ; et elle y consentit. Le dîner fut donc fixé au lendemain. M. M. se chargea de tout, et d'inviter six religieuses : je lui ai dit que je lui enverois les vins. Ce fut la Morin qui connoissant mon goût avertit M. M. de ne rien épargner.

Après avoir reconduit à l'auberge Mde Morin, sa fille, et la Demoiselle, je suis allé chez M. Magnan, auquel le Ch. Raiberti m'avoit recommandé, pour le prier de me trouver des bons vins, et il m'en donna copieusement de toutes les qualités. Je les ai envoyés à M. M.

M. Magnan étoit homme d'esprit, aimable de figure, très à son aise, habitant dans une maison fort commode hors de la ville, ayant une aimable épouse encore fraiche, et neuf ou dix enfans, entre les quels quatre fort jolies filles, dont l'aînée avoit dix-neuf ans. Il aimait passionnement la bonne chere ; et pour m'en convaincre il m'invita à dîner pour le lendemain. avec toute

Après avoir passé toute la journée au parloir nous ~~coucher~~ soupé dans la chambre du blessé pour ne pas le laisser seul, si le chirurgien ne nous eut dit qu'il falloit le laisser dormir.

Le lendemain nous allames au parloir à onze heures ; et à midi on vint nous dire qu'on avoit servi. La table offroit un joli coup d'oeil. Les convives étant douze, deux tiers étoient au delà de la grille parceque les religieuses, comptant la pensionnaire, étoient huit, et nous n'étions que quatre ; la grille nous separoit ; mais dans la continuation la table ne paroissoit qu'une. J'étois assis à côté de M. M. ; mais en pure perte, car il y avoit entre nous jusqu'à la hauteur d'appui de la fenetre le mur, et au dessus il y avoit la grille. A ma gauche j'avois la Demoiselle, qui seule answera toutes les religieuses par des contes plaisans. Ceux qui nous servoient dehors étoient Costa, et Le-Duc, et les religieuses dedans

étoient servies par leurs convives. L'abondance des mets, les bouteilles, les discours firent durer ce repas trois heures; nous étions tous gris; et sans la grille j'aurois pu facilement m'emparer de toutes les orzefemelles qui étoient là, et qui ne raisonnoient plus. La Besanmoisel étoit devenue si folle, que si je ne l'avois pas tenue en frein elle auroit scandalisé toutes les nonnes. Il me tardoit de l'avoir vis à vis de moi en pleine liberté pour l'obliger à éteindre le feu qu'elle avoit imprudemment allumé dans mon ame du commencement jusqu'à la fin de ce repas unique dans son espece.

Nous passames après le caffé dans un autre parloir, ou nous restames jusqu'à l'entrée de la nuit. Madame Morin prit congé de la niece, et la guerre de remerciemens entre les nonnes et moi dura un quart d'heure. Après avoir dit en public à M. M. qu'avant mon depart j'aurois encore l'honneur de la voir, nous retournames chez nous très contens de cette partie de plaisir, dont je jouis encore toutes les fois que je me la rappelle.

Mad: Morin me laissa une lettre pour Mad: Varnier sa cousine, et je lui ai donné parole de lui écrire de Paris en detail tout ce que je pourrois decouvrir qui regarderoit sa niece. Elle partit à huit heures du matin precedée par Grignot que j'ai chargé d'aller faire mes complimens à toute la famille du concierge. Je suis allé dîner chez le voluptueux Magnan, ou j'ai trouvé tout delicieux. Je lui ai promis d'aller loger chez lui toutes les fois que je passerois par Chambery, et je lui ai tenu parole.

Sortant de la maison de Magnan je suis allé faire une visite à M. M., qui vint d'abord à la grille toute seule.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Après s'être declarée reconnoissante à la visite que je lui avois faite, et à la façon, dont je m'étois pris pour la lui faire avec un tel eclat sous l'ombre de la fenêtre, elle me dit que j'étois allé troubler sa tranquillité — Je suis prêt, ma chere amie, à escalader le jardin plus Lestement que ton fatal ami — Helas! Crois moi que tu as deja des espions. On est sûr ici que nous nous connoissons à Aix. Oublions tout, mon cher ami, pour nous epargner le tourment de vains desirs — Donne moi ta main — Non c'est fini. Je t'aime encore; mais il me tarde de te savoir parti. Tu me donneras par ton depart une veritable marque de ta tendresse — Tu m'etonnes. Tu paroit jouir d'une santé parfaite; tu me semble devenue plus belle; je sais que tu es faite pour l'amour. Je ne comprens pas comment tu pouvois vivre contente dans une continuelle abstinence — Helas! quand on ne peut pas faire tout de bon on badine. Je me le cacherai pas que j'aime ma jeune pensionnaire. C'est un amour fait pour nourrir ma tranquillité; c'est une passion innocente; ses caresses suffisent à allouvir un feu qui me conduiroit à la mort si je ne diminuois sa force par des badinages — Et ta conscience n'en souffre pas — Je n'en suis pas inquiete — Mais tu sais que tu peches — Aussi je m'en confesse — Et que dit le confesseur? — Rien. Il m'absout; et je suis heureuse — Et la petite pension naire se confesse aussi — Surement; mais elle ne s'avise pas de dire au confesseur ce qu'elle ne croit pas un peché — Je m'etonne que le confesseur même ne l'ait pas instruite, car celui d'instruire est un grand plaisir — Notre confesseur est un sage vieillard — Je partirai donc sans avoir reçu de toi au moins un baiser? — Rien — Suis-je

venir demain? Je partirai après demain — Viens; mais je ne descendrai pas seule, car on pourroit s'imaginer quelque chose. Je viendrai avec ma petite. Pour lors on ne pourra rien dire: tu viendras après dîner; mais dans l'autre parloir.

Si je n'avois pas connue M. M. à Aix sa religion m'auroit surpris; mais tel étoit son caractere. Elle aimoit Dieu, et elle ne croyoit pas qu'il manqueroit de miséricorde parcequ'elle n'avoit pas la force de dompter la nature. Je suis retournée à l'auberge fachée qu'elle ne voulût plus de moi; mais sûre que la Desarmoises me dédommageroit.

Je l'ai trouvée allitée sur le lit de ~~maman~~ armand, que la fièvre avoient rendu extremement foible; elle me dit qu'elle viendroit souper dans ma chambre pour laisser le malade tranquille, et le malade me serra la main voulant par là me témoigner sa reconnoissance.

Ayant fait chez Magnan trop bonne chere, je n'ai mangé que très peu; mais la Desarmoises, qui n'avoit pas dîné, mangea, et but avec un appétit dévorant. Elle jouissoit de mon étonnement. Après que mes domestiques me quitterent, je l'ai dessiée à me tenir tête au punch, qui la mit dans cette espece de gayeté, qui ne demande qu'à rire, et qui rit de se trouver entierement destituée de force, et d'usage de raison. Je ne peux cependant pas dire d'avoir abusé de son ivresse, car dans toute la volupté de son ame elle alla au devant de toutes les jouissances aux quelles je l'ai excitée jusqu'à deux heures du matin que n'en pouvant plus tous les deux nous séparames.

Après avoir dormi jusqu'à onze heures je suis allé la voir dans sa chambre où je l'ai trouvée fraiche comme une rose. Quand je lui ai demandé à quelle heure elle vouloit dîner, elle me répondit avec des graces enchanteresses qu'elle aimoit mieux

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

menager son appetit pour le souper. Son amant me dit d'un air poli, et tranquille qu'il étoit impossible de lui tenir tête: à boire, lui dis-je. A boire, me repondit il, et à autre chose aussi. Elle rit, et elle alla l'embrasser.

Ce court dialogue m'a convaincu que la Demoiselle devoit adorer ce garçon, car outre qu'il étoit fort joli, c'étoit le caractere d'homme qu'il lui falloit. Je suis allé diner tout seul. Le duc arriva de Grenoble dans le moment que j'allois voir M. M.. Il me dit que ces filles du concierge l'avoient obligé à differer son depart pour m'écrire; et il me presenta trois lettres, et trois douzaines de gants, dont elles me faisoient present. Ces lettres ne contenoient que des sollicitations pour me determiner à aller passer un mois chez elles. Je n'étois pas assez Lundi pour retourner dans cette ville là, où avec la reputation que je m'étois faite, j'aurois dû tirer l'horoscope de toutes ces filles où devenir le plus impoli des hommes leur refusant cette satisfaction.

Après avoir fait avertir M. M. je suis entré dans le parloir qu'elle m'avoit indiqué; et un moment après je l'ai vue devant moi avec la pensionnaire objet de la tendresse. Elle n'avoit pas encore accomplie sa douzieme année, et elle portoit sur sa figure le caractere de la douceur alliée à la finesse: brune, grande, bien faite, et serrée en cors elle montroit toute sa poitrine, enchantée que ceux qui la voyoient ne pussent juger qu'elle en fut vaine puisqu'elle ne laissoit voir que la place de ce que l'amour pouvoit y deviner. Il étoit facile de deviner comment tout le reste de la personne qu'on ne voyoit pas étoit fait, et son intervenante figure ne pouvoit manquer de faire juger de tout à son plus grand avantage. Je lui ai d'abord dit qu'elle étoit très jolie, et qu'elle étoit faite pour rendre heureux l'homme que Dieu lui avoit destiné

pour époux. Je savois que ce compliment devoit la faire rougir. C'est cruel; mais c'est par là que le langage de la seduction commence. Une fille du même age qui ne rougiroit pas seroit imbecille, ou entierement endoctrinée, et exerte dans tous les exploits du libertinage. Malgré cela la source de la ~~embarras~~ rougeur qui éclate sur un jeune visage à l'approche d'une idée alarmante est un sujet de problème. Elle peut être pudicité, elle peut être honte, et elle peut être un melange de l'un, et de l'autre. C'est un combat entre la vertu, et le vice, dans lequel ordinairement la vertu succombe; les satelites du vice l'écrasent: ce sont les desirs. Connoissant la pensionnaire par ce que M. M. m'avoit dit, je ne pouvois pas ignorer d'où sa rougeur procedoit. Jesant semblant de ne l'avoir pas vue rougir, j'ai adressé pour un moment le discours à M. M. puis je suis retourné à l'assaut. Elle avoit deja repris contenance. Quel age avez vous charmante enfant? — Treize ans — Un age avez vous charmante enfant! — Treize ans — Un age avez vous charmante enfant! — Treize ans — Vous vous trompez, mon coeur, lui dit M. M.. Vous n'avez pas encore accomplie la douzieme — Le tems viendra, lui dis-je, qu'au lieu d'augmenter votre age, vous le diminuerez — Je ne mentirai jamais; et j'en suis bien sûre — Vous vous le donc vous faire religieuse? — Je n'ai pas encore cette vocation, mais rien ne m'obligera à mentir même vivant dans le monde — Vous commencerez à mentir d'abord que vous aurez un amant — Mon amant donc mentira aussi! — N'en doutez pas — Si la chose étoit ainsi, l'amour seroit donc une vilaine chose; mais je ne le crois pas; car j'aime ma bonne amie, et je ne lui dejuirai jamais la verité — Mais vous n'aimerez par un homme, comme vous

aimer une femme — Tout de même — Non car vous ne coucheriez pas avec elle, et vous coucheriez avec votre amant — C'est egal. Mon amour seroit le même — Comment! Vous ne coucheriez pas plus volontiers avec moi qu'avec M.M.? — Non en verité, car vous etes un homme, et vous me verriez — Vous saver donc d'etre laide

Elle se tourna alors à M.M. avec son joli visage tout enflam= mé lui demandant si elle étoit bien laide. Elle lui répondit se paroiant de rire qu'elle étoit au contraire tres jolie, et elle la prit entre ses genoux. Je lui ai dit que son cors la serroit trop, car il étoit impossible qu'elle eut la taille si fine. Elle me répondit que son cors la serroit si peu que ma main pouroit y passer dessous. Je lui ai dit que je n'en croyois rien, et pour lors elle tourna en flame pres de la grille sa chere pensionnaire, et elle me dit d'allonger le bras; et en même tems elle trouva sa robe. J'y ai mis ma main, et j'ai trouvé que M.M. avoit raison, mais mal= heureusement pour moi j'avois trouvé que la grille qui empechoit mon bras d'aller plus en avant. Je crois, dis-je à M.M., sans retirer ma main, que c'est un petit homme. Oserois-je m'en convaincre? Mais en même tems que je demandois cette permission, ma main travailla si bien sans attendre qu'on me l'ac= cordat que je me suis convaincu, et tres convaincu non seulement que la pensionnaire étoit une charmante personne, mais que M.M. egalement qu'elle avoit plai= sir que j'en fusse curieux. La petite se retira donnant un baiser à sa bonne amie, dont l'air riant la rassura qu'elle n'avoit pas commis une grande faute se laissant ainsi sur= courir; mais de mon coté la surprise m'avoit rendu presque stupide. La petite nous demanda la permission de s'absenter

pour un moment. Je devois en avoir été la cause.

288 Sais tu bien, dis-je à M. M., que l'éclaircissement que tu m'as pourrè me rend malheureux? — Pourquoi? — Lorsqu'ayant trouvè ta pensionnaire charmante, je mourois d'envie de la devorer — J'en suis fachè, car tu ne pourrois pas faire plus de ce que tu as fait; mais quand même cela seroit possible, je ne te l'abandonnerois pas, car tu me la gaterois — Donne-moi ta main — Point du tout. Je ne veux pas voir — Mais tu n'en veux pas à ma main, ni à mes yeux — Au contraire. Si tu as du plaisir j'en suis bien aise; et si tu lui as donnè des deux elle m'aimera d'avantage — Que ne pouvons nous être tous les trois ensemble en pleine liberté! — Cela n'est pas possible — Et tu sûre que personne ne nous a vus? — Tres sûre — La hauteur d'appui de cette grille m'a dèrobè bien de charmes — Pourquoi ne t'as tu pas placè à l'autre? elle est plus basse — Allons y — Non; car je ne saurois inventer une raison — Je viendrai demain, et je pars tirai pour Lyon à l'entrée de la nuit.

La petite revint, et je me suis mis debout devant elle. J'avois aux chaînes de mes montres une quantitè de breloques, et j'en avois par au tems de me remettre parfaitement bien en état de decence. Elle s'en apperçut d'abord; et mes breloques fournirent un tres plausible pretexte à sa curiositè. Vous avez là bien de jolies choses, me dit elle. Puis-je voir? — Tant qu'il vous plaira, et y toucher aussi dit elle. Puis-je voir? — Tant qu'il vous plaira, et y toucher aussi

M. M. pour lors prevoyant ce qui alloit arriver nous dit qu'elle alloit revenir. J'ai fait perdre dans un instant à la trop curieuse pensionnaire tout l'interêt qu'elle pouvoit prendre aux breloques. Elle ne dissimula pas sa merveille, ni le plaisir qu'elle ressentoit à satisfaire sa curiositè sur un objet tout à fait nouveau dont elle se voyoit maitresse d'examiner toutes les parties. Elle suspendit ses recherches à la surprise que

lui causa une eruption, dont je lui ai menagé avec le plus grand plaisir l'agreable spectacle.

Voyant M. M. qui revenoit à pas lents, j'ai vite baissé la toile, et je me suis assis. Mes montres etant encore sur la hauteur d'appui, elle demanda a la petite si elle avoit trouvées les breloques jolies, elle lui répondit qu'oui; mais tristement. Elle venoit de faire en moins de deux heures un si long voyage qu'elle avoit raison d'y faire des reflexions. J'ai passé le reste de la journée à conter à M. toute l'histoire de mon voyage à Grenoble, à Marseille à Genes, à Rome, et à Naples, lui promettant d'aller le lendemain à la même heure pour la lui finir. La petite me dit qu'elle etoit curieuse de savoir comment j'avois fini avec la maitresse du duc de Matalone.

De retour à l'auberge, j'ai soupé avec la Desarmoises, et après lui avoir rendu mes devoirs en amoureux, je suis allé me coucher l'assurant que ce n'etoit que pour elle que je differois encore mon depart. Le lende= main après avoir dîné avec elle je suis allé au parloir. Après avoir fait appeller M. M. je suis allé me mettre à la grille qui avoit la hauteur d'appui basse.

Elle vint seule; mais elle me dit d'abord que la petite ne tarderoit pas. Hyer, me dit elle, tu lui as mis l'ame en feu; elle m'a dit tout, et elle fit cent folies m'appellant toujours son mari. Tu l'as seduite, et je suis charmée que tu portes, car je crois qu'elle deviendroit folle. Tu ver= ras comme elle s'est mise — Tu es sûre de sa discretion? — Très sûre. Je le prie seulement de ne lui rien faire à sa presence. Quand je verrai le moment je m'en irai.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

La voila toute gaye avec une robe ouverte par devant, et
une jupe qui ne lui arivoit qu'à la moitié des jambes.
Appeine arrivé, elle me rappelle l'endroit où j'avois laissé D.
Leonilda au lit, et je poursuis jusqu'à la fin quand sa mere
étant entre mes bras me la fit voir toute nue. M. M. alors
sortit, et la petite me demanda vite ~~si je m'étois~~ comment j'avois fait pour
m'assurer que ma fille étoit pucelle. Allongeant alors mon bras, et
introduisant ma main dans l'ouverture de sa jupe, je lui ai
fait sentir comment j'avois fait jouissant de son emotion
qu'elle ne se soucioit pas de me cacher. Elle me donna
alors la main pour que je m'en servisse pour la même fon=
ction; mais M. M. revenoit. N'importe, me dit la petite,
je lui ai dit tout: elle est bonne; elle ne dira rien.
J'ai poursuivi mon histoire, et quand enfin je suis venu
à l'endroit, où je leur ai fait la description de la chor=
monte barrée, et de toutes les peines que je me suis
données en vain pour la satisfaire, la petite devint cu=
rieuse au point que pour que je pusse l'instruire par=
faitement elle s'offrit à mes yeux dans la plus charmante
de toutes les postures. M. M. se sauva me voyant de=
bout, et dans le moment que j'allois lui marquer de
parole; mais la pensionnaire me dit de me mettre à genou
sur la hauteur d'appui, et de la laisser faire. Je l'ai obéie
devinant tout. Il lui vint envie de me manger, et elle
se flatta peut être de parvenir à m'avaler; mais l'excès
du plaisir qu'elle reveilla dans mon ame me distilla le
coeur. Elle ne me quitta que quand elle fut convaincue
de ma defaillance. Je me suis assis, et par sentiment de
reconnoissance j'ai collé mes levres sur la bouche delicieuse
qui avoit sucé la quintessence de mon ~~sang~~ ame, et de mon coeur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

J'ai quitès ces anges vers la fin du jour prenant congè, et
leur promettant de les revoir dans l'année suivante

De retour à l'auberge, j'ai pris congè du blessé,
que j'ai en vain prié de disposer de ma bourse; il m'
assura qu'il n'avoit pas besoin d'argent. Je lui ai pro-
mis d'obliger Desarmoises à se desister de toute poursui-
te si jamais il retournoit à Lyon, et je lui ai tenu
ma parole. Sa future vint souper avec moi, et à
mi nuit jusqu'à minuit qu'elle me quita pour me laisser
dormir jusqu'à la pointe du jour que j'avois ordonné
Les chevaux

Je suis arrivé le lendemain à Lyon allant me loger
au pare, et ayant d'abord avertir Desarmoises. Je
lui ai dit, sans lui rien deguiser, que les charmes de
sa fille m'avoient seduit, que son futur étoit un
très aimable garçon, et qu'il devoit consentir à son
mariage pour toutes les raisons, malgrè qu'il n'
eut aucun besoin de son consentement. Il fit tout
ce que j'ai voulu quand je lui ai dit que je ne pouvois
poursuivre à être son ami qu'à cette condition. Il
me fit une ecriture signée par deux temoins que j'ai
envoyée par un exprès à Chambery au blessé dans
le même jour.

Desarmoises voulut me donner à dîner avec la femme,
et la fille cadette dans sa pauvre maison. Cette fille
n'avoit aucun charme, et la femme me fit pitié.
Etant obligé d'aller à Paris, je lui ai donné l'argent
qu'il lui falloit pour aller m'attendre à Strasbourg

M.de Rochebaron etoit à la campagne

avec mon valet de chambre espagnol, j'ai cru de bien faire ne conduisant avec moi que Costa, et j'ai mal fait. J'ai pris la route du Bourbonnois, et je suis arrivé à Paris le troisième jour allant me loger à l'hotel du S.t Esprit, rue S.t Esprit.

Ayant besoin d'aller me coucher, j'ai d'abord écrit un billet à Madame d'Urfé, le lui envoyant par Costa. Je lui promettois d'aller dîner le lendemain avec elle. Costa étoit allez joli garçon; mais parlant fort mal françois, et étant un peu bête, j'étois sûr que Madame d'Urfé le prendroit pour un être extraordinaire. Elle me répondit qu'elle m'attendoit avec la plus grande impatience.

Dites moi, dis-je à Costa, comment cette dame vous a reçu, et comment elle a lu mon billet. — Elle m'a regardé à travers d'un miroir, prononçant des mots que je n'ai pas pu comprendre: puis elle fit un parfum faisant trois fois le tour de la chambre. Elle me regarda ensuite attentivement, et après un sourire elle me dit poliment d'attendre dehors sa réponse.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Casanova

Bibliothèque Nationale, Paris

134

14 SEP. 1910

4 Juin 1906 Original
mss.

Vol VI. Chap II de III, ou
Rare ou Deux groupements (1910)
2 Variétés typiques mises bout à bout,
2 " " groupement en original,

Manuscrit original

BnF MSS

24 FEB 1917

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

~~nette serieuse contre son ordinaire. Aprés souper elle est allée se coucher sans me rien dire, je savais ce que c'était, mais je devois l'ignorer. Pour Veronique elle n'a pas attendu que je le lui dise pour aller sans façon se mettre dans mon lit. C'était s on londemain des noces, ainsi elle me reçut entre ses bras avec l'air de l'amitié, et de la franchise que j'ai secondé~~ avec plaisir. Dis-moi, ma chere ~~Veronique ce qu' Annette a. La pauvre fille a~~ un peu raison; elle t'aime, notre raccomodement est son ouvrage: ce qu'elle a fait ce matin:elle(Tu a vu, pense) est certainement jolie; et elle n'a pas tout ce d'etre fachée de se voir méprisée. Meprisée! pauvre petite! vas lui dire que ce n' est pas vrai. Vas lui dire de venir ici. Je lui dirai demain. Mais à quoi sert de lui dire que tune la méprises pas si tu ne le lui prouves? Oh pour cela, ma religion me l'empeche. Tu pourrois bien te damner un peu, quand ce ne serait que par reconnaissance-Ah ! ma chere Veronique, deux pucellages de deux soeurs! Eh bien:si ce n' est que cela ; je peus t'avouer que ma soeur n'est pas pucelle. Oh, si elle n'est pas pucelle; je pourrai me persuader; mais le pourrais-je? Elle est jolie, j'en conviens, mais son extreme blancheure me rebute. C'est le brun qui me charme, et qui me mit en haleine. Annette risque de me trouver impuissant , et pour elle se trouvera bien modifiée. Tu verra que tu pourra; il le faut absolument , car elle est en colere, elle dit que j'en suis la cause, et elle me menace- En verité ! Pauvre Annette! Eh , bien, je te promets d'essayer demain- Elle couchera avec toi, et le bon moment arrivera, et après elle sera contente - Il faut donc que je fasse avec toi un peu d'abstinence cette nuit- Il suffit que tu t'épargne, je crois, demain matin- Comme tu dis, belle orgueilleuse que j'aime bien. Tu te repens actuellement de m'avoir fait tant souffrir. Oui mon cher ami, mais j'ai bien souffert aussi. Actuellement , heureux comme nous sommes, noyons dans l'oubli tous nos grifes.

Après bien des jouissances; nous nous abandonames au someil et

Texte antérieur, voir Manuscrit vol VI. chap. II p. 36-45 où il manque.
Pages 77 et 78 rayées comme les 7 premières lignes.
Copie par Ravà
Trouvées à Dux par Ravà. (cette copie par Ebleiger)

BnF MSS
13.SEP.1910

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Veronique se leva la premiere pour aller annoncer à sa soeur la bonne nouvelle qu'elle couchera avec moi la nuit suivante. Annette vint seule me porter mon chocolat en riant de sa soeur qui m'avoit assuré qu'elle n'etait pas pucelle, et dont à la presence nous allions jouer la nuit même des plaisirs voles. Nous passames la journée très gaiment; mais j'ai bien ri le soir quand Mr. Grimaldi entra me disant qu'il me croyait à Livourne. Je lui dit que je m'étais arreté pour accomoder une dispute survenue entre les deux soeurs, dont il me dit qu'il était tres persuadé. J'ai vu ce senateur à table un peu transporté pour Veronique, et apres souper l'ayant laissé seul avec elle, m' avec Annette dans sa chambre, je crois encore aujourd'hui que Veronique fut bonne avec lui, mais je ne me suis pas soucié de m'assurer de ce fait. Après son depart, d'abord que je fus au lit, Veronique vint me presenter Annette que j'ai reçu d'un air genereux, complaisant et tendre, en lui disant que quoique très jolie, je ne savois pas si la nature me ferait être pres d'elle ce que je desiroit d'être. Oui, me dit Veronique, elle passera pres de Vous tout la nuit. Je vais vous montrer toutes ses beautés; voyez, voyez, baisez donc ceci, regardez bien ma pauvre soeur Annette= Rien n'est si jolie; mais je la crois pucelle= Quelle jolie! Tenez, Touchez= Je ne veux pas= Viens ici ma pauvre Annette. Douce comme un mouton, comment peux tu croire que je ne t'aime pas? Tiens, je suis tout à toi. Es tu contente Veronique? Tres contente: et Annette aussi. Je vous laisse.

Après son depart nous rimes beaucoup de Veronique, dont nous avions elude les artifices, et nous passames dans la joie notre tems jusqu'à ce que le someil vint pour nous remettre en equilibre.

Lorsque le matin de bonne heure Veronique rentra, Annette me proposa de la convaincre que je la aimoit encore; et l'autre la prit entre ses bras en riant, et en faisant le meme manege que sa soeur avait fait dans la journée precedente. Veronique a la fin de l'affaire nous dit que nous l'avions trompée tous les deux.

X) anglois qui avait perdu tout son argent au jeu une charmante voiture à deux places, ou il avoit un estra pontin pour deux autres. Cet anglois me conduisit chez la trop fameuse Corilla qui m'a enchanté non pas pour son chant, ou par sa beauté; mais par les jolies choses qu'elle a prononcé à l'impromptu en bon vers sur trois ou quatres argumens qu'on lui a proposé. Cette femme etait Straba comme la Venus des anciens. Elle n'étoit pas jolie; mais elle pouvait plaire, comme effectivement elle a plu à plusieurs, et même à des hommes d'esprit. Quand elle chantoit ses impromptus, et qu'elle fixoit ses yeux louches sur celui de la compagnie qu'elle vouloit embraser, elle reussissoit. Apparement qu'elle n'a pas voulu de moi, puisque je ne suis pas devenu amoureux d'elle.

Je suis arrivé à Florence, et je me suis logé au pont de la Carraja, chez ~~l~~e docteur Vannini, qui indignement étoit academicien della Crusca. J'ai pris un appartement, qui avoit les fenetres sur le quai de l'Arne, et une belle terasse en le payant cher, et j'ai d'abord pris un domestique de louage, et une voiture de ville, en fesant le jour meme venir un tailleur qui habilla mon cocher, et mon laquais avec la livrée bleu à galon ~~de soi~~ rouge qui appartenait à M. de Bragadin. C'etoit le ~~premier de Decembre~~ 3 de Janvier ~~de~~ l'annee 1761 ~~17..~~. Le lendemain je suis sorti seul, et à pieds, allant par Florence inconnu de tout le monde, inobservé comme tout homme qui va par les rues en redingote. D'après diner je suis allé à la comedie pour entendre l'arlequin Rossi qui avoit une reputation superieure de beaucoup à son merite, et pour entendre la façon de reciter des florentins, dont on disoit beaucoup de bien en Lombardie, et qui ne me plut pas. Le seul qui me plut fut Pertici, qui étant devenu vieux, et ne pouvant plus chanter, avait pris le parti de se faire comedien.

X) Pages 83.84 Voir: Manuscrit vol VI. chap III. p. 51 (vol VII. Dresde).

BnF MSS 13 SEP. 1910

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)

Le lendemain je suis allé chez le banquier Lani, où Belloni m'
avoit transmis tout l'argent que j'avois sur lui, et où il m'avoit
particulierement recomandé, et après avoir diné tout seul je suis
allé à la Pergola me metant à l'opera, ~~je ne me souviens plus si ce fut dans la rue du con-~~
~~combre ou à la Pergola,~~ et je me suis mis dans une loge pres de
l'orchestre plus pour voir de bien pres les actrices que pour enten-
dre la musique pour la quelle je n'ai jamais eu la moindre pas-
sion. Ce fut ici que j'ai vu dans la premiere chanteuse cette
Therese que j'avois quité huit à Rimini, il avoit deja dix sept ans ; cette
Therese dont j'etois devenu amoureux à Ancone, lorsque tout le
monde le croyait un castrat. Cette Therese enfin que j'aurois cert-
tainement epousée, si le prince Lobkowitz ne m'eut pas fait met-
tre à la porte de la ville de Rimini. ~~Depuis qu'elle etait allé à~~
~~Naples je n'avais plus eu de ses nouvelles~~ elle devoit avoir un
ou deux ans moins que moi, mais ne montrant que vingt ans je
~~il me paraissoit cependant qu'en dix sept ans elle devoit avoir changé et elle me paroit~~
~~soit la même.~~ Je croyois de me tromper, losqu'en chantant un
air elle tourna par hazard les yeux sur moi et ne les detacha
plus de ma figure. À la fin de l'air, à peine fut elle dans la
coulisse qu'elle me fit un signe de l'eventail, qui me disoit
de monter sur le théatre.

Je suis sorti de la loge avec un tremblement de coeur, dont je
ne comprenois pas le langage; je ne sentois pour Therese qu'un
heureux souvenir, je ne me sentois coupable envers elle que de n'
avoir pas repondu à sa derniere lettre lorsque j'etois à la veille de
partir de Corfou; j'allois, etant et j'etois plus curieux de savoir les
suites que cette entrevue devoit avoir que tout ce qui devoit lui être
~~seize ans~~ dix huit ans
arrivé dans ~~dix sept ans~~, qui me paroissoit alors un siecle. Un homme

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (6)